

**SCÈNES**  
**PATRIARCHALES.**

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT,  
RUE DE LONDRES, 7.

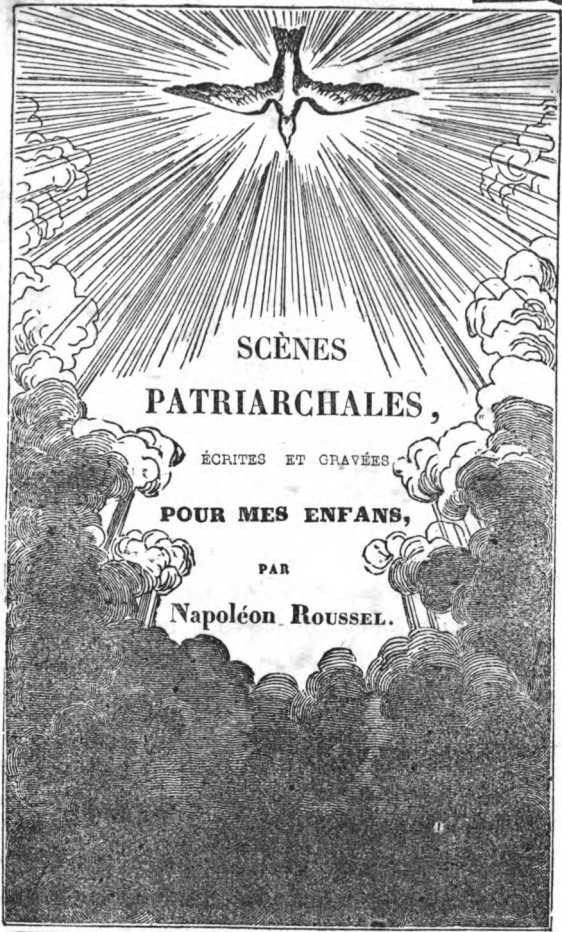
---



**SCÈNES BIBLIQUES**  
 CONTENANT:  
 SCÈNES PATRIARCHALES.-SCENES PROPHÉTIQUES.-  
 SCÈNES EVANGELIQUES.

✠  
 Adam.  
 ✠  
 Abel.  
 ✠  
 Noé.  
 ✠  
 Abraham.  
 ✠  
 Lot.  
 ✠  
 Isaae.  
 ✠

✠  
 Jacob.  
 ✠  
 Esau.  
 ✠  
 Joseph.  
 ✠  
 Benjamin.  
 ✠  
 Moïse.  
 ✠  
 Josué.  
 ✠



**PARIS,**  
 DELAY, libraire, rue Basse-du-Rempart, 62.  
 —  
 1841.

A 22000

43288



## A MES JEUNES LECTEURS.

---

Mes amis, le volume des *Scènes Évangéliques* que vous avez déjà lu, bien que publié depuis quelques mois, n'est que le dernier d'un ouvrage dont voici les deux premiers : *Scènes Patriarcales* et *Scènes Prophétiques*.

Pour ceux de vous qui n'auraient pas encore entre les mains les *Scènes Évangéliques*, je dois répéter ici le conseil qui se trouve à leur tête ; ce conseil vous le transmettez de ma part à vos parents qui vous écouteront peut-être mieux que moi ; car on cède facilement à la prière de ceux qu'on aime. D'ailleurs cet avis est à votre avantage ; joignez donc vos efforts aux

miens pour le faire suivre. Le voici : ce n'est pas vous qui devez faire la lecture de ce livre, c'est votre père ou votre mère ; vous devez seulement l'écouter ; en même temps, pour vous faciliter l'intelligence de ces récits et pour doubler votre plaisir vous aurez devant vous l'album des gravures, et tandis que votre mère aura toute la peine, vous aurez tout le profit. Vous voyez que c'est encore, comme dans tout le reste de votre vie ; à vos parents : la peine de vous élever, de vous nourrir, de vous instruire ; mais à vous : le plaisir de vivre, de manger et d'apprendre.

Mes jeunes amis, puisque je vous offre une lecture agréable, il est bien juste que vous me fassiez un plaisir : c'est tout simplement d'écouter le récit de mes petits chagrins ; c'est d'autant plus juste que c'est à vous que je les dois.

On m'a dit que j'avais eu tort de mettre en tête de ce livre : *raconté à mes enfants*. Je dois donc expliquer le sens de cette phrase : ceux que j'appelle ici *mes enfants*, ce ne sont pas seulement deux petits garçons qui me doivent le jour ; ceux que je nomme ainsi, ce sont vous tous mes amis. J'aurais pu, en parlant de vous, dire : *raconté aux enfants*, mais ainsi j'aurais eu l'air de vous rapetisser et de vous traiter en petits garçons, et certes ce n'était pas du tout mon intention ; tandis qu'en vous adoptant dans mon livre pour mes enfants, je vous fais mieux comprendre combien je vous aime et combien je désire vous être utile puisque je prends en quelque sorte le titre de votre père. Ensuite, j'ai pensé que quand vous seriez

grands et que je serais vieux (si vous grandissez et si je vieilliss!) en me rencontrant dans le monde, vous viendrez peut-être me serrer la main en retour de l'affection que je vous aurai témoignée. J'ai donc aussi voulu me préparer pour l'avenir une moisson de bons amis.

On m'a fait encore un tout petit reproche, c'est que dans le cours de mes récits je vous dis trop souvent : *mes enfants*.

Mes amis, ce n'est pas ma faute, si toujours présents à ma pensée je vous nomme souvent. Si je vous aimais moins je vous nommerais moins. Je n'écris pas en littérateur, j'écris en père. Mes enfants, c'est à vous à me défendre.

J'arrive, chers amis, à la critique la plus grave qu'on m'ait adressée sur ce livre : c'est que je vous ai donné des images dans un sujet religieux et que j'ai brodé mes histoires pour vous les rendre intéressantes. Hélas ! chers amis, c'est encore à vous qu'on doit s'en prendre : j'ai tellement peur de vous ennuyer ! un si grand désir de vous plaire ! le tout pour vous contraindre à lire, que j'emploie dans ce but toutes les séductions qui me semblent permises. De deux maux, il faut choisir le moindre : être lu par curiosité ou n'être pas lu du tout ; entre les deux, je n'ai pas hésité. Et malgré tous mes efforts pour faire goûter *les Scènes Bibliques* à ma nombreuse famille, malgré tout le miel dont j'ai couvert le bord de la coupe, hélas ! je dois le dire : plusieurs d'entre vous ne les ont pas lues avec autant de plaisir que tels contes et tel voyage. Je connais des petits garçons qui savent par cœur *le Petit Gourmand* et *l'Algérie*, tant ils en ont lu

et relu les pages, et qui se souviennent à peine des *Scènes Évangéliques*, si légèrement ils les ont parcourues! Je n'ai donc pas encore assez orné pour vous cette Parole divine, qu'à tout prix je voudrais vous faire aimer et connaître.

Maintenant, adieu, chers enfants, adieu pour quelque temps, car en voilà bien assez. Si j'apprends un jour que ayez lu ces *Scènes Patriarcales et Prophétiques* avec profit pour votre Âme, peut-être me déciderai-je à vous envoyer un petit volume dans un tout autre genre que celui des *Scènes Bibliques*.





# SCÈNES PATRIARCHALES.

---

## LA CRÉATION.

---

**L**A création ! comprenez-vous ce mot, mes enfants ? Vous le croyez peut-être ; pour moi, j'en doute. Je vais donc ouvrir votre intelligence, en portant d'abord vos regards sur les merveilles des cieux et de la terre. Venez avec moi faire votre promenade du soir ; allons aux Tuileries. — Montons sur la terrasse

qui s'élève du côté de la Seine et plaçons-nous sur ce banc qui fait face à l'Obélisque. — Bien ! nous y voilà. Maintenant du regard suivez mon doigt, tout en écoutant mes paroles.

Vous voyez ce vaste et noir château dont l'autre jour vous me demandiez l'âge et qui paraît si vieux ? Cependant, il y a trois cents ans, ce château n'existait pas, cette place était vide. Du côté opposé, voyez cette longue pierre qui d'un seul trait s'élance dix fois plus haut que le jet de deux fontaines, et qui avant d'embellir cette place ornait l'entrée d'un temple égyptien ; cette pierre en forme d'aiguille et couverte d'hiéroglyphes a été taillée, il y a peut-être trente siècles ; avant cette époque cet Obélisque n'existait pas. Vous voyez ces beaux arbres, vous voyez cette rivière ; il y a six mille ans, cette rivière, ni ces arbres n'existaient pas non plus, et les lieux qui nous portent et ceux qui nous entourent, ne présentaient qu'une vaste solitude. Ce n'est pas tout : il fut un temps où les villes de France, d'Europe et du monde entier n'avaient pas encore une seule pierre sur une autre pierre ; un temps où

l'emplacement de ce jardin et de tous les jardins possibles n'avaient pas un seul arbre, pas une seule feuille, pas un brin d'herbe; un temps où les lits des ruisseaux, des fleuves et des mers, ne présentaient pas la plus légère trace et où la terre était vide et informe; un temps enfin, où il n'y avait sur notre globe ni hommes, ni animaux, ni végétation, ni le plus faible mouvement de respiration et de vie. La surface de la terre ne présentait que désordre et confusion; ce soleil lui-même que vous voyez là-bas s'encadrer à son coucher dans l'Arc de Triomphe de l'Étoile, ce soleil n'existait pas non plus. Tous les lieux étaient les mêmes, tous étaient couverts de ténèbres, nulle part on n'aurait pu se reconnaître; que l'on fût ici, ou là, ce n'était partout que chaos et néant. Alors, mes enfants, Dieu songea à cette terre, et sans aide, sans instrument, seulement par l'effet de sa volonté, il dit : « que la lumière soit, » et la lumière fut!

Pensez-vous, mes amis, qu'alors même que tous les hommes réunis diraient d'une seule voix et d'une volonté unanime : « que la lumière soit! »

que pour cela la lumière serait ? Pensez-vous qu'alors même qu'à leur parole et à leur volonté, ils joindraient toute leur puissance, ces millions d'hommes pourraient faire le plus petit soleil ? non, sans doute, et cependant Dieu n'a fait que dire : « que la lumière soit, » et la lumière fut ! Avant qu'il eût parlé, tout était ténébreux ; dès qu'il eut dit, tout fut resplendissant ! la terre apparut dans sa vaste rondeur, le ciel dans son immense étendue. Mais le ciel et la terre étaient encore vides. Dieu ajouta donc une seconde parole à la première : « qu'il y ait une étendue entre les eaux, » dit-il, et les eaux se séparèrent ; — « que les eaux se rassemblent et que le sec apparaisse », et il en fut ainsi ; — « que la terre pousse son jet », et la terre se couvrit de fruits et de moissons ; — « qu'il y ait des luminaires dans les cieux », et le soleil, la lune et des milliers d'étoiles brillèrent au firmament ; et ainsi de suite, sous le seul souffle de sa parole, les animaux et l'homme prirent naissance. Au commencement il n'y avait rien, et six jours plus tard, sur la terre couverte de verdure, inondée de lumière, rafraîchie d'onde

pure, animée de milliers d'êtres, l'homme se promenait en roi dominateur. Voilà, mes enfants, la création ! mais je crains bien de ne vous en avoir donné qu'une faible idée ; écoutez-moi donc encore un tout petit moment.

Vous remarquez sur cette feuille de papier jaune, un homme, des animaux, des arbres, des montagnes et des nuages ; mais tout cela n'est qu'en peinture. Cependant, si vous saviez combien de difficultés l'homme a dû surmonter pour faire cette seule gravure ! Après avoir passé des siècles, usé des générations pour découvrir et perfectionner le dessin et l'imprimerie, écoutez ce qu'il a fallu faire encore : un mineur a extrait le minerai des entrailles de la terre ; un fondeur en a fait de l'acier, et sur cette plaque unie et brillante, un artiste, armé d'une pointe aiguë, a tracé ligne après ligne, point après point, tout ce qui se dessine en noir sur ce fond jaune. L'imprimeur a pris la planche, l'a couverte d'encre, l'a mise sous un rouleau et avec un papier humide étendu sur la planche, en forçant le tout à passer ensemble sous la presse, il a obtenu l'em-

preinte que vous voyez. Je ne vous ai rien dit de la fabrication du papier, du noir, des outils, etc., et cependant vous voyez que de travaux déjà pour produire si peu, si peu de chose, un simple morceau de papier jaune et noir où les images des êtres et des objets sont immobiles et sans vie. Que penser donc de l'ouvrier qui pourrait dire en prenant une feuille de papier encore blanche: «Je le veux, qu'à l'instant, une image s'y » trace, qu'un lion apparaisse, qu'un éléphant » s'y dresse et qu'un homme s'y montre; » si, en effet, au même instant, homme, éléphant, et lion apparaissaient? Mais allons plus loin : que penser de l'ouvrier qui pourrait ensuite dire : « que les formes légères des êtres tracés sur ce » papier, se transforment en chair et en os, que » le sang y circule, que la vie les anime, que » cette gravure morte soit vivante, vivante et » qu'elle marche, parle et agisse; » et qu'à l'instant ce lion tracé sous vos yeux se mît à rugir, sa crinière à se hérissier, sa queue à battre les flancs: que penser, dites-moi, d'un ouvrier qui ferait tout cela? Eh bien! mes enfants, cet ouvrier si puis-

sant n'aurait encore rien fait comparativement à ce qu'a fait le Dieu Créateur des cieux et de la terre; car cet ouvrier avait reçu, pour accomplir son œuvre, la matière première, au moins une feuille de papier, mais Dieu n'a rien reçu! Il a créé lui-même la matière première et c'est du néant qu'il a tiré l'Univers! Oh! quelle puissance, mes enfants, quelle puissance que celle de notre Dieu. Voilà celui que vous devez adorer et adorer lui seul, car lui seul est Dieu et Créateur, lui seul de rien fait quelque chose!

Vous êtes sans doute étonnés de voir Adam, le premier homme, placé au milieu de ces bêtes, féroces, sans défiance et sans danger? C'est qu'alors le monde et ses habitants n'étaient pas ce que vous les voyez aujourd'hui. L'homme et l'animal étaient sans crainte l'un de l'autre, parce que tous deux étaient sans haine; l'homme n'avait encore jamais songé à tuer une bête pour en manger la chair, et la bête n'avait pas eu le désir de déchirer l'homme pour en boire le sang. Voyez au contraire sur la droite, ce tigre sans malice s'ébattre avec l'innocent agneau. Com-

ment donc s'est opérée cette révolution complète dans la nature où les animaux s'entredévorent aujourd'hui et où l'homme, de tous les pays, arrache chaque jour la vie à son semblable ? c'est ce que je vous dirai plus tard. Mais la question à laquelle je voudrais répondre d'abord est celle que vous ne m'auriez faite peut-être que la seconde : pourquoi ces animaux se trouvent-ils dans ce moment si nombreux, autour du premier homme ? A ce pourquoi, je vais répondre.

Adam, placé dans le jardin d'Éden pour le cultiver et y vivre heureux, y vivait seul cependant, et tandis que tous les autres êtres avaient chacun une compagne, lui n'en avait pas. Cette solitude pesait sans doute à son cœur aimant, car Dieu dit alors : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Peut-être était-ce aussi parce que dans la solitude surviennent facilement les mauvaises pensées. Adam devait éprouver le malaise de l'être heureux qui voudrait raconter son bonheur, pour en jouir encore dans le cœur de son ami. Le pain que l'on partage devient plus petit, mais on le mange avec plus de plaisir. Ce-



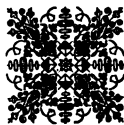
pendant, comme il n'avait jamais connu les joies de la société, Adam ne pouvait pas se rendre compte de ce qu'il lui manquait; il cherchait quelque chose, sans trop savoir quoi. Dieu voulut satisfaire ce besoin de son cœur, et pour lui faire bien comprendre qu'aucun des êtres habitants de la terre ne lui était semblable, qu'aucun n'était fait pour être son ami, ni sa compagne, et qu'une distance immense le séparait, lui fait à l'image de Dieu, de toutes les autres créatures pétries seulement de matière; pour lui faire comprendre tout cela, Dieu voulut que tous ces êtres passassent tour-à-tour devant lui et qu'Adam leur donnât des noms, ce qui devait le conduire à reconnaître qu'aucun ne pouvait prendre un nom semblable au sien. Adam vit donc avec tristesse qu'aucun de ces êtres ne devait partager ses plaisirs, recevoir ses pensées, et, comme dit la Bible: « il ne se » trouva point de compagne pour Adam qui » fût semblable à lui. » Alors le Dieu de bonté qui déjà lui avait donné la vie, voulut lui donner encore une seconde existence dans une épouse.

Il fit tomber Adam dans un profond sommeil, et pour que le nouvel être qui allait naître fût avec lui d'une même nature, pour qu'ils fussent tous deux unis de pensée et de sentiment, Dieu le forma d'une côte prise à notre premier père. Telle fut la naissance d'Ève, épouse d'Adam, et mère du genre humain. Après sa naissance, Ève fut placée auprès d'Adam, qui à son réveil, émerveillé et réjoui, s'écria : Oh ! pour cette fois celle-ci est l'os de mes os, la chair de ma chair, et il la trouva si parfaitement créée pour lui, qu'il dit : elle s'appellera *Hommesse*.

Comment se fait-il donc, mes enfants, qu'aujourd'hui tant de petits garçons soient toujours prêts à se disputer avec les petites filles, à les tourmenter, à leur faire sentir qu'elles sont plus faibles et à leur imposer leur tyrannique volonté ? Comment se fait-il aussi qu'aujourd'hui tant de petites filles soient si rusées, si malignes et si souvent disposées à accuser leurs frères du mal qu'elles ont fait elles-mêmes ? Tout cela tient encore au grand changement qui s'est opéré dans notre nature, et dont je

vous parlerai plus tard. Mais examinez bien si vous n'avez rien à faire pour retrouver le bonheur, la paix, la joie sainte et pure d'Adam et d'Ève dans le jardin d'Éden. Oui ; c'est de recouvrer leur innocence, leur candeur, leur amour, et pour les obtenir, il faut les demander à Celui qui les leur avait d'abord donnés ; à ce Dieu votre Créateur qui peut aussi vous *régénérer*, c'est-à-dire créer une seconde fois votre petit cœur déjà gâté par le péché.

Laissons pour le moment Adam et Ève, heureux en Éden, cultivant ce jardin, s'aimant et rendant grâces à Dieu ; oui, laissons-les ; nous n'aurons que trop tôt à reprendre leur histoire. Passons à celle de leurs enfants, dont les deux premiers furent Caïn, laboureur, et Abel, berger.





## MORT D'ABEL.



**N**ous avez vu la création, mes enfants ;  
vous allez voir la mort ! La première  
était l'œuvre de Dieu, la seconde sera  
l'œuvre de l'homme Dieu crée, l'homme tue.  
Dieu aime, l'homme hait. Dieu est bon et  
l'homme est méchant. Comment cela se peut-il  
donc ? Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à son

image, doux et aimant? Oui, sans doute; mais pour expliquer comment l'homme, de bon qu'il était, est devenu mauvais, il me faudrait vous parler du terrible sujet devant lequel deux fois déjà j'ai reculé; laissez-moi donc reculer encore et vous parler plutôt d'Abel et de Caïn.

Abel, le plus jeune des deux frères, animé de reconnaissance pour le Dieu qui l'avait créé et qui lui avait donné ses troupeaux, Abel prenait plaisir à faire à ce Dieu des sacrifices de ses jeunes agneaux; vous apercevez encore vous-mêmes dans le fond, sur l'autel, un agneau immolé, et la flamme s'élevant droite et rapide vers le trône de Dieu, qui reçoit favorablement ce faible mais sincère témoignage d'amour.

Caïn, comme son frère, présentait à Dieu l'offrande de ses richesses; laboureur, il lui offrait les fruits de la terre; vous les voyez aussi déposés sur l'autel érigé sur la droite. Mais Dieu n'eut point égard à son oblation. Pourquoi? cela n'est pas dit; observez en tous cas que Dieu n'est obligé d'accorder ses faveurs à personne; toutes les offrandes qu'on pourra lui faire ne

seront jamais qu'une partie des biens que lui-même a donnés. Quoiqu'il en soit, cette préférence accordée à Abel blessa profondément Caïn; il en fut irrité, dit la Bible, et son visage en devint tout triste. L'envie pénétra dans son cœur; dès ce moment il devint malheureux et plus méchant encore. « Pourquoi, se disait-il » sans doute, Dieu ne me serait-il pas aussi favorable qu'à mon frère? Mes fruits ne valent-ils pas ses agneaux? » Sans doute, pour le Créateur des cieux et de la terre, un simple épi de blé n'a pas moins de prix que la plus belle génisse; mais Caïn oubliait que ce n'est pas au don présenté que Dieu regarde, mais au cœur qui le fait, et qu'il accepte la poignée de farine et le couple de tourterelles, offerts avec plaisir, tandis qu'il repousse la plus riche moisson et les plus beaux troupeaux, donnés à regret. Dieu ne pouvait donc avoir pour agréables des sacrifices offerts par les mains de celui dont le cœur était rempli d'envie, et il le fit comprendre à Caïn, en lui disant : « Si tu fais le bien, ne sera-t-il pas » reçu? Si tu ne fais pas le bien, la peine du pé-

» ché est à la porte ? » Les bonnes paroles irritent encore plus les méchants. Caïn ne fit donc que s'aigrir chaque jour plus contre son frère.

Un jour que tous deux étaient allés aux champs, ils causaient amicalement. Une simple causerie était chose bien innocente, et sans doute Abel s'y livrait avec plaisir et abandon ; peut-être même parlait-il à Caïn avec naïveté de ce Dieu si bon qui le bénissait chaque jour, acceptait ses sacrifices, multipliait ses troupeaux et conservait à tous deux leur père et leur mère. Mais pour l'âme haineuse, tout sujet de conversation peut devenir une occasion de répandre son venin, et tout ce qui réjouissait Abel attristait Caïn. En entendant son frère lui retracer son amour pour Dieu et la faveur de Dieu pour lui, Caïn ne peut que se dire, que lui n'aime pas Dieu, et que ce Dieu ne le favorise pas. En l'écoutant parler de leurs parents, il ne peut que s'irriter contre ceux qui lui ont donné un frère qu'il déteste. Aussi l'esprit de Caïn s'aigrît-il, en écoutant son frère et en lui répondant. Chaque mot était une flèche qui déchirait ses chairs,



chaque instant ajoutait à sa colère, et la vue de cet holocauste agréable à l'Éternel déposé sur l'autel de pierre dressé par son frère, ne fait encore qu'ajouter à sa fureur. Abel contemple avec calme cette flamme qui tourbillonne ; Caïn regarde avec dépit ces fruits qui retombent sur la terre ; le sourire est sur les lèvres du plus jeune des frères ; la rage est dans le cœur de l'ainé ; le calme du berger accroit l'agitation du laboureur, et tandis qu'Abel se croit auprès d'un frère, il se trouve à côté de son bourreau. Caïn ne peut plus comprimer dans son sein la haine qui l'agite, tout-à-coup il s'élève contre Abel, le frappe, et de son sang rougit la terre. Abel tombe inanimé ; voyez, ses yeux sont déjà fermés, mais sa figure calme est encore tournée vers le ciel ; son corps est là, sans vie ; sa bouche, sans parole ; c'est le premier homme mort qui frappe les regards d'un autre homme ! Caïn le fixe d'un air hébété ; un sentiment tout nouveau succède à sa haine ; il lui semble qu'un poids oppresse sa poitrine ; qu'une main de fer s'enfonce dans son cœur ; le remords enfin, le

remords se fait connaître au coupable, mais, hélas ! lorsqu'il n'est plus temps. Oh ! qu'ils durent être cuisants pour un homme meurtrier de son ami d'enfance, pour un frère assassin de son frère, pour Caïn, qui n'avait pas même pour se justifier l'excuse d'un premier exemple, et qui, premier fils de l'homme, se souilla du plus grand de tous les crimes. Il ne put supporter ce spectacle et il prit la fuite, car lorsque Dieu lui adressa la parole, le corps d'Abel n'était déjà plus là. Vous pensez peut-être que Caïn va revenir au bien ? Non ; le remords n'est pas le repentir. Caïn étouffa les cris de sa conscience, et sa première faute ne servit qu'à le pousser dans une autre. Quand Dieu lui dit : « Où est ton » frère ? » Il répondit sèchement : « Je ne sais. » Suis-je le gardien de mon frère, moi ? » Ainsi le meurtre amena le mensonge, le mensonge produisit l'insolence, et finalement le tout attira sur Caïn, de la part de Dieu, la malédiction !

Ainsi vous le voyez : mes enfants : nous sommes encore tout au commencement de l'histoire du monde, et déjà un crime se lit dans cette his-

toire! Le premier homme ne tua personne, car il était seul; dès qu'il y en eut deux le second tua son frère! Encore une fois, que s'est-il donc passé depuis le temps où Adam et Ève, doucement occupés à cultiver le jardin, nourris de ses fruits suaves, charmés de la compagnie l'un de l'autre, vivaient paisibles et heureux sans remords et sans honte? Je dois enfin vous le dire et vous allez comprendre comment ce Caïn criminel est cependant bien le fils de cet Adam, créé à l'image de Dieu.

Parmi les arbres nombreux que Dieu avait mis à la disposition de nos premiers parents en Éden, il s'en trouvait un dont le fruit leur était défendu. Dieu avait ajouté la menace à la défense: Adam et Ève devaient mourir s'ils touchaient à l'arbre de la science du bien et du mal. Satan, l'ennemi du genre humain, prit la forme d'un serpent et par des paroles adroites il persuada la femme de toucher à l'arbre. Ève tentée succomba et à son tour remplissant auprès d'Adam le rôle du serpent auprès d'elle, elle lui conseilla de l'imiter. Adam, aussi faible que sa femme, commit la même faute,

et tous deux furent maudits de Dieu, et leurs descendants ont hérité de leur nature déchue, comme un fils hérite du sang corrompu de son père.

Peut-être la punition vous semble-t-elle bien sévère, mes enfants, et peut-être avez-vous peine à comprendre que pour quelques fruits dérobés, Adam et Ève soient punis de mort? Mais rappelez-vous ce que je vous disais tout-à-l'heure d'Abel et de Caïn. Ce n'était pas à la valeur de leur offrande que Dieu regardait pour l'accepter ou la repousser; c'était uniquement à la disposition de leurs cœurs. Il en est de même de la désobéissance d'Adam et d'Ève; ce n'est pas à la perte du fruit que Dieu regarde, mais c'est à l'intention qui l'a fait dérober. Adam n'était pas coupable aux yeux de l'Éternel pour l'avoir mangé, mais il était coupable pour avoir désobéi, pour s'être révolté ainsi contre l'ordre de son Maître. Et savez-vous quel était son but secret en mangeant de ce fruit? il espérait devenir Dieu lui-même, devenir l'égal de son Créateur, et ainsi s'en rendre indépendant. L'ingrat! la reconnaissance lui pèse, il veut s'en affranchir

et pour cela il cherche en quelque sorte à détrôner son Dieu ! Vous voyez donc que ce n'est à son léger larcin, mais à son intention satanique qu'il faut regarder pour apprécier l'énormité de sa faute. Capable d'une telle intention, le désir de se faire égal à Dieu, croyez-vous qu'Adam aurait hésité à faire aussi tout autre chose, si le serpent le lui avait conseillé ? Non, s'il eût été nécessaire pour assurer son projet ambitieux, il aurait bouleversé le jardin, saccagé le monde, escaladé le ciel, sacrifié sa femme, commis le crime de Caïn ! oui, le crime de Caïn, car il a fait pire : Caïn n'a tué que son frère, Adam a voulu tuer son Dieu ! Et dans quel moment voulait-il s'affranchir de la puissance de son Maître ? C'est lorsque ce Dieu a créé pour lui un monde, lui a donné une compagne, assuré une vie éternelle ; c'est lorsqu'il est surchargé des bienfaits de son Créateur, qu'il veut se relever pour frapper son bienfaiteur et régner à sa place. Oh ! ce n'est pas là le simple larcin d'un fruit, ce n'est pas là une légère désobéissance ; c'est la plus grave de toutes les fautes, c'est le plus grand de tous les crimes, c'est de l'ingratitude !

Mes amis, il y a aujourd'hui dans le monde des enfants plus ou moins grands qui désobéissent à leurs parents, qui méprisent ceux qui leur ont donné la vie, qui abandonnent leur père, qui se querellent avec leur mère ; il y a des enfants, chose horrible à dire ! qui se sont révoltés contre la main qui jadis travaillait pour eux ; des enfants qui ont frappé le sein qui les avait nourris ; ces enfants sont dignes des fils d'Adam, ce sont, comme lui, des monstres d'ingratitude !

Mais prenez garde ; ceux qui font cela de nos jours à l'âge de vingt ou trente ans, ne le faisaient pas à dix ou à douze ans. Alors tout simplement ils murmuraient à un ordre ; ils déguisaient la vérité ; ils s'irritaient contre la main qui les châttait. Ces enfants obéissaient peut-être, mais obéissaient avec impatience ; cependant ces enfants, plus jeunes et chargés de moins de fautes, étaient tout aussi coupables parce qu'ils faisaient tout le mal que leur permettaient leur âge et leur force. Le même principe de révolte était dans leur cœur et alors déjà, comme encore aujourd'hui, ces

enfants étaient coupables d'une noire ingratitude.

Grâces à Dieu, mes amis, ces enfants ce n'est pas vous, maintenant. Et j'espère bien que ce ne sera pas vous à l'avenir, car voyez-vous ce qui déchire le cœur d'un père, ce qui est pour lui une chose hideuse, horrible, exécration, c'est l'ingratitude de son enfant !

Revenons à notre histoire. Adam et Ève étaient bien coupables; mais Dieu était encore plus miséricordieux. Il eut pitié d'eux et aussitôt qu'il eût prononcé leur sentence de condamnation, il leur fit une promesse de grâce. Il leur dit que, des générations qui devaient naître de la femme, s'élèverait pour eux un puissant Rédempteur qui briserait la tête du Serpent; c'est-à-dire qui détruirait l'empire que le mal avait pris sur nous. Rappelez-vous cette promesse, car elle est précieuse, elle doit faire toute notre espérance. Nous verrons plus tard comment elle fut admirablement accomplie en Jésus-Christ, mort sur la croix pour effacer nos péchés et nous obtenir le ciel pendant l'éternité!





## LE DÉLUGE.



**C'**ÉTAIT le 17 du mois de Jiar (il y a de cela quatre mille ans et plus), tout était sur la terre à peu près tel que vous le voyez de notre temps : le jour succédait à la nuit, la nuit au jour, le printemps à l'hiver et l'automne à l'été; rien ne semblait devoir interrompre cet ordre admirable que suivait la nature depuis

seize siècles environ. Les hommes eux-mêmes se livraient aux mêmes travaux, aux mêmes plaisirs, hélas ! aux mêmes vices que la veille, et ils étaient si paisibles, si joyeux, au milieu de leurs fêtes qu'on aurait pu les croire immortels sur cette terre. Ce jour-là même, des festins réunissaient de nombreux convives, oublieux du passé, insoucians de l'avenir et tout absorbés par la bonne chère, les boissons enivrantes qu'ils savouraient dans le présent. D'autres, célébraient ce même jour les noces de leurs enfants. L'un mariait sa fille, l'autre prenait une épouse, et tous, pères et enfants, époux et épouses goûtaient par avance les douceurs d'une union long-temps et vivement désirée. Enfin le jour fixé était venu, dans le mois de Jiar, le dix-septième avait été choisi pour ces mariages. Le soleil s'était levé rayonnant comme tous les autres jours, et ces futurs époux, comme les convives dont nous parlions tout-à-l'heure, étaient radieux de joie et de bonheur !

Mais voici qu'un point noir s'élève à l'horizon ; il s'avance avec rapidité ; il s'étend, il gagne de

proche en proche, et bientôt le ciel entier se trouve enveloppé d'un linceuil de ténèbres. Les hommes et les animaux lèvent un œil timide vers le ciel qui semble un moment menacer leurs plaisirs, et ils voyent tout-à-coup au milieu des éclairs, la nue se rompre comme une vieille toile et livrer passage à des torrents de pluie. Ce n'est pas la rosée du matin, la pluie fine de l'automne, l'orage du printemps, ou la tempête de l'été; c'est ce qu'on n'avait jamais vu auparavant et ce qu'on ne verra jamais plus ! Des masses d'eau lourdes et incessantes tombent sur la terre, un fleuve large et rapide du ciel coule sur notre globe, l'eau tombe, tombe, tombe encore ! le soir arrive et l'eau tombe toujours ! La nuit se passe, mais le soleil ne se lève pas, les torrents descendent toujours des cieus, comme d'un Océan dont le fond soulevé déverserait ses flots en dehors de ses rivages. Bientôt les rivières débordent, la mer sort de ses bornes, la terre se couvre d'une vaste nappe d'eau. Les flots s'amoncellent dans les villes, submergent les campagnes dont les habitants consternés, pris à

l'improviste, s'entre regardent d'un air stupéfait. Mais enfin l'éminence du péril les rappellent à eux-mêmes ; les uns montent d'étage en étage jusqu'au sommet de leur maison, mais les eaux montent après eux, comme un animal féroce poursuit sa proie dans les ténèbres ; d'autres gravissent les plus hautes montagnes et ne retardent leur mort que pour la voir venir plus long-temps, sans lui échapper davantage. Voyez dans le fond de la gravure, ce temple, si élevé que les torrents ont couvert les montagnes environnantes avant d'atteindre à son sommet. Les malheureux qui peut-être s'y sont réfugiés dans l'espoir que Dieu épargnerait du moins la demeure qui lui était consacrée, ces malheureux eux-mêmes embrassant les autels sont engloutis sous les murs croulants. Voyez ce vieillard à genoux, les mains jointes, il prie... mais, il n'est plus temps de prier, l'eau monte, le couvre et l'entraîne. Voyez près du temple cet homme et cette femme sur la dernière pointe d'un rocher ; l'eau va les atteindre, la femme effrayée, les cheveux flottants, se cramponne des deux mains à la pierre ;

L'homme lève le bras, comme pour appeler du secours, mais il n'y a plus de secours ; une vague vient et les emporte ! Oh ! si du moins cette autre mère sur le rocher de droite pouvait sauver son enfant ! dût-elle périr elle-même, ce serait encore une consolation. Aussi voyez comme elle s'efforce de le faire parvenir jusqu'au dernier pic du rocher, tandis qu'elle reste elle-même, insouciante de sa vie, à mi-côte de la montagne ; mais hélas ! le sommet de la colline, comme le pied de la montagne disparaît sous les eaux, et l'enfant comme la mère flotte avec les débris du genre humain sur ce vaste tombeau. En face de vous, à côté du serpent entortillé, remarquez ces deux mains qui saisissent un arbre ; jambes, corps, tête, tout est déjà couvert ; il a fallu s'attacher à une branche où le venin d'un reptile pouvait donner la mort, et cependant ces mains ont saisi l'arbre, elles s'y sont enfoncées, rien ne pourrait maintenant les en séparer. Oh ! quelle horrible chose que de se voir mourir ! Encore quelques instants et le déluge enfin aura balayé des cimes de la dernière montagne le dernier

vestige de la race humaine, encore quelques instants, et la surface du monde, il y a quarante jours couverte encore de fleurs, de moissons de plaisirs, d'hommes qui buvaient, mangeaient et se réjouissaient, sera engloutie sous les eaux, et sur cette plaine liquide, au milieu de mille débris de mort, surnagera seule et paisible cette barque, qui dans le fond s'éloigne de la terre et semble toucher aux cieux.

Pourquoi cette épouvantable catastrophe; pourquoi Dieu a-t-il donc d'un seul coup noyé dans un seul abîme le genre humain entier? Le voici, mes enfants, la Bible elle-même va vous le dire :  
 « La malice des hommes était très grande sur  
 » la terre, toute l'imagination de leurs pensées  
 » n'était que mal en tout temps. Alors, l'Éternel  
 » dit : j'exterminerai de dessus la terre les hom-  
 » mes que j'ai créés, depuis les hommes jus-  
 » qu'au bétail, jusqu'aux reptiles, jusqu'aux  
 » oiseaux des cieux. »

Voilà donc la cause de ce désastre, c'était les crimes du genre humain. Mais vous croyez peut-être, mes enfants, que parce que Dieu ne détruit

pas de nos jours le genre humain, les hommes de notre temps valent mieux que ceux qui vivaient à l'époque du déluge ? vous croyez peut-être que parce que tout est tranquille autour de nous, que les uns boivent et mangent, chantent et dansent, vendent et achètent, il est impossible que le cours paisible du monde soit brusquement interrompu ? Non, mes enfants, il n'en est pas ainsi et Jésus lui-même a soin de nous dire qu'il en était de même au temps du déluge : « On mangeait, se mariait, vendait, plantait et bâtissait, et tout marchait comme aujourd'hui ; cependant vint un déluge qui les fit tous périr. » Comme alors, à l'instant même peut donc survenir la fin de toutes choses. Jésus nous dit que le jugement dernier, la venue de Christ arriveront tout-à-coup, comme un larron dans la nuit, c'est-à-dire d'une manière inattendue et que ce moment terrible n'est connu de personne. Saint Pierre nous annonce que c'est par le feu que sera consumée notre terre et que c'est au bruit des sifflements des tempêtes, à la vue des cieux enflammés et de la terre ardente comme une fournaise que Dieu

viendra juger les hommes; qu'alors, comme au temps du déluge, les uns seront engloutis, comme le genre humain; les autres sauvés, comme Noé et sa famille.

Mais, si l'on ne peut connaître l'époque précise de cette grande catastrophe ne peut-on pas espérer du moins qu'il doit encore s'écouler bien du temps, et que pour nous, jamais nous n'en serons témoins? Non, mes enfants; ce peut être dans un siècle, comme dans un an, comme dans un mois, dans un jour, demain peut-être! car aujourd'hui, comme dans l'avenir, on se marie, on mange, on vend, on plante et l'on bâtit. Maintenant, comme dans cent ans, personne n'attend la fin du monde, rien ne peut donc nous empêcher de croire qu'elle ne soit à notre porte.

Mes enfants, ce n'est pas sans motif que Dieu a voulu que ce jour terrible nous fût caché et qu'à chaque instant nous pussions l'attendre, mais c'est afin de nous engager à nous tenir prêts à paraître devant lui et à pouvoir lui répondre à toute heure: Seigneur, me voici; parle, ton serviteur écoute.



Et vous, mes amis, si ce jour arrivait, seriez-vous prêts? ou bien effrayés et tremblants, n'iriez-vous pas vous cacher sous le toit de votre demeure ou dans les bras de votre mère? mais ce serait là de bien faibles refuges, car dans ce jour terrible, les grands, les rois, les capitaines se réfugieront dans les cavernes, ils crieront aux montagnes : « Tombez sur nous ; » cependant ni les cavernes, ni les montagnes ne pourront les cacher de la face de Dieu ; comme vous l'avez vu, ni la prière du vieillard, ni le sommet de la colline, ni la dernière branche d'arbre ne purent sauver les hommes du déluge. Ce qu'il y a de plus terrible, mes enfants, c'est qu'alors même que vous et moi mourrions des siècles avant la fin du monde, à cette époque cependant nous serons vivants, car les morts reviendront à la vie et tous comparaitront pour être jugés. Ainsi, que vous mourriez tôt ou tard, que la fin du monde arrive aujourd'hui ou dans cent mille ans, toujours est-il certain qu'alors vous serez vivants, là devant le tribunal de Dieu ! Je puis donc vous demander d'avance, qu'auriez-vous à lui dire ?

Il me paraît d'abord que puisque votre première pensée a été de vous cacher, c'est que vous n'aviez rien de bon à attendre et que sans doute votre conscience vous fait des reproches ? Vous faut-il donc périr inévitablement, et puisque vous avez fait le mal, vous faut-il en subir la peine ? Non, mes amis, il est une ressource qui fut négligée par les hommes du déluge et mise à profit par Noé. Noé sans doute était pécheur, comme le sont tous les hommes, mais il dut son salut à ce qu'il trouva grâce devant Dieu, nous dit la Bible ; et comme il eut foi à ce Dieu qui faisait grâce, il construisit l'arche et s'y réfugia lui et sa famille.

Eh bien ! de même ce Dieu veut aussi vous accorder votre grâce, il vous l'offre dans l'Évangile et vous y dit : *Ma grâce te suffit*. Comme Noé, acceptez donc cette faveur, ce pardon ; confiez-vous en celui qui le donne, et pleins de joie, réfugiez-vous maintenant dans une vie pure, sainte que Dieu vous a préparée, comme une arche de salut.

Mais songez-y bien, mes amis, il ne suffit pas

de dire : j'accepte la grâce que Dieu me fait et je serai sauvé ; non. Si, par exemple, Noé avait dit, j'accepte la grâce que Dieu me fait de m'annoncer qu'un déluge va venir et qu'il veut m'épargner ; mais si en même temps, il n'avait pas construit l'arche pour le jour du danger, qu'auriez-vous pensé de Noé ? qu'il n'avait pas en effet cru à la grâce de Dieu et qu'il ne s'était pas véritablement confié à la parole de Celui qui lui avait annoncé le déluge. Il en est de même de vous : votre foi à la grâce de Dieu, votre confiance en son pardon vous sauve ; mais si vous n'entrez pas dans une vie sainte et pure vous prouvez par là que vous n'avez pas cru au déluge de votre péché, ni au salut que Dieu voulait vous procurer. Il est facile de dire, je crois ; mais après l'avoir dit, il reste encore à le montrer. Sans doute tous les hommes du temps de Noé disaient aussi : nous croyons en Dieu ; mais, ils ne voulurent pas changer de vie, en entendant les paroles de Noé, prédicateur de la justice. Aussi, malgré leurs belles paroles, ils furent engloutis sous les flots.

Peut-être pensez-vous, mes enfants, que vous êtes si jeunes, que Dieu ne voudrait pas vous punir. Mais dites-moi : êtes-vous si jeunes que vous ne puissiez pas distinguer le bien du mal, et quand vous avez péché n'est-ce pas le sachant et le voulant ? Cet enfant soulevé par sa mère et que son père saisit par la chevelure, au sommet du rocher, cet enfant paraît bien jeune aussi ; cependant le déluge l'emporte avec son père et sa mère ! Songez-y donc ! si vous connaissez déjà le bien vous devez le faire, et si vous choisissez le mal, vous en serez punis. N'attendez donc pas le moment terrible ; aujourd'hui même, repentez-vous du mal que vous avez fait ; priez Dieu de vous le pardonner ; alors ce sera pour vous que Christ sera mort sur la croix ; cette croix deviendra pour vous l'arche de Noé, vous vous y attacherez avec confiance et direz : Maintenant il n'y a plus de condamnation pour moi, car j'ai cru en Jésus-Christ.

Mais retournons à l'histoire de Noé.

---

## SACRIFICE DE NOË.

**L**A race humaine venait de périr. Noé, sa femme, ses trois fils et leurs épouses, seule famille échappée au déluge, vogaient paisiblement à la surface du grand abîme. D'après l'ordre de Dieu, des animaux de toutes espèces avaient été renfermés dans l'arche pour repeupler la terre quand elle aurait été nettoyée

de cette race méchante et perverse. C'est ainsi que Dieu, même au milieu des effets de sa juste colère, prépare cependant les éléments d'un bonheur à venir pour ceux qui peut-être hélas n'obéiront pas mieux à ses ordres.

Quelle situation, mesenfants, que celle de cette famille lancée sur la plus vaste des mers, sans ancre, ni voile, ni boussole! Qu'auraient-ils fait d'ailleurs de tout cela lorsque les plus hautes montagnes étaient couvertes par 15 coudées d'eau et que leur barque, de quelque côté qu'elle se dirigeât, n'avait devant elle ni port, ni rivage; mais toujours et toujours l'immense étendue de la mer! Quand se terminera cet orage qui dure depuis des mois? que feront-ils, si leurs provisions s'épuisent avant que les eaux se soient retirées, où trouver de la nourriture au sortir de l'arche? L'arche elle-même se maintiendra-t-elle toujours en équilibre à la surface de l'abîme? Une ouverture ne pourrait-elle pas donner passage à l'eau et le vaisseau s'engloutir? Quand les eaux s'écouleront, les vents qui soufflent sur la terre ne pourraient-ils pas jeter le navire avec

violence contre une montagne? Que de dangers! et comment les éviter? Sans doute, mes enfants, votre réponse est toute prête et vous dites: puisque Dieu a fait construire l'arche, il saura bien la préserver de tout accident? C'est vrai; mais nous qui raisonnons si juste en parlant de Noé, pourquoi raisonnons-nous si mal quand il s'agit de nous-mêmes? Ainsi, lorsque nous sommes dans un danger, lorsque nous avons quelque chagrin, quelque triste prévision pour notre avenir, pourquoi donc alors nous inquiéter? Ne pourrions-nous pas nous dire comme Noé: Dieu qui m'a créé, ne saura-t-il pas me conserver? Dieu qui m'a couché sur un lit de douleur ne peut-il pas m'en relever? Toutes les infortunes ne peuvent-elles pas disparaître à ses ordres, comme à ses ordres elles ont pu venir? Ainsi donc, nous qui jugeons la confiance de Noé toute simple et toute naturelle, ayons donc au même Dieu la même confiance.

Celle de Noé ne fut pas trompée. Peu à peu les eaux se retirèrent. D'abord Noé laissa sortir un corbeau qui ne revint pas. C'était un indice

qu'il avait pu se poser sur quelque montagne déjà découverte. Plus tard, il lâcha une colombe qui, ne trouvant pas une branche d'arbre où poser son pied et sans doute effrayée à la vue de l'abîme, revint vite se poser sur la main du patriarche qui la reprit à lui. Lâchée une seconde fois, elle rapporta dans son bec une feuille d'olivier. Partie une troisième fois, elle ne revint plus, et l'heureuse famille, emprisonnée depuis un an, se réjouit à la pensée qu'elle allait recouvrer la liberté.

Cela ne vous semble rien, mes amis, que d'être privé d'air et d'espace. C'est que vous en avez toujours joui. Mais remarquez, pour vous qui chaque jour faites une ou deux promenades, combien est dure la perte de l'une de ces sorties imposée par votre paresse, ou par le mauvais temps! et si la pluie ou la paresse se prolonge deux jours, et que deux jours vous soyez privés de courir sur cette terre si vaste, au milieu de cet air si pur, sous ces arbres si frais, ces deux jours vous paraissent un siècle! que serait-ce si cette privation durait une semaine entière? que serait-ce si un mois, une saison, une année?



Comprenez donc par leur privation, ce qu'il y a de bonheur à jouir de ces biens, et remerciez le Dieu qui vous les a donnés et qui vous les donne chaque jour.

Enfin l'arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat, et là Noé, ouvrit la porte à ces volées d'oiseaux que vous voyez s'élever dans les nuages. Eux aussi se trouvent heureux de recouvrer leur liberté ; si heureux qu'ils aiment mieux courir les champs vides de moissons que de rester dans l'arche abondamment fournie de nourriture.

Ces bœufs et ces moutons, au contraire, restent auprès de Noé, comme s'ils comprenaient que pour eux, ils sont destinés à l'aider dans ses travaux. Vous les voyez couchés sur la montagne, les bœufs semblent attendre le bras qui doit les atteler, les moutons la main qui doit les tondre. Croirait-on que ces êtres pesants soient sortis de la même main créatrice que ces oiseaux légers ? Cependant les uns et les autres tendent au même but, le service de l'homme ; les uns en restant, laboureront les champs, fourniront ses vêtements ;

les autres s'envolant, iront purger ses moissons des insectes nuisibles et faire entendre leur doux ramage sous les toits de sa demeure. Quelle bonté dans ce Dieu qui fait tout concourir à notre propre bonheur et qui même alors qu'il semble ne travailler que pour la brebis et l'oiseau, se préoccupe encore de nous-mêmes. Ainsi Dieu fait le bien sans paraître y songer; nous, au contraire, nous en paraissions tout occupés et nous ne le faisons pas.

Descendons toujours sur notre gravure; jetons les yeux sur Noé et sa famille.

Que font-ils? Si j'en juge par leur posture, ils sont en prière, et leurs supplications paraissent mêlées de larmes. Je comprendrais très bien qu'ils fussent reconnaissants d'avoir été ainsi sauvés; mais pourquoi ces pleurs d'un fils qui cache sa figure dans ses mains? pourquoi son frère a-t-il la tête baissée? pourquoi sa mère est-elle à genoux? pourquoi cette tristesse générale? nous allons le comprendre en jetant un regard sur l'autel, les vases, les plats, les animaux dont ils sont entourés.

En consultant la Bible, nous apprenons que Noé au sortir de l'arche offrit à Dieu des sacrifices de divers animaux ; la scène qui se trouve sous nos yeux nous représente donc la famille sur le point d'immoler une jeune chèvre. L'autel est déjà construit, le feu allumé, la famille à genoux ; Noé lève les yeux au ciel, et la victime est prête... Mais pourquoi sacrifier une victime ? pourquoi avons-nous vu déjà ces agneaux immolés par Abel ? et pourquoi toujours du sang ? La question est grave, mes enfants, elle est peut-être au-dessus de votre intelligence ; mais si je n'y répondais pas aujourd'hui, demain vous me diriez en lisant votre histoire ancienne : pourquoi les sacrifices des Grecs et des Romains qui font couler le sang pour apaiser leurs Dieux ? et sans doute à la prochaine assemblée en faveur des missions, où l'on doit lire le récit de ce qui se passe de nos jours au milieu des sauvages, vous me diriez encore : Pourquoi les Indiens offraient-ils des animaux en sacrifice au grand Esprit ? Je vais donc répondre une fois pour toutes à cette grande question. Écoutez bien, car ce n'est

pas trop de toute votre attention pour me comprendre.

Si de tous temps, tous les peuples ont offert des victimes à leur Dieu, c'est que toujours ils ont tous senti que leurs mauvaises actions devaient avoir irrité ce Dieu saint. S'ils ne s'étaient pas jugés coupables, ils n'auraient pas offert des sacrifices; ils auraient simplement témoigné leur reconnaissance et s'ils croyaient enfin devoir faire hommage à Dieu d'une partie de leurs biens ils pouvaient se borner à lui présenter des fruits, lui construire des temples, lui adresser des hymnes ? Mais non ; pour exprimer ce qu'ils ont à dire à ce Dieu, il leur faut *du sang* ! Ah ! c'est qu'ils ont la conscience que leur propre sang devrait couler pour satisfaire la justice divine, et comme ils ne veulent pas sacrifier leur propre vie, ils offrent la vie des animaux. Ainsi tous ces sacrifices sanglants sont une preuve que ceux qui les font se reconnaissent coupables devant Dieu.

Mais qui donc a suggéré la pensée à tous ces hommes, différents de pays et de siècle, que le sang d'un autre pouvait couler à la place du

leur? Cette substitution de l'innocent à la place du coupable, admise dans toutes les religions, n'est-elle pas bien remarquable? Oui, sans doute, et cela montre que ce n'est pas un homme qui a mis cette croyance dans une religion particulière, mais que c'est Dieu lui-même qui l'a placée dans le cœur de tout homme.

Mais, hélas ! tout ce sang répandu est impuissant pour effacer les péchés. Chaque jour des victimes sont immolées, et la conscience des sacrificateurs n'en reste pas moins troublée. Comment se fait-il donc que l'idée du sacrifice soit d'origine divine, et que cependant ces sacrifices n'apaisent pas la conscience humaine? Voici toute l'explication.

Depuis le péché d'Adam, Dieu préparait au monde pécheur une grande victime expiatoire, c'était Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même qui a répandu son sang sur la croix. Le Calvaire, voilà l'autel ; Christ, voilà la victime ; tous ceux qui se confient en lui, voilà ceux qu'il pardonne et sauve. Ce sacrifice est grand, c'est celui de Dieu. Ce sacrifice est efficace, car la victime se

donne elle-même; ce n'est pas une génisse, poussée malgré elle au supplice; ce n'est pas un agneau lié sur le bûcher contre sa volonté, non, c'est Jésus venu sur la terre parce qu'il l'a bien voulu, Jésus mort sur la croix par pur dévouement; Jésus, victime expiatoire, victime volontaire, seule victime qui ait jamais pu effacer les péchés, puisque c'est Dieu qui se sacrifie lui-même pour satisfaire à sa propre justice.

Vous comprenez maintenant pourquoi Dieu avait disposé le cœur de tous les hommes de manière à ce qu'ils éprouvassent le besoin d'un sacrifice; c'est qu'il voulait les préparer ainsi à recevoir le sacrifice de Jésus-Christ. Vous comprenez aussi pourquoi toutes les immolations d'animaux ne pouvaient pas calmer la conscience de l'homme pécheur; c'est que ces victimes étaient sans prix; elles ne servaient qu'à en faire désirer une meilleure, et ainsi elles ouvraient le chemin, elles inclinaient le cœur à croire en Jésus-Christ, comme en l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.

Ainsi, de même, tous les sacrifices de la loi

mosaïque ordonnés par Dieu lui-même n'étaient que les ombres du sacrifice de Jésus-Christ, la grande réalité.

Vous comprenez maintenant pourquoi la famille de Noé paraît triste, c'est qu'en offrant un sacrifice, elle a le sentiment de ses péchés. Elle pleure, non sur sa délivrance, ni sur l'amour de son Dieu, non sur la mort de la victime; mais elle pleure sur ses fautes, et elle offre à Dieu le sang des animaux en signe de repentir, et comme témoignage de son espérance en lui. Jésus n'est pas encore mort pour Noé, lorsque Noé fait ce sacrifice, mais alors le patriarche croit, par avance, à Celui qui, par sa mort, doit sauver les pécheurs. De même, mes enfants, Jésus ne mourra pas dans les siècles à venir pour effacer vos fautes, commises depuis sa mort; mais si vous croyez comme Noé, Jésus vous aura sauvé par avance en mourant pour tous ceux qui se confient en lui. Ainsi au milieu des siècles, sur le sommet de Golgotha, Jésus sauve tous ceux qui regardent à lui avec confiance, qu'ils soient nés ou à naître, qu'ils soient

venus dans ce monde avant ou après le déluge, dans les temps d'Abraham, de Noé ou d'Adam, aussi bien qu'aux derniers jours du monde; et Dieu lui-même s'écrie dans sa Parole : « O ! » vous, tous les bouts de la terre, regardez à moi et soyez sauvés ! »

Mes enfants, ces paroles ont été entendues par Noé qui était à un bout du monde; vous êtes à l'autre bout, et vous les avez aussi entendues. Vous voyez donc qu'à votre égard Dieu a déjà tenu ses promesses; il vous a fait connaître la voie du salut, la croix de Jésus-Christ. La voix de Dieu s'est fait entendre à vous comme à Noé. Ne lèverez-vous pas la tête pour l'écouter, et quand vous saurez que vous êtes sauvés par le grand sacrifice, ne vous réjouirez-vous pas en Dieu, en faisant sa volonté?





## BABEL.

—○○○○—

**A**VEZ -vous vu jamais une tour, mes enfants, semblable à cette tour? Sa base est si large qu'on prendrait les milliers d'hommes qui s'agitent autour d'elle pour une fourmilière; sa tête est si haute qu'elle dépasse plus les nuages que les nuages ne s'élèvent au-dessus de la terre. Quelles vastes pro-

portions! quels nombreux portiques! Ce doit être un véritable voyage que de partir de son pied pour arriver à son sommet, et les ouvriers qui l'ont construite ont dû y consacrer bien des années. Mais étudions-en l'histoire.

Lorsqu'après le déluge, les fils de Noé se furent multipliés, leurs descendants « partirent de » l'Orient et vinrent dans une campagne au pays » de Scinhar, où ils habitèrent, et ils se dirent » l'un à l'autre : Allons; faisons des briques et » les cuisons au feu. Et ils eurent des briques » au lieu de pierres, et le bitume leur tint lieu » de mortier. » Aussi, voyez-vous sur la campagne, au milieu de toutes ces constructions commencées, des fours à briques dont le sommet arrondi, percé d'une ouverture, laisse échapper une épaisse fumée? Là, de la terre grasse, façonnée sous des formes régulières, est placée dans un foyer ardent; elle se dessèche, se durcit et se transforme en véritables pierres. Plus bas, vous voyez une nappe d'eau qui présente la surface d'un lac tranquille. C'est dans ces eaux, sans doute, que les descendants de Noé prenaient

le bitume qui leur servait de mortier. Mais savez-vous quel est ce bitume qui remonte à l'époque du déluge? Ce n'est autre chose que cet asphalte que vous foulez aux pieds sur nos promenades et nos places publiques. Peut-être aviez-vous pensé que nos dalles modernes étaient une glorieuse invention de notre siècle si content de lui-même? En ce cas, détrompez-vous, et sachez qu'il est encore bien des choses qu'on savait et faisait jadis mieux qu'aujourd'hui, et qu'il y a bien souvent de la présomption à croire qu'on a dépassé ses pères.

Vous voyez aussi que pour les aider dans leurs travaux, ces hommes emploient des chameaux et des éléphants. Ces éléphants sont d'une force si prodigieuse que vous en voyez un chargé d'une petite maison, et les chameaux sont si sobres dans leur nourriture et si rapides dans leur marche qu'ils peuvent voyager plusieurs jours à travers le désert sans boire ni manger. Le chameau était aussi propre à seconder les travaux de ces hommes par sa douceur que l'éléphant par son intelligence. Ainsi, tandis que le

premier fléchissait le genou pour recevoir sa charge de briques ou de bitume, le second faisait dans plus d'un cas l'office de maçon. Remarquez combien ils paraissent dociles. Un homme, placé sur le cou de l'éléphant ou sur la bosse du chameau, les dirige à droite ou à gauche, accélère ou ralentit leur marche par un seul signe de sa baguette, et ces animaux si pesants avancent au milieu de la foule sans blesser ni heurter personne. Connaissez-vous, mes amis, beaucoup d'enfants aussi dociles que ces êtres privés de raison? Ce n'est pas la force qui leur manque pour se révolter, car, s'il le voulait, de sa trompe saisissant un homme et le plaçant sous son pied, l'éléphant l'écraserait comme un insecte. Ce n'est pas non plus l'agilité qui lui fait défaut, car si le chameau songeait à s'échapper pour vivre en liberté, sa marche, plus rapide que celle du cheval au galop, l'aurait bientôt mis hors de l'atteinte de l'homme. Cependant éléphants et chameaux obéissent. Combien je connais de petits garçons qui n'ont pas leur force et qui se révoltent, qui n'ont pas leur adresse

et qui se vantent. De tels enfants feraient bien de prendre, même de ces deux animaux, des leçons de douceur et d'obéissance.

Peut-être êtes-vous surpris de voir cette foule d'hommes suivre une route en zig-zag pour arriver au pied de la tour, comme s'il n'y avait pas déjà assez de chemin à faire pour parvenir de sa base à son sommet? C'est que la tour était construite sur une élévation et qu'un sentier trop rapide s'il eût été direct, devenait facile dès qu'il montait en serpentant. Mais encore, pourquoi construire une tour déjà si haute, sur une si haute montagne? ce n'est pas sans doute avec l'intention de l'habiter, car ceux qui logeraient aux étages supérieurs pourraient partir le matin de leur domicile pour n'arriver que le soir dans rue. Ce n'est pas non plus pour réunir sur un même point une nombreuse population, puisqu'ils construisent déjà une ville dans ce but; d'ailleurs ne seraient-ils pas aussi loin les uns des autres en habitant les deux extrémités d'un tel édifice qu'en plaçant les unes auprès des autres autant de maisons que la tour contient d'étages?

La Bible dit bien qu'ils ne voulaient pas être dispersés, mais encore une fois ils ne seront pas plus dispersés en habitant la ville qu'en se logeant dans la tour elle-même. Ainsi donc, si la ville si vaste avait pour but de les réunir, la tour si haute doit avoir été construite dans une autre intention. Pourquoi donc cette tour ? serait-ce pour s'y mettre à l'abri d'un second déluge ? Mais la tour la plus altière faite par la main de l'homme ne pourrait jamais être plus élevée que les superbes montagnes dressées par la main de Dieu ; or, ces hommes savaient bien que les eaux du déluge avaient dépassé les plus hautes cimes de quinze coudées. D'ailleurs, si les eaux n'étaient pas parvenues au sommet de l'édifice, elles auraient du moins enveloppé sa base jusqu'à une certaine hauteur, et ce n'eût été qu'un bien petit nombre de ses habitants qui auraient pu échapper à la mort. Non, ces hommes devaient avoir d'autres vues en élevant cette tour colossale, et je vous demande encore, pourriez-vous bien les deviner ? Je ne le pense pas ; écoutez donc la Bible, elle va vous le dire : ils voulaient s'acquérir de la réputation.

Les pauvres insensés ! A quoi donc leur aurait servi cette réputation ? Supposez qu'ils eussent complètement réussi, que leur tour se fût élevée jusqu'aux cieux et qu'elle eût duré jusqu'à nos jours ; qu'en serait-il résulté pour ses constructeurs ? Nous dirions aujourd'hui : « Des hommes » ont construit jadis une tour que voilà. » Et ensuite ? quel bien auraient fait nos paroles à ces hommes, morts depuis quatre mille ans ? quel profit ou quel plaisir auraient-ils retiré dans le tombeau d'une telle réputation ? n'était-ce pas une folie ? et s'ils voulaient seulement obtenir l'approbation de ceux qui vivaient de leur temps, quel profit et quel plaisir auraient-ils donc trouvé en entendant dire à leurs oreilles : Voilà les hommes qui ont élevé ce monument, voilà le maçon qui a porté les briques, voilà le manoeuvre qui a fondu le bitume ? N'est-ce pas une folie, une véritable folie que de vouloir ainsi se faire un nom ? Oui, c'est une folie ; mais c'est une folie commune à bien des hommes et qui se retrouve dans bien des siècles.

C'est la folie des rois d'Égypte qui ont construit les Pyramides.

C'est la folie d'Érostrate qui a incendié le temple d'Ephèse, uniquement pour faire parler de lui.

C'est la folie d'Alexandre roi de Macédoine, qui voulait être roi du monde et se faire nommer Dieu.

C'est la folie des Pharisiens qui cherchaient la gloire les uns des autres et qui s'estimaient heureux, parce qu'on les montrait du doigt dans les rues.

C'est la folie des hommes de nos jours, qui agissent, parlent ou écrivent uniquement pour occuper les autres de leurs petites personnes et de leurs grandes vanités ; la folie du riche qui étale son luxe ; la folie du savant qui se gonfle d'orgueil dans sa science ; la folie du valet qui se redresse sous ses galons ; la folie du mendiant qui se vante d'avoir reçu plus d'aumônes qu'un autre mendiant.

Et par dessus tout, c'est la folie de ces petits êtres qui font les importants, qui se croient quelque chose, qui se vantent, l'un parce qu'il sait lire, l'autre, qu'il est bien vêtu ; c'est la folie du



frère fier d'être plus grand que sa sœur, et la folie de la sœur satisfaite d'être plus belle que son frère. Examinez, mes enfants, si cette folie ne serait pas votre folie et rappelez-vous que vous avez trouvé ridicule, que les constructeurs de Babel voulussent se faire un nom.

Mais reprenons leur histoire. La ville et la tour étaient déjà en partie construites, et leurs habitants jusquelà heureux dans leurs travaux, espéraient sans doute en voir bientôt le terme. Ils y marchaient rapidement ; aucune puissance sur la terre ne pouvait les empêcher d'accomplir leurs projets ; tout, au contraire, les favorisait, et l'expérience qu'ils avaient acquise les rendait encore plus habiles. Tout se faisait avec ordre et régularité : des armées de travailleurs obéissaient à la parole d'un chef ; l'ordre donné passait de bouche en bouche et du sommet de la tour descendait jusqu'aux rivages du lac asphaltique ou jusqu'à la porte des fours à briques. Tous donc s'entendaient, se comprenaient et se mouvaient, comme un seul homme ; lorsqu'un jour, oh prodige ! tout est interrompu, chacun est à son poste, mais per-

sonne ne peut travailler, le chef commande, mais on ne le comprend pas ; les ouvriers répondent, mais leurs paroles restent inintelligibles ; pour se faire entendre, ils s'adressent à d'autres et ceux-ci étonnés ne comprennent pas mieux leur langage ; chacun répète ce qu'il a dit, tous parlent à la fois, tous crient, c'est un bruit, un désordre, une confusion inextricable. Les ordres sont mal remplis, on apporte les matériaux qu'il ne faut pas, chacun ne comprenant plus son maître, veut travailler à sa tête, l'un fait l'œuvre d'un autre jusqu'à ce qu'enfin, honteux de ce brouhaha, et de leur impuissance, ils suspendent leurs immenses travaux. Qu'était-il donc arrivé ? Une chose bien petite, en apparence, mais que Dieu seul avait pu faire. L'Éternel en voyant le projet orgueilleux de leur cœur et voulant les contraindre à se répandre sur la terre pour la peupler dans toute son étendue, l'Éternel avait simplement confondu leur langage ; et ces hommes qui d'abord ne parlaient tous qu'une seule et même langue, se trouvèrent tout-à-coup en parler de différentes. Force fut bien alors de se séparer et

de laisser inachevée la tour, qui devait faire leur gloire aux yeux de la postérité et qui resta comme un signe moqueur de leur faiblesse.

Tel fut le sort de ceux qui avaient prétendu se faire un nom glorieux dans les siècles à venir ; on parle aujourd'hui de leur entreprise, mais pour en faire sentir la vanité ; ils cherchaient la gloire, ils ont trouvé la honte. Ce sera toujours, même dès ici-bas, le sort de ceux qui voudront s'élever au dessus des autres ; car, si le bras puissant de Dieu ne les renverse pas, les hommes eux-mêmes se chargeront de souffler sur eux et de ternir leur gloire. « Quiconque s'élève sera abaissé, » a dit l'Évangile ; et le monde dit la même chose, par la raison bien simple que personne ne s'élève sans en abaisser un autre, qui à son tour pour monter doit faire descendre le premier.

Hier, sur le parquet du salon, vous construisiez tous deux des maisonnettes. Celle de l'un de vous s'élevait plus haut que celle de l'autre ; il en était tout fier et lui criait : « Vois-tu comme elle est grande ? elle dépasse d'un pied tout ce que tu as pu

faire! » Qu'est-il arrivé? Son frère jaloux de sa gloire d'architecte, a tiré tout doucement une poutre de la base et la superbe maison s'est écroulée en un monceau de ruines. Le premier, en colère a lancé un coup de pied à l'édifice du second et de tout cela il est résulté que tous deux pour avoir voulu s'élever aux yeux l'un de l'autre se sont mutuellement abaissés. Ainsi donc, qu'il s'agisse de vos maisons de planches ou de la tour de Babel, qu'il soit question de votre adresse ou de votre science, de votre personne ou de vos prétendus mérites, toutes les fois que vous voudrez vous faire remarquer, vous trouverez quelqu'un pour vous haïr, vous humilier et s'élever à votre place. Celui-là ne fera pas mieux que vous; il ne sera pas plus heureux, mais tous deux vous aurez servi d'instrument entre les mains de Dieu pour vous punir mutuellement de votre orgueil, et pour vous faire comprendre qu'à ce Dieu seul appartient la gloire et à nous tous la confusion de face!

---

## SÉPARATION DE LOT ET D'ABRAM.

---

**D**DANS la ville d'Ur en Chaldée vivaient un père de famille nommé Taré, son fils Abram, sa bru Saraï et Lot son petit-fils. C'est dans cette famille qu'il plut à Dieu de choisir le père futur du peuple où devait naître le Sauveur du monde. L'Éternel dit donc à Abram : « Sors de ton pays avec ta parenté, je

» te ferai devenir une grande nation et toutes  
» les familles de la terre seront bénies en toi. »  
Abram vint à Coran. Là, son père mourut et le  
laissa dans cette ville avec Saraï sa femme et Lot  
son neveu. Tous trois, suivis de leurs nombreux  
serviteurs et poussant devant eux leurs riches  
troupeaux, s'en vinrent au pays de Canaan. Là,  
dans un songe, Dieu dit à Abram : « Voilà le  
» pays que je donnerai à ta postérité, lève-toi  
» donc et te promène en long et en large dans  
» le pays, car je te le donnerai. »

Je ne puis pas, mes enfants, vous raconter  
tous les voyages du patriarche dans le pays de  
Canaan, mais j'essaierai du moins de vous dé-  
crire sa manière de voyager et de vivre, d'au-  
tant plus que ce sera vous faire connaître les  
mœurs des peuples nomades de ces temps-là.

La fortune d'Abram et de Lot consistait en  
bétail de toutes les espèces: chameaux, moutons,  
bœufs, ânes et autres animaux qui donnent à  
l'homme leur toison pour le vêtir, leur lait pour  
le désaltérer et leur chair pour le nourrir. Vous  
voyez que de tels biens avaient une valeur profi-

table dans tous les temps, dans tous les lieux; tandis que nos dorures, nos broderies, tout ce luxe, aujourd'hui nommé richesse, n'a d'autre avantage réel que de nous embarrasser et de nous priver d'autant de choses vraiment utiles.

En quittant Coran, Abram et son neveu chargèrent leurs tentes, leurs vêtements et tous leurs ustensiles sur le dos des chameaux, comme vous pouvez le voir sur la gravure, et eux-mêmes tantôt montés sur le dos d'un âne ou sur la bosse d'un chameau, tantôt allant à pied, suivaient cette longue caravane de serviteurs, de servantes, de taureaux, de génisses, de chèvres et d'agneaux. Ils se dirigeaient droit devant eux, sans trop s'inquiéter où ils iraient aboutir; ils s'arrêtaient dès qu'ils trouvaient des pâturages et des fontaines pour leurs troupeaux. De nos jours, les hommes riches, comme Abram, voyagent aussi et cherchent, comme lui, des lieux qui leur plaisent pour s'y fixer. Mais pour satisfaire ceux-ci, que de choses il leur faut! Tantôt une ville est trop grande, tantôt elle se trouve trop petite; ici le ciel est trop couvert, là il est trop bleu; l'air est trop

humide; l'atmosphère trop pesante; l'aspect de la campagne ne plaît pas, il y manque une rivière, ou bien un Océan pour en animer la vue. Et ces gens courent ainsi de ville en ville, de royaume en royaume et finissent, hélas! par dire qu'ils n'ont rien trouvé. Mais, voyez, il fallait bien moins pour contenter le patriarche Abram, riche en troupeaux, aimé de Dieu et père d'une grande nation : il lui suffit d'une source, d'une prairie et d'un peu de fraîcheur. Et ne croyez pas qu'il eut toujours une cascade abondante comme vous le voyez sur la gravure; l'eau était si rare, dans ces contrées de l'Orient que la possession d'un puits était une fortune. Quand la prairie était tondue par les troupeaux et qu'il fallait s'en éloigner pour chercher ailleurs des pâturages, le puits était soigneusement couvert de grandes pierres et marqué pour être reconnu comme la propriété du pasteur qui l'avait découvert ou construit. Ainsi, un peu d'eau, quelques brins d'herbe, l'ombrage d'un palmier, voilà la grande cité, voilà le merveilleux paysage, voilà le fleuve rapide et l'Océan immense qui suffisaient à Abram,



et qui sans doute, hélas ! ne nous suffiraient pas.

Les lieux une fois choisis, on descendait les tentes, de dessus les chameaux ; on enfonçait des piquets en terre, et au moyen de quelques cordes, on attachait les bords de la toile. Regardez sur la montagne : vous en verrez une déjà toute dressée. Quand on devait rester long-temps sur le même point, on construisait, au pied de la tente, un mur d'un pied ou deux de hauteur, véritable luxe dans ce temps, qui préservait de l'air frais de la nuit, mieux que ne l'aurait fait le bord léger de la tente. Quand la famille s'accroissait par un mariage, ou par la naissance d'un enfant, on lâchait les cordons, éloignait les pieux, déroulait les bords de la toile, et ainsi l'on agrandissait véritablement l'habitation.

Dites-moi, mes amis, accepteriez-vous une telle chambre à coucher, vous qu'une fenêtre entr'ouverte enrhume, qu'une couverture trop pesante agite, et qu'un appartement trop étroit ou trop large étouffe ou refroidit ? J'en doute beaucoup. Mais entrons dans la tente que nous voyons élevée sur cette montagne et assistons au

repas frugal qu'on y va prendre. Quelques grains de blé broyés entre deux pierres, se sont changés en une grossière farine dont on a fait du pain, ni noir, ni blanc, mais dont la couleur rappelle assez bien celle du son. On trait la chèvre ou la vache du troupeau, et son lait, dans un plat de bois creusé par le couteau, vient se placer sur la table. Voici quelques figues sèches, tirées des provisions et quelques fruits sauvages, cueillis dans la journée par les bergers en gardant leurs troupeaux. Aujourd'hui c'est un jour de fête et l'on a fait rôtir sur la braise vive, sans autre ustensile que la broche de fer qui le tient suspendu, un quartier de chevreau ou de mouton. Pour boisson, l'eau coule au pied de la montagne, et l'on viendra puiser dans le même courant où le troupeau se désaltère. Chacun mange avec appétit, mais sans sensualité; chacun boit avec plaisir, mais sans ivrognerie, et le repas se termine, non parce que la table est vide, non parce que les mets cessent de plaire, mais parce que le besoin de manger se trouve satisfait.

Mes enfants, que pensez-vous d'un tel re-

pas? Où sont nos pains de fleur de farine ou de gruau? Où sont nos viandes rôties dans leur jus ou bouillies dans leur vapeur, assaisonnées d'épices et de mille ingrédients? Où sont nos pâtisseries délicates qui nous semblent trop lourdes ou trop brûlées? Où voyez-vous nos vins blancs et rouges, vieillis dans nos caves ou venus de loin? Cependant, réduits à ce strict nécessaire, ces peuples mangeaient avec appétit, ils vivaient de longues années et jouissaient d'une bonne santé; mais nous, entourés de cette surabondance, nous sommes faibles, dégoûtés, maladifs, et toujours entre la vie et la mort. Oh! Lot et Abram, où sont vos mœurs, votre simplicité, votre modération? Nous avons remplacé tout cela par notre mollesse, notre sensualité, notre gourmandise, et ces vices nous ont apporté avec eux leurs justes châtimens. L'abondance a produit le dégoût; l'excès des précautions a engendré l'excès des besoins; le luxe nous a privé du nécessaire, et aujourd'hui accablés de biens que vous n'aviez pas, ô patriarches, nous sommes plus misérables que vous!

Oui, mes enfants, nos besoins naturels sont très bornés ; si nous voulions nous contenter de les satisfaire, nous aurions toujours assez. Mais plus nous sommes complaisants pour notre corps, plus il est exigeant envers nous. Ce qui naguère lui était superflu, lui devient bientôt nécessaire ; alors il nous impose plus de besoins, sans nous donner plus de plaisirs. Il nous prépare au contraire des souffrances pour les jours de la privation. Chaque habitude de luxe, de sensualité, est une plaie venimeuse ; la main qu'on y porte soulage un instant la douleur, mais l'instant d'après la douleur est plus vive et plus cuisante. Mes enfants, pour guérir la blessure du serpent, il faut la brûler au fer rouge, sans cela la mort doit s'en suivre. Eh bien ! de même, brûlez la plaie venimeuse de votre sensualité naissante ; apprenez à vous contenter de peu ; ainsi vous serez toujours assez riches, souvent en meilleure santé, surtout vous ne serez pas mis au nombre de ces personnes adonnées à leur ventre, dont il est dit dans la Bible qu'elles n'hériteront pas le royaume des cieux.

Mais revenons à Abram et à Lot, son neveu. Après avoir parcouru ensemble le pays de Canaan, il se trouva que leurs troupeaux s'étaient tellement accrus que leur conduite devenait difficile. De plus, les serviteurs des deux maîtres avaient quelquefois des altercations; Abram crut devoir se séparer de son neveu; il lui dit donc un jour : « Je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre toi et moi, ni entre mes pasteurs et les tiens, car nous sommes frères. Sépare-toi, je te prie, d'avec moi; si tu choisis la gauche, je prendrai la droite, et si tu prends la droite, je m'en irai à gauche. »

Est-ce ainsi, mes enfants, que vous partagez les objets que je vous donne quelquefois? Quand les deux parts sont faites, vous dites-vous l'un à l'autre : Choisis celle que tu préfères; pour moi, je me contenterai de l'autre? Non, au contraire, chacun veut choisir lui-même, heureux encore quand il ne cherche pas à grossir sa part en diminuant celle de son frère. Abram fit bien mieux, il dit à son neveu plus jeune que lui : « Je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre toi et


moi, car nous sommes frères. Sépare-toi, je t'en prie, d'avec moi; si tu choisis la gauche, je prendrai la droite, et si tu prends la droite, je m'en irai à gauche. »

Lot se dirigea du côté de l'Orient et vint habiter une ville dont le nom vous est bien connu: Sodome, cité fameuse par ses crimes et par la punition céleste qu'ils attirèrent sur elle. Abram, plus tard nommé Abraham, parce qu'il devait devenir le père d'une grande nation, Abraham resta dans le pays de Canaan. Son histoire, comme celle de Lot, serait pour vous pleine d'intérêt; mais je n'ai pas la prétention de vous répéter ici tout ce que dit la Bible. Je voudrais seulement faire naître en vous le désir de la lire; allez donc la chercher, car ce n'est que lorsque vous aurez lu les chapitres xvii, xviii et xxi de la Genèse que vous comprendrez bien la scène qui va suivre.



## LE SACRIFICE D'ABRAHAM.



 AVEZ-VOUS, mes enfants, comment vous pouvez obtenir le ciel? Je vois déjà votre petite tête en travail pour trouver la réponse; l'un va me dire : Il faut être bien obéissant, parce que sa mère le lui répète chaque jour; l'autre, plus savant, me dira qu'il faut aussi croire en Jésus-Christ, car

il se rappelle quelques passages de l'Évangile ; mais savez-vous bien ce que c'est qu'obéir, et ce que c'est que croire ? Une histoire véritable vous le fera comprendre.

Vous savez qu'Abraham avait reçu de Dieu la promesse de devenir le père d'une grande nation ; cependant Abraham et Sara, sa femme, âgés de près d'un siècle, ne semblaient pas pouvoir, selon l'ordre de la nature, devenir encore père et mère. Comment donc un grand peuple pourra-t-il descendre de cette union ? Voilà ce qui n'était guère probable, mais Dieu l'avait dit, et Abraham crut à sa parole.

Lorsque le patriarche se demandait de quelle manière Dieu accomplirait ses promesses à son égard, il en reçut une nouvelle révélation et il apprit qu'au bout d'une année, il aurait un fils qui prendrait le nom d'Isaac. Avoir un fils à l'âge de cent ans, c'était chose tout aussi extraordinaire, tout aussi incroyable que devenir le père d'une grande nation. C'était même une chose plus difficile à comprendre. En effet, quand il ne s'agissait que d'être le chef d'un peuple, Abraham



pouvait se persuader que cette nation sortirait non de lui-même, mais du moins de sa famille, de son neveu, peut-être encore de l'un des serviteurs de sa maison. Mais quand Dieu dit positivement : toi, Abraham, malgré ton grand âge, et toi, Sara, malgré ta vieillesse, vous aurez vous-mêmes un fils, voilà ce qui paraissait tout-à-fait improbable. Aussi lorsque Sara entendit cette prédiction, elle ne put retenir un sourire d'incrédulité. Mais Dieu l'avait dit, et Abraham crut à sa parole.

Enfin l'enfant naquit; il fut nommé Isaac. Dieu avait rempli sa promesse; mais l'épreuve de la foi d'Abraham n'était pas encore complète.

Vous avez souvent entendu dire, mes amis, qu'un père n'aime rien tant au monde que ses enfants et qu'il donnerait au besoin sa vie pour eux. Mais lorsqu'un père n'a qu'un seul enfant, il l'aime peut-être encore davantage et quand enfin, après l'avoir long-temps désiré, il ne l'obtient que dans la vieillesse, il le chérit d'une manière toute particulière. Tel devait être

Abraham pour Isaac, son fils, son fils unique et son fils obtenu à l'âge de cent ans. Quel amour ce devait être pour ce jeune enfant! avec quel plaisir son père devait le voir se développer sur les genoux de sa mère, s'essayer ensuite à marcher seul sous la tente et s'ébattre dans la prairie; et lorsque plus grand, il venait déjà faire une caresse à son vieux père, mêler ses petites mains à sa longue barbe blanche et déposer un baiser sur les rides de son front! Quel bonheur pour ce père d'entendre, plus tard encore, la voix du jeune Isaac s'élever en prière vers son Dieu et lui demander de conserver et de bénir ses parents. Oh! oui, ce devait être une grande joie, et je comprends qu'alors Abraham put s'abandonner à l'espérance de devenir père d'une grande nation par son fils Isaac.

Mais, hélas! au moment où le Patriarche semblait être le mieux fondé dans ses espérances, Dieu lui donna un ordre qui devait toutes les renverser. Dieu lui demanda (la chose semble impossible) de faire mourir son fils en le lui offrant en sacrifice! L'entendez-vous bien? ce fils

qui seul peut lui donner la postérité promise, cet Isaac tant aimé doit mourir de suite et mourir de la main de son père ! En recevant cet ordre que dut penser Abraham ? que se passa-t-il dans son cœur ? comment concilia-t-il ensemble sa promesse et l'ordre de son Dieu ? comment put-il accorder son amour pour Isaac et son obéissance pour l'Éternel ? Mes enfants, je ne sais qu'une chose : c'est que Dieu avait parlé, et qu'Abraham se disposa à obéir, parce qu'il croyait à sa parole.

A peine Abraham avait-il reçu cet ordre qu'il se leva. C'était de grand matin ; il chargea sur son âne le bois pour l'holocauste, il ordonna à deux serviteurs de le suivre et il se mit en route avec Isaac pour la montagne de Morijah, que Dieu lui avait assignée comme lieu du terrible sacrifice. Ils marchèrent pendant trois jours ; pendant trois jours le père eut le temps de se dire et de se répéter qu'il menait son fils au supplice, que lui-même allait en être le bourreau et que celui qui avait reçu de lui la vie, allait en recevoir la mort ; que cette même main qui l'avait

nourri allait l'égorger! Pendant ces trois jours, Abraham eut le temps de se demander comment cet ordre cruel pouvait être sorti de la bouche d'un Dieu de bonté? pourquoi ce fils lui avait été donné, puisqu'il devait ainsi lui être sitôt repris? Mais la question qui dut surtout l'embarrasser était celle-ci : Comment se peut-il que de mon fils naisse une grande nation, puisque mon fils va mourir? Toutefois, il paraît qu'Abraham ne s'inquiéta guère de toutes ces difficultés ; la Bible ne dit pas qu'il en ait fait une seule fois mention ; elle nous le représente marchant silencieux à côté de son fils et le conduisant au sacrifice. Dieu avait parlé ; Abraham en était certain ; cela lui suffisait pour obéir sans plainte et sans murmure ; il laissa donc au Tout-Puissant le soin de concilier toutes ces contradictions apparentes ; pour lui, il ne se réserva qu'un lot : l'obéissance, persuadé que Dieu ne pouvait rien faire, rien ordonner qui fût mal ; en un mot, il crut à sa parole.

Arrivés au pied de la montagne, les voyageurs s'arrêtèrent. Abraham dit aux deux servi-

teurs de l'attendre avec sa monture ; il chargea le bois du sacrifice sur les épaules d'Isaac, et il gravit la montagne accompagné de son fils bien-aimé. Isaac, ainsi chargé, marchait silencieux à côté de son père, qui portait d'une main un couteau et de l'autre du feu sacré ; comme une brebis muette marche à côté de celui qui la mène à la boucherie, l'innocente créature pousse peut-être un bêlement mélancolique ; de même le doux Isaac dit à son père : « Mon père, voici » le feu et le bois, mais où est la bête pour l'holocauste ? » — Quelle poignante question ! que répondre ? N'est-ce pas assez que d'obéir en silence ? Faudra-t-il encore dire à son enfant : c'est toi que ma main doit égorger ? Non, le cœur d'un père lui dicta ses réponses, et Abraham lui dit avec bonheur et avec vérité : « Mon fils, » Dieu y pourvoira. »

Enfin, il faut arriver ; la montagne ne peut pas durer toujours et le moment fatal approche. Parvenu au sommet de la colline, Abraham construit un autel, y dépose le bois ; mais Isaac ne voit nulle part la bête destinée au sacrifice. Il la

cherche des yeux, lorsque Abraham le saisit lui-même ; il le prend de cette même main qui jadis le pressait avec amour ; l'enfant croit recevoir une caresse, il s'approche pour la rendre ; le père lie de cordes celui qu'il aurait voulu serrer affectueusement entre ses bras et il le dépose sur le bûcher. Il s'avance, il saisit le couteau, sa main tremble, son cœur se déchire, ce fer enfoncé dans ses propres chairs lui aurait causé moins de douleur que levé sur son enfant. Abraham souffre sans doute puisqu'il est père ; mais tout en souffrant, il obéit. Sa main se lève sur la poitrine de son enfant, le fer brille aux yeux d'Isaac ; encore une seconde, c'en est fait, le sang va couler et tout sera fini ! N'importe, Dieu l'a dit ; Abraham obéira jusqu'au bout, car il a cru à sa parole.

.....

Mais, qu'est-il donc arrivé ? Regardez la gravure. Abraham jusque-là, si calme en apparence, lève un regard étonné ; son bras se place entre ses yeux et le ciel, comme pour tempérer une lumière trop éclatante. D'un autre côté le

couteau s'échappe de sa main. Abraham recule—il donc devant le sacrifice au moment même de l'accomplir? Écoutez, voici ce qui vient de se passer : Abraham avait la main levée sur Isaac ; cette main armée du couteau allait retomber résolue sur l'enfant, lorsque Dieu satisfait de cette preuve d'obéissance fit entendre ces paroles au Patriarche : « Abraham ! Abraham ! ne mets point » la main sur ton enfant et ne lui fais rien, car » maintenant, j'ai connu que tu crains Dieu, » puisque tu n'as point épargné pour moi ton » fils, ton unique. » Abraham levant les yeux vit derrière lui un bélier qui était retenu par les cornes à un buisson ; il le prit et l'offrit en sacrifice à la place de son enfant. Mes amis, voilà ce que fit Abraham, et il le fit parce que Dieu l'avait dit, et que le Patriarche avait cru à sa parole.

Voilà la foi ! voilà l'obéissance ! et voilà enfin comment Dieu tient ses promesses !

Oh ! quel admirable modèle et quelle admirable leçon ! Que pouvait faire de plus l'homme, pour montrer sa confiance en Dieu ? et que pou-

vait faire de plus Dieu, pour prouver sa fidélité à l'homme ? Abraham n'a-t-il pas montré que son Dieu était tout pour lui, qu'il avait en lui une confiance telle que rien au monde ne pouvait l'empêcher de lui obéir et qu'il était bien convaincu que ce Dieu ne pouvait rien lui commander de mal ? Dieu, de son côté, pouvait-il faire une épreuve plus complète, pouvait-il mieux faire comprendre la foi et l'obéissance qu'il exige de nous, et pouvait-il enfin se montrer plus doux, plus compatissant, tout en paraissant si sévère ? O mes enfants ! que cet exemple ne soit pas perdu pour vous, qu'il vous apprenne à bien vous dire, que c'est la *foi* que Dieu demande, mais une foi qui aille jusqu'à l'*obéissance*.

Croyez-vous ainsi, mes enfants ? Je ne puis pas vous demander si vous pousseriez la foi jusqu'à sacrifier votre fils à votre Dieu, parce que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un fils, et que d'ailleurs Dieu ne vous demande pas ce sacrifice ; mais je puis vous faire d'autres questions pour vous aider à reconnaître si vous avez ou si vous n'avez pas la foi qui sauve :



Croyez-vous jusqu'à obéir à Dieu, quand il vous demande de lui sacrifier vos petites colères l'un contre l'autre, et retenez-vous votre bras levé pour frapper votre frère, lorsque Dieu vous suggère la pensée que vous allez mal faire ?

Croyez-vous jusqu'à obéir à Dieu, lorsqu'Il vous demande, par sa Bible, de lui sacrifier la paresse, qui vous retient dans votre chambre le matin, qui vous endort dans le jour sur votre table d'étude et vous empêche de savoir vos leçons ?

Croyez-vous jusqu'à obéir à Dieu, lorsqu'il vous dit d'être en toutes choses parfaitement vrais, sincères, ne déguisant rien de la vérité, alors même que cette vérité doit vous attirer une punition ?

Vous n'avez pas besoin d'entendre beaucoup plus de questions pour me comprendre; vous pouvez donc savoir si vous avez la foi jusqu'à l'obéissance, cette foi qui seule ouvre et donne le ciel. Si vous la possédez, Dieu en soit loué! Si vous avouez le contraire, que Dieu entende

voire aveu et qu'il vous donne cette foi d'Abraham qui a été nommé à juste titre le Père des croyants.



## ISAAC ET RÉBECCA.



**D**’**A**MI les événements que je dois maintenant vous retracer, il en est de tristes, il en est de joyeux ; vous y verrez couler des larmes et briller des sourires ; les mêmes hommes se plaindre aujourd’hui et se réjouir demain. Mais n’en soyez pas étonnés, c’est ainsi que va le monde. L’affliction et le plaisir s’y mêlent

à chaque instant ; on ne sait pas le matin s'il faudra rire ou pleurer le soir. Mais, en tous cas, ce que le chrétien sait bien c'est que quoi qu'il arrive, tout peut tourner à son bien et sanctifier sa vie.

Au milieu des tentes d'Abraham, une tente était vide ; des vêtements de femme restaient étendus sur une couche et semblaient attendre celle qui ne devait plus s'en couvrir. Un vieillard et un jeune homme pleuraient à la porte de la tente, et tandis que le premier se demandait : qui maintenant lui retracerait ses souvenirs du passé ? qui marcherait à côté de lui d'un pas égal vers la tombe ? qui animerait les derniers jours de sa vieillesse ? Le second se disait : qui maintenant me prodiguera ses caresses ? qui veillera sur moi avec sollicitude ? qui sera là pour me servir de mère ? Un cercueil étendu sur la terre, renfermant les dépouilles d'un être bien-aimé, était là pour adresser au jeune homme comme au vieillard cette triste réponse : « Personne ! » personne ! Sara est morte ! Abraham n'a plus d'épouse, Isaac n'a plus de mère. » Le père et l'enfant pleuraient toujours.

Abraham et Isaac, sans doute, avaient bien de tous temps apprécié l'affection et les soins de Sara; mais ils y étaient tellement accoutumés que cette affection et ces soins avaient fini par leur paraître chose toute ordinaire. Mais lorsqu'elle fut là, morte, immobile, sans parole, toute sa vie passée vint se retracer au souvenir du père et de l'enfant; ses paroles les plus douces, ses prévenances les plus délicates, vinrent se mêler à leurs pensées et faire couler leurs larmes; de même aussi lorsque le souvenir de la plus petite altercation, d'une parole brusque, ou du tort le plus léger de leur part repassait devant leur esprit, un regret semblable à un remords les saisissait, et ils auraient voulu rendre la vie à cette mère, à cette épouse pour réparer ces fautes et lui demander pardon.

Oh! si vous saviez, mes enfants, comme à la mort d'un ami, d'un parent, ses qualités se retracent vivement à notre esprit et comme nos torts à leur égard nous paraissent graves en face de leur tombe, vous voudriez vous épargner des regrets et vous vous efforcerez de

mieux apprécier et de rendre plus heureux, dès leur vivant, ceux que vous pleurerez après leur mort. Rien ne laisse des remords cuisants et durables comme la pensée qu'il est impossible ! impossible ! maintenant de réparer le mal que l'on a fait et de rendre le bien qu'on a reçu.

Mais enfin, après avoir long-temps pleuré, il fallut bien songer à ensevelir Sara. Abraham acheta la caverne de Macpéla ; il y déposa le corps de son épouse, et dès lors ce lieu devint cher à son cœur ; il voulut le conserver à toujours pour lui et pour sa postérité. Vous le comprenez, Macpéla contenait tout ce qui restait de Sara sur la terre ; comment Macpéla n'aurait-il pas été cher à Abraham ? Mais si la caverne était devenue précieuse, la tente était toujours vide et Isaac toujours triste.

Abraham pour consoler son fils, résolut de lui donner une épouse, et tandis qu'il le voyait pleurer auprès de la tente de sa mère, il envoya son serviteur Éliézer, lui choisir une femme dans sa propre patrie. Mes amis, cette femme doit être une de celles qui se trouvent sur la gravure. S'il dépen-

daît de vous de la choisir pour Isaac, laquelle vous semblerait le mieux lui convenir?— Vos petits doigts, qui vont se réunir sur la jeune personne placée devant le puits, me prouvent que vous êtes unanimes et que vous choisissez tous la jeune et belle Rébecca. C'est en effet celle que choisit Éliézer. Mais pourquoi lui avez-vous donné la préférence? Vous ne connaissez rien d'elle qui puisse justifier votre choix. Ce qui vous a séduits c'est ce voile gracieux et léger qui l'enveloppe, ce bandeau brodé qui ceint sa tête, ce sont ces cheveux si noirs, cette figure si belle, tout cet extérieur enfin qui faisait dire de Rébecca, « qu'elle » était belle à voir. » Vous voyez que vous vous laissez prendre par les yeux et vous allez voir qu'Éliézer se déterminait par un tout autre motif. Écoutez comment il s'y prit pour choisir une femme à son jeune seigneur. Il voulait avant tout qu'elle fût bonne, complaisante, toujours prête à rendre service. Il voulait ensuite que son cœur fût compatissant, non seulement pour ses amis, mais aussi pour les étrangers et même pour tous les êtres souffrants. Il y a bien des gens qui

aiment leurs parents, qui rendent service à leurs amis; mais qu'est-ce que tout cela? les gens de mauvaise vie n'en font-ils pas autant? ne s'aiment-ils pas entr'eux? et les voleurs eux-mêmes ne se partagent-ils pas le butin qu'ils ont dérobé? Aimer ceux qui nous aiment, c'est donc ne rien faire d'extraordinaire; c'est faire ce que font les méchants, c'est faire ce que font les bêtes elles-mêmes. Mais aimer et secourir même l'étranger, même un ennemi, l'aimer parce qu'il est comme nous, l'enfant du même père céleste, lui témoigner notre bienveillance en lui faisant du bien, voilà ce qui constitue la véritable bonté, la charité chrétienne; voilà ce qu'Éliézer voulait trouver dans l'épouse d'Isaac, son maître.

Mais comment reconnaître ces qualités chez une personne, qu'il ne pouvait voir qu'un instant à la fontaine et ne lui adresser que quelques paroles? Pour cela, voici ce qu'il imagina. Il se dit: la jeune fille à laquelle je dirai: « Baisse ta cruche, je te prie, et donne-moi à boire, » et qui me répondra: « Bois, et même je donnerai à boire à tes chameaux, » sera celle qui est desti-



née à mon Seigneur Isaac. Vous comprenez, en effet, mes enfants, que celle qui était capable de répondre d'une manière aussi obligeante, de servir à boire à un étranger et à toute sa caravane, de descendre tant de fois sa cruche dans le puits, cette jeune fille devait être une personne bonne, compatissante, aimable. Le signe désiré par Éliézer était donc bien choisi ; une telle femme était celle qu'il fallait à son maître. Mais où la trouver ? A supposer que cette femme fût dans le pays qu'il parcourait, dans la ville de Nacor dont il touchait les portes, à supposer même que cette femme fût dans le nombre de celles qui viendraient ce soir puiser à la fontaine, comment la reconnaître pour lui demander à boire ? faudra-t-il répéter à toutes la même requête ? La chose est impossible... oui impossible à l'homme ; mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu ; c'est donc à Dieu qu'Éliézer eut recours. Il se prosterna humblement la face contre terre, il pria l'Éternel de faire prospérer son voyage et de lui faire reconnaître celle qu'il destinait lui-même à son serviteur Isaac, par ce signe,

qu'elle répondrait favorablement à sa demande.

A peine avait-il achevé sa prière que Rébecca arrive, descend à la fontaine et lorsqu'elle est remontée,

— Je te prie, lui dit Éliézer, donne-moi à boire un peu d'eau de ta cruche.

— Bois, mon Seigneur, répond aussitôt Rébecca. Et, d'une main inclinant sa cruche, de l'autre lui faisant une tasse à l'ouverture, elle sert à boire au vieux serviteur, comme elle l'aurait fait pour un père. Quand elle eut achevé : « J'en » puiserai aussi pour tes chameaux, » dit-elle ; et sans attendre de réponse, elle court encore à la fontaine puiser de l'eau, la verse dans l'auge que vous voyez à droite et recommence ses voyages jusqu'à ce qu'elle ait complètement abreuvé toute la caravane de chameaux.

Quelle bonté de la part de Rébecca ! mais surtout quelle bonté de la part de Dieu, qui a si bien préparé cette rencontre, et si bien exaucé la prière d'Éliézer !

Aussi le serviteur d'Abraham ne douta plus que cette jeune fille ne fût celle qui convenait

au fils de son maître. Il tira de son bagage une bague et deux bracelets d'or et les mit dans les mains de la jeune fille, joyeuse et étonnée. Ce n'est pas tout : la rencontre d'Éliézer était plus heureuse qu'il ne le soupçonnait encore. Dieu lui avait accordé plus qu'il n'avait osé demander ; vous allez en juger en apprenant quelle était la famille de Rébecca.

— De qui es-tu fille ? lui dit Éliézer.

— De Béthuel, fille de Milca, épouse de Nacor.

Quelle ne fut pas la surprise et la joie d'Éliézer en entendant ces paroles. Nacor était un frère d'Abraham ; ainsi Rébecca était cousine d'Isaac ! Éliézer avait donc, sous la conduite de son Dieu, choisi pour épouse d'Isaac précisément un membre de la famille de son seigneur. C'était déjà un lien d'affection entre les deux futurs époux et un motif pour les parents de Rébecca d'accorder plus aisément leur fille.

Vous voyez que Dieu ne fait pas le bien à moitié, comme nous qui le commençons aujourd'hui et uiquous en lasserons demain. Dieu fait trouver, pour Isaac, une femme bonne ; il la fait trouver

dans sa famille; il ne lui reste plus qu'à incliner le cœur des parents de la jeune fille à la laisser partir, et c'est ce qu'il va faire.

Éliézer raconta à la mère et aux oncles de la jeune fille toute son histoire; ceux-ci admirèrent la manière providentielle dont ce pieux serviteur avait été conduit, et convaincus que cette affaire procédait de l'Éternel, ils consentirent au mariage d'Isaac et de Rébecca.

Mais il fallait pour cela se séparer de la jeune fille, et sa mère avait bien de la peine à s'y résoudre. Elle demanda que le départ de Rébecca fût retardé pour jouir encore quelque temps de sa présence; mais la fille interrogée si elle voulait aller avec Éliézer, répondit tout court: « J'irai. » Sans doute, si Rébecca se montre disposée à partir c'est que Dieu avait manifesté sa volonté; sans doute si Milca est prête à la laisser aller, c'est pour la même raison; la mère et la fille obéissent donc en cela toutes deux à l'Éternel; toutefois remarquez quelle différence entre les sentiments de ces deux femmes: la mère dit: « Que ma fille reste encore dix jours avec nous; » et la fille se

borne à dire: « J'irai. » La mère veut retarder le départ ; la fille est déjà prête à partir. La mère voudrait la voir et lui parler encore ; la fille consent de suite à ne plus la voir et à ne plus l'entendre. Ah ! c'est qu'une mère aime toujours plus son enfant qu'un enfant n'aime sa mère. La mère ne demande qu'une seule chose : rester auprès de son enfant, dans un désert, s'il le faut ; mais rester auprès de son enfant. L'enfant, au contraire, souhaite avant tout voir du nouveau, changer de place ; parcourir le monde, tendre l'oreille à tous les bruits, mêler sa voix à toutes les conversations, s'adjoindre à toutes les œuvres, courir à la recherche du nouveau, voilà son premier désir. Sans doute il aime son père et sa mère ; mais il se contente de les aimer de loin ; il se dit qu'il ne les aimera pas moins à cent lieues que sous le même toit, que son éloignement ne diminuera rien à son affection, et il ne s'aperçoit pas que s'il les aimait plus, il s'en séparerait moins.

Rébecca, accompagnée de Débora sa nourrice et suivie de ses servantes, partit donc avec Éliézer pour le pays de Canaan. Toutes montèrent

sur les chameaux, et ce doux animal fléchit les genoux pour recevoir sur son dos celle qui lui avait donné à boire avec tant de bonté. Laissons les cheminer et transportons-nous maintenant à quelque temps de là, auprès d'Abraham, de son fils et de leurs serviteurs.

Voyez la tente de Sara, jadis si triste, si solitaire. Les signes de deuil ont disparu, aujourd'hui tout a pris un aspect de fête. Des vêtements légers, des bijoux d'or, des servantes empressées, tout annonce que la tente n'est plus vide, qu'elle a retrouvé une maîtresse et que la joie a pris la place de la douleur. Que s'est-il donc passé? Rébecca est venue, Isaac l'a prise pour épouse et lui a donné dans son cœur et dans la tente la place de sa mère. Le chagrin du fils s'est calmé à mesure que l'affection de l'époux s'est accrue; les larmes se sont tariées, les sourires sont venus; le présent a chassé le passé, et peu à peu l'on a perdu la coutume de dire: la tente de Sara, ma mère; et l'on a dit aujourd'hui: la tente de mon épouse, Rébecca.

C'est ainsi, mes enfants, que sur la même terre,

dans la même demeure, les générations se succèdent et passent. Vous remplacez autour de ce foyer ceux qui sont venus s'y asseoir avant vous et qui maintenant sont descendus dans la terre. C'est à votre tour à vivre, à votre tour à jouir de ce monde. Mais pensez-y ! un temps viendra où d'autres enfants prendront place où vous êtes, et vous alors, vous aurez suivi dans la tombe ceux qui vous ont précédés à ce foyer. Vous êtes aujourd'hui, comme Rébecca dans une tente de fête, mais vous serez certainement un jour, comme Sara, dans la caverne de Macpéla !

Ne vous attachez donc pas trop fortement à ces plaisirs frivoles que vous devez quitter ; recherchez bien plutôt ceux qui vous suivront, même au-delà de cette vie : les joies de l'amour, de la sainteté, qui se goûtent déjà sur cette terre et qui se retrouvent encore dans le ciel pendant l'éternité.







## ÉSAÛ VENDANT SON DROIT D'AINESSE.



**M**ES enfants, approchez-vous de moi; que l'aîné se place à ma droite, le cadet à ma gauche, et que tous deux écoutent mon explication sur le droit d'ainesse. Tous deux ensuite vous m'en direz votre opinion.

Jadis, le fils aîné avait sur tous ses frères et sœurs un bien grand avantage : il héritait du titre

de son père et de la presque totalité de ses biens. Pour justifier cette coutume, ceux qui l'avaient établie disaient qu'il était sage de réunir ainsi sur un seul enfant tous les moyens de conserver grand et honorable le nom de ses pères dans les âges à venir, comme on rassemble plusieurs flambeaux sur un seul lieu, pour obtenir une lumière plus vive et projetée plus loin.

Toi, grand garçon, assis à ma droite, dis-moi : que penses-tu du droit d'aînesse et des raisons qui le justifient ? Tu souris ! Il paraît que tu serais assez de l'avis des grands hommes, ses inventeurs : mais voyons quel est l'avis de Dieu : Caïn était le premier-né ; Dieu n'accepta que les sacrifices d'Abel. — Japhet vint au monde avant Sem ; Dieu lui préféra son frère. — Nacor était l'aîné ; c'est Abraham qui fut choisi pour devenir le père d'une grande nation. — Ismaël naquit le premier, Dieu le chassa pour Isaac. — Ésaü vint avant Jacob ; Dieu haït Ésaü, mais il aime Jacob. — Aaron était le plus âgé ; ce fut Moïse que Dieu prit pour en faire le conducteur de son peuple. — Ainsi donc, dans toutes ces oc-

casions, Dieu préféra toujours, aux aînés, les cadets.

Toi maintenant, mon petit ami, placé là, sur ma gauche, que penses-tu de cette préférence ? Tu souris à ton tour ? Quant à moi, voici mon opinion : Tous deux, vous avez tort ; les aînés ne valent pas mieux que les cadets, et les cadets pas mieux que les aînés. Si les pères de famille ont accordé de si grands avantages à leurs premiers-nés, c'est que ces pères étaient des orgueilleux qui tenaient plus à conserver leur nom et leur gloire qu'à faire le bonheur de leurs enfants ; ils en dépouillaient trois ou quatre pour en enrichir un seul ; non par amour pour celui-ci, mais par égoïsme pour eux-mêmes, et s'ils avaient trouvé un moyen de paraître plus nobles, plus glorieux, plus puissants, en dépouillant encore ce fils aîné, ils l'auraient fait, comme ils l'ont fait à l'égard de tous les autres. Le droit d'ainesse a donc été inventé par l'orgueil et l'égoïsme ; le père qui l'accorde et le fils qui l'accepte montrent tous deux leur injustice et leur dureté envers des enfants et des frères qui n'ont

eu d'autre tort que de venir un peu trop tard au monde. — Voilà ma réponse pour celui qui écoute, à ma droite; voici maintenant mon explication pour celui qui tend l'oreille à ma gauche.

Dieu quelquefois a témoigné sa préférence pour les cadets, non qu'ils en fussent dignes, mais parce que Dieu voulait faire comprendre qu'il est le maître de ses grâces, qu'il les donne à qui bon lui semble et les refuse à qui lui plaît; que personne n'y a droit, pas plus les grands que les petits, les pauvres que les riches, les aînés que les cadets; et le meilleur moyen que Dieu pût employer pour bien pénétrer les hommes de l'indépendance de ses grâces, c'était de les distribuer ainsi précisément de la manière opposée à celle qu'ils auraient suivie eux-mêmes. Cela vous explique cette parole de la Bible, qui trouve ici parfaitement sa place :

« J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü. Cela » ne vient point de celui qui veut ni de » celui qui court; mais de Dieu qui fait misé- » ricorde. »

Ainsi donc, mes enfants, vous êtes parfaitement égaux devant Dieu ; tout ce qui établira peut-être un jour une différence, c'est que Dieu peut accorder sa grâce à l'un et non pas à l'autre. Mais, sachez qu'il la donne à quiconque la lui demande et qu'il ne met pas dehors celui qui vient à lui. Maintenant vous comprendrez mieux l'histoire de Jacob et d'Ésaü.

Ésaü et Jacob, fils d'Isaac, étaient deux frères jumeaux ; cependant comme Ésaü était entré le premier dans ce monde, le droit d'ainesse lui fut attribué. Sans doute Abraham avait raconté à son fils Isaac, et Isaac avait répété à ses enfants, Ésaü et Jacob, les grandes promesses que l'Éternel avait faites à leur postérité ; sans doute aussi, selon la coutume établie chez les peuples de ce temps, de favoriser l'ainé, ces patriarches pensaient que ces faveurs divines devaient tomber sur la branche du premier-né ; ainsi dans l'opinion d'Ésaü et de Jacob, le droit d'ainesse assurait non-seulement une part plus grande dans les biens de leur père, mais encore la gloire de voir naître parmi ses descendants, le Messie promis.

Vous allez voir cependant quel cas ils firent de ce précieux droit d'ainesse.

Ésaü, au corps velu et robuste, se plaisait dans les travaux de la campagne ; la chasse était le premier de ses plaisirs ; un arc son plus précieux trésor, et ses chiens, ses plus fidèles compagnons. Vous le voyez, en effet, entouré, de son carquois, de ses flèches, de son arc et de sa meute ; dans ce moment, il revient de la chasse, et bien que rendu sous sa tente, il ne songe pas même à se débarrasser de tout cet attirail de chasseur ; comme l'un de vous, l'autre jour, était si charmé de son cheval de bois, qu'il le fit coucher avec lui pour ne pas s'en séparer, même pendant la nuit. Mais je ne vous ai encore jamais vu, ni l'un ni l'autre, coucher avec vous les livres de vos leçons.

Ésaü revenait donc ce jour-là fatigué de la chasse. Le bonheur de courir à travers les champs, de lancer ses chiens, d'atteindre de ses flèches la biche long-temps poursuivie, tout cela lui avait fait oublier l'heure de ses repas ; tout à son plaisir, il ne songeait pas même à ses besoins.

Mais enfin, le soir venu, il fallut rentrer sous sa tente, et à son retour, la faim, la soif, la fatigue, se firent vivement sentir. Il entra et se jeta sur le siège, où vous le voyez encore.

Jacob était un homme simple, se plaisant sous sa tente, auprès de sa mère et s'adonnant volontiers aux soins de l'intérieur. A l'arrivée d'Ésaü, il était précisément occupé des détails du ménage ; vous voyez dans le fond, un domestique sous ses ordres faisant cuire un potage de lentilles. Jacob lui-même chargé d'une partie de l'odorant ragoût, s'approche de son frère.

Vous comprenez quelle dû être la première parole d'Ésaü en entrant harassé de fatigue et respirant l'agréable odeur du dîner qui s'apprête : donne-moi, donne-moi à manger de ce ragoût, dit-il à Jacob, donne-moi, car je suis épuisé de lassitude. Jacob, qui sans doute connaissait l'avidité de son frère et le peu de prix qu'il attachait à tout bien qui n'était encore que dans un lointain à venir, lui répondit : vends-moi ton droit d'ainesse.

Comprenez-vous, mes chers enfants, qu'on puisse songer à vendre un droit d'aînesse contre un plat de légumes ? Comment mettre d'un côté : des richesses, des serviteurs, de la puissance, tout un brillant et heureux avenir, et de l'autre : quelques pauvres lentilles ? L'échange était ridicule, absurde, impossible ; et cependant Ésaü l'accepta ! Il a faim, voilà tout ce qui l'occupe ; le plat fumant est là, sous ses yeux, voilà tout ce qui le captive, et pour la jouissance du moment présent, il sacrifie tout un bonheur à venir ! Cela vous étonne ? mais, n'est-ce pas ce qu'on voit chaque jour ?

Que fait l'intempérant qui, dans un festin, se gorge de nourriture et se remplit de boisson, alors même qu'il sait bien que sa santé doit en être affaiblie ? — Pour la jouissance du moment présent, il sacrifie tout un bonheur à venir.

Et vous-mêmes, que faites-vous, lorsque vous mangez au-delà de votre appétit le mets qui flatte votre goût, au risque d'en être malade le lendemain ? — Pour la jouissance du moment présent, vous sacrifiez votre santé dans l'avenir.



Que faites-vous, lorsque vous cherchez à tromper vos maîtres en dérobant une heure à vos leçons, pour la donner à vos plaisirs, ce que vous répétez toutes les fois que l'occasion s'en présente et ce que vous feriez tous les jours si l'on n'y prenait garde? — Pour la jouissance du moment présent, vous sacrifiez votre instruction dans l'avenir.

Que faites-vous enfin toutes les fois que pour satisfaire vos désirs, vous cédez un seul instant aux péchés de la vanité, du mensonge, de la malice, de la colère, de l'envie qui, vous le savez, hériteront non le ciel, mais l'enfer? — Encore ici pour une jouissance d'un instant vous sacrifiez le bonheur d'une vie éternelle à venir.

Mes enfants, c'est presque avec impatience que vous écoutez tout cela; vous avez peine à croire que quelques instants de plaisirs coupables puissent coûter tant de peines. Faut-il vous dire pourquoi vous en jugez ainsi? C'est qu'ici encore, vous ne savez apprécier que le présent, et que l'avenir, heureux ou malheureux, par cela seul qu'il n'est pas là, vous paraît peu de chose; il vous semble

presque ne devoir jamais arriver. Mais vous allez voir s'il n'est jamais arrivé pour Jacob, comme pour Ésau.

Ésaü, le plus coupable des deux, sans doute, puisqu'il méprisa la bénédiction de son père et de son Dieu, Ésaü fut déshérité de la gloire à laquelle sa naissance semblait lui donner droit ; ce ne fut pas dans sa famille, mais dans celle de Jacob que Dieu déposa la richesse et la puissance et qu'il fit naître le Sauveur du monde.

Quant à Jacob, moins coupable, mais coupable cependant, puisque plus tard il employa la ruse et le mensonge pour obtenir la bénédiction de son père, Jacob fut puni par vingt années d'exil loin de la maison paternelle. Il revint ensuite, riche et puissant, parce que sa richesse et sa puissance étaient dans les plans de Dieu ; mais il revint aussi, tremblant d'avoir à subir la colère de son frère, et vous allez voir par l'histoire de son départ et de son retour tout ce qu'il dut souffrir, pendant sa longue absence en pays étrangers.

---

## RENCONTRE DE JACOB ET D'ÉSAÛ.



**D**E vous l'ai déjà dit : pour obtenir la bénédiction de son père, Jacob avait eu recours à la ruse et au mensonge, et comme en recevant cette bénédiction, signe du droit d'aînesse il en dépouillait son frère, celui-ci entra dans une colère furieuse contre lui et résolut de le tuer.

Vous vous rappelez que Jacob était un homme simple, doux, timide, et peut-être faudrait-il dire craintif. Aussi dès qu'il connut le projet de son frère, sa première pensée fut-elle de s'enfuir. Sa mère qui l'aimait tendrement et qui l'avait dirigé en toutes choses, lui conseilla cette fois de s'éloigner de la maison paternelle pour échapper à la colère d'Ésaü. Jacob partit donc, et, lui habitué à vivre mollement sous les tentes, lui qui n'avait jamais perdu de vue l'ombre de sa mère, lui, le frêle Jacob, dut ceindre ses reins, prendre un bâton et partir à pied pour courir en terre étrangère ; première punition de sa faute, puisque sa fuite fut la conséquence de son mensonge. Voilà déjà cet avenir auquel peut-être, comme vous, Jacob ne croyait pas assez.

Mes amis, je supprime ici l'histoire du voyage de Jacob, de son séjour chez Laban dont il épousa les deux filles, Léa et Rachel; de l'accroissement de sa fortune, des promesses que Dieu lui fit pour sa postérité, afin d'arriver plus vite à vous raconter son retour à la maison paternelle, après vingt ans d'exil et de souffrance.

Vingt ans d'exil et de souffrance! Ne semble-t-il pas que c'en était bien assez pour racheter un mensonge et pour rendre le calme à la conscience de Jacob? Cependant cette conscience criait toujours et montrait au coupable, son frère justement irrité, prêt à venger son injure. Chemin faisant, il pense de quelle manière Esaü le recevra à son retour; il lui semble le voir, comme il l'a quitté, le visage irrité, l'air farouche, la main levée, prête à se faire justice; sa crainte trouble d'avance le plaisir qu'il se promettait d'embrasser son père et sa mère, et de revoir le lieu de sa naissance. Il revient riche en bétail et en serviteurs, heureux de ses épouses et de ses nombreux enfants; mais il revient, un remords sur la conscience, une crainte dans le cœur; et la pensée de ses richesses et de son bonheur domestique s'efface devant la seule figure menaçante d'Ésaü. Tourmenté par ce souvenir, Jacob envoie des messagers au devant de son frère; il s'humilie jusqu'à lui faire demander pardon et offrir des richesses pour racheter sa faute. « J'ai des » bœufs, lui fait-il dire, des ânes, des brebis,

» des serviteurs et des servantes; je l'envoie  
» annoncer à mon seigneur afin de trouver grâce  
» devant lui.» Vous le voyez, Jacob tremble toujours; toujours il craint son frère, toujours il se rappelle sa faute, toujours il souffre dans son âme, toujours il est puni, même vingt ans après la faute d'un moment; aussi maintenant, croit-il aux conséquences funestes que porte le péché dans l'avenir.

Mais, n'est-ce pas encore assez? Non; écoutez. Les messagers reviennent et disent à Jacob : « Ton frère Ésaü vient lui-même au-devant de toi, ayant quatre cents hommes avec lui. » Cette nouvelle est un coup de foudre pour Jacob, elle jette l'épouvante dans son âme; il voit déjà ses troupeaux pillés, ses femmes enlevées, ses enfants réduits en esclavage; lui-même, sous la main vengeresse d'Ésaü, expie sa faute passée; il croit toucher à l'accomplissement de cette terrible menace : « Je tuerai mon frère! je tuerai mon frère! » Et au milieu de son trouble, il fait des préparatifs pour sauver au moins la moitié de ses richesses. Il partage tous ses gens et tous

ses troupeaux, en deux bandes ; dirige l'une à droite, l'autre à gauche, et espère ainsi sauver une moitié, tandis que l'autre sera sacrifiée à la colère d'Ésaü.

Cependant, comme il ne peut échapper à son frère qui approche toujours, il prend le parti d'aller au-devant de lui. Mais toujours tremblant de crainte il cherche constamment dans son esprit un nouvel expédient pour dissiper le courroux d'Ésaü. Il choisit dans ses troupeaux, deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt moutons, trente femelles de chameaux et leurs petits, quarante génisses, dix taureaux, vingt ânesses et dix ânon, et il envoie ces riches présents à son frère. Par la munificence du don, vous pouvez juger de la frayeur de celui qui le fait. Tant de richesses sacrifiées vont-elles enfin calmer sa conscience, lui rendre la paix ? N'est-ce pas payer assez cher sa faute du passé ? Non ; il faut encore que Jacob agisse avec précaution. Il envoie successivement chacun de ces troupeaux, sous la conduite de serviteurs différents, et il recommande à ses envoyés de répéter, tous, les uns

après les autres, à son frère : « C'est un présent » que Jacob envoie à son Seigneur. » « De la sorte, se dit Jacob, j'apaiserai sa colère et peut-être » me recevra-t-il favorablement. » Enfin lorsqu'il aperçut de loin Esau, suivi de sa petite armée, Jacob eut encore la précaution de diviser sa famille en trois bandes, venant à distance les unes des autres, et lui-même passa devant elles.

Voyez comme l'inquiétude s'est emparé aussi de ces pauvres femmes ; elles marchent la tête baissée et n'osent pas se séparer de leurs enfants. Rachel en tient un, de chaque main ; Joseph le plus jeune est à sa gauche ; sa tête inclinée semble annoncer la tristesse qui pressent déjà ses malheurs. Léa, les mains jointes, l'air recueilli, paraît méditer aussi sur le danger qui les menace. Oh ! funeste mensonge de Jacob, dont les suites s'appesantissent encore après vingt ans sur sa maison entière, et qui ne démontre que trop bien cette vérité : la jouissance coupable du moment présent s'achète au prix d'un bonheur à venir !



Mais enfin, Dieu met un terme aux tourments de Jacob dont il prend compassion. Jacob le prie, et ce Dieu, qu'on n'invoque jamais en vain, exauce sa prière. « Délivre-moi, ô Éternel, crie Jacob, de la main de mon frère Ésaü : » et Dieu pour le délivrer, change les dispositions haineuses de son frère.

Jacob, toujours tremblant, est à quelques pas de son frère ; il se prosterne devant lui, il se prosterne encore, et par sept fois, il lui marque ainsi sa crainte et son respect. Vous le voyez encore dans ce moment courbé, la face contre terre. Le farouche Ésaü, homme de chasse et de combat, venu avec quatre cents guerriers, le farouche Ésaü, touché par l'Esprit de Dieu qui change les cœurs de pierre en cœurs de chair, court au-devant de son frère, l'entoure de ses bras, se jette à son cou, le baise au visage et pleure d'attendrissement ! C'est que lui aussi, sans doute sous l'influence de l'Esprit Saint se rappelle ses torts passés : cette avidité profane, qui pour un aliment périssable, lui fit vendre la bénédiction de son père, cette colère coupable, ce désir de

vengeance et ces projets de meurtre contre Jacob; lui aussi maintenant expie par ses remords sa faute du passé. Mais hélas! pour lui ce ne fut pas tout; sa punition devait être et plus grave et plus longue: le droit d'aïnesse lui fut ravi et les promesses divines arrachées pour être transportées à son frère. Ainsi, Ésaü pendant toute sa vie, et sa postérité pendant des siècles, ont pu reconnaître aussi qu'une jouissance du moment présent peut coûter tout un bonheur à venir.

Après les premières heures données à l'effusion de cœur des deux frères, Ésaü proposa à Jacob de continuer leur voyage ensemble. Mais celui-ci refusa cette proposition. En effet, que pouvaient avoir de commun des soldats et des troupeaux, la lance du guerrier et la houlette du berger? Les deux frères et leurs suites vont donc se séparer; mais avant de les laisser partir, étudions-les avec détail; vous me direz ensuite laquelle des deux troupes vous aimeriez mieux suivre.

Ces quatre cents guerriers sont tous armés de lances et de boucliers; des casques et des cuirasses d'airain brillent sur leur tête altière et sur

leur noble poitrine ; leur bannière déployée s'aperçoit de loin et attire sur leurs pas les bergers dispersés dans la campagne. Leur tenue martiale, les fanfares guerrières des clairons qui les conduisent, l'éclat de leurs armes, tout électrise la foule qui les contemple ; et eux, fiers d'exciter l'admiration, regardent avec une noble assurance cette naïve population de laboureurs et de bergers. Voilà pour la suite d'Ésaü ; jetons un regard sur celle de Jacob.

Voyez : des troupeaux, pesants dans leur marche, humbles dans leur posture ; des bergers couverts de bure, un bâton à la main, marchant nus-pieds peut-être ; des femmes faibles et dans leur voyage presque toujours embarrassantes, des enfants malades qui pleurent, ou bien-portants qui crient ; enfin un ensemble d'hommes, de femmes, d'enfants, de troupeaux de toute espèce que personne ne regarde, et qui n'obtiennent que la pitié de ces vaillants soldats, appuyés sur leurs armes et le regard fixé sur leur noble drapeau.

Maintenant choisissez : qui voulez-vous suivre et que voulez-vous être ? Ce brillant guerrier ou

cet humble berger ? Où voulez-vous prendre place : à côté de la bannière, ou bien à la suite de ce troupeau ? que prendrez-vous pour arme : ce bâton, ou cette lance ? et pour vêtement : cette veste de laine, ou cette cuirasse d'airain ? — Mes enfants, vos joujoux favoris vont répondre pour vous. — Je vois là, dans votre chambre, épars sur le parquet, un sabre, un tambour, un drapeau tricolore, et, pendue à votre habit, une décoration d'étain ; mais je n'y vois pas un seul petit agneau, une seule houlette ; au contraire, vous avez enharnaché en cheval de cavalerie le pauvre chien mouton que je vous ai donné, et d'un simple bâton vous avez fait un fusil. Décidément vous avez l'humeur guerrière, vous préférez le soldat au berger ; mais avant de quitter l'homme des champs, et de suivre le guerrier, apprenez à connaître l'utilité de chacun d'eux.

Ces soldats vont ravager les campagnes, incendier les villes, massacrer les hommes et répandre partout sur leur passage la désolation et la mort. Voilà leur métier.

Ces laboureurs et ces bergers vont ensemen-

cer la terre, faire paître leurs troupeaux et ainsi préparer la nourriture et le vêtement à toute la nation. Ce que le soldat aura détruit, le paysan ira le rétablir, et si le premier vous expose à la famine, le second vous ramène l'abondance. Détruire et tuer, voilà le résultat de l'art militaire ; produire et faire vivre, voilà le fruit de l'agriculture. Le soldat et le laboureur tracent l'un et l'autre des sillons : l'un de sang, l'autre d'abondance. Vous voyez ce pain sur cette table ? c'est l'homme des champs qui vous l'envoie ; — ces meubles ? c'est le bûcheron qui a planté l'arbre dont ils sont sortis ; — ces vêtements de laine si chauds, qui rendent presque la vie au malade ? c'est le berger qui vous donne la toison dont on les a tissus. Vous n'avez rien autour de vous qui ne vous vienne de la terre et de ceux qui la cultivent. Mais si votre grand-papa souffre depuis cinquante ans des douleurs atroces, c'est à la vie des camps qu'il le doit ; si votre oncle est privé d'une main, c'est à la guerre qu'il faut en rendre grâce, et si je pleure aujourd'hui sur un ami, c'est qu'il est mort sur le champ de bataille. Maintenant

choisissez : ici la gloire et le sang; là l'humilité et la paix !

Oui, mes enfants, la guerre est une chose horrible qui n'a été créée que par la méchanceté des hommes; quelquefois nécessaire pour repousser un ennemi qui nous attaque, hors de là, elle est toujours criminelle. La carrière de ce guerrier ne vous paraît belle que parce qu'on le couvre d'épaulettes d'or et de croix de diamant; mais son brillant uniforme n'est inventé que pour mieux cacher ses plaies sanglantes ; on l'enivre de gloire pour lui arracher la vie, et lui faire répandre le sang de son semblable, dans son ivresse. Laissez donc là cette vaine gloriole, et ne regardez le métier de soldat que comme une triste nécessité de ce monde corrompu. Si l'on vous force un jour à revêtir l'uniforme, vous ferez bien d'obéir puisqu'il faut défendre sa patrie, mais vous vous battrez en priant pour vos ennemis, et lorsqu'ils seront vaincus, vous leur tendrez encore la main pour les relever et panser leurs blessures.

Mais vous n'en êtes pas là. En attendant, continuons nos histoires.

## JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.



**J**E viens, mes amis, vous raconter l'histoire d'un jeune garçon que vous connaissez déjà, l'histoire du petit Joseph, que vous avez vu la tête penchée à côté de Rachel, sa mère. Joseph le plus jeune parmi les onze enfants de Jacob était le bien-aimé de son père qui, comme nous l'avons vu pour Abraham à l'égard d'Isaac,

aimait d'autant plus cet enfant qu'il l'avait eu dans un âge plus avancé. Mais hélas ! il n'en était pas de même des frères de Joseph ; loin de l'aimer comme un frère, ils n'avaient pas même pour lui l'indifférence qu'on a pour un étranger ; ils le haïssaient comme un ennemi. Cependant Joseph ne leur avait fait aucun mal ; bien au contraire il était toujours prêt, sur un ordre de son père, à se mettre en voyage pour aller s'informer de leurs nouvelles. Mais voici : les frères de Joseph avaient de l'envie contre lui ; ils souffraient de l'affection que Jacob témoignait à cet enfant, et avec un tel sentiment dans le cœur, on ne raisonne plus ; on ne cherche plus de motifs plausibles pour agir ; l'envieux est comme le fou : il se conduit d'après une idée fixe. Vous allez en juger.

Le jeune fils de Jacob avait reçu de son père, en témoignage d'affection, une robe bigarrée de toutes les couleurs, comme les aiment les enfants, parce que tout ce qui brille charme facilement leurs yeux. Jacob se plaisait à voir le jeune garçon, fier de son vêtement neuf, se promener d'une tente à une autre et faisant remarquer sa



belle robe à sa mère, à ses serviteurs, à ses frères eux-mêmes. Vous, mes amis, à la place des frères de Joseph, vous vous seriez sans doute amusés de voir ce jeune enfant ainsi paré et vous auriez été bien aises, je pense, de le savoir si tendrement aimé de ses parents. Vous auriez, pour lui faire plaisir, examiné son superbe vêtement et témoigné, en souriant, votre admiration. C'est qu'en effet dans toutes les familles un enfant très jeune est ordinairement l'objet des prédilections de toute la maison. Ce fut précisément le contraire pour Joseph au milieu de ses frères : tous le haïssaient, tous lui portaient envie. Écoutez plutôt son histoire.

Une fois, Joseph eut un songe qui le frappa beaucoup, et, comme le font ordinairement les enfants, il le raconta naïvement à qui voulut l'entendre. Il dit donc à ses frères : Écoutez le songe que j'ai fait : « Je rêvais que nous étions tous » occupés à lier des gerbes de blé dans un champ ; » et voici, ma gerbe se leva et se tint droite ; » vos gerbes l'entouraient et se prosternaient » devant elle. »

Ce rêve bien innocent puisqu'il ne dépendait pas de Joseph de rêver ou de ne pas rêver, ce rêve blessa l'orgueil de ses frères : « Est-ce donc » à dire, lui répondirent-ils que tu règneras sur » nous? » et ils eurent contre lui encore plus de haine. Le pauvre enfant leur avait sans doute parlé dans toute la candeur de son âme; il leur avait récité ce songe, comme on raconte une anecdote amusante; il avait espéré les intéresser eux-mêmes et il ne fit qu'acerottre leur envie. Joseph était donc bien loin de soupçonner leurs sentiments à son égard, lorsqu'un jour il vint leur dire : « J'ai fait un autre songe : Le soleil, la » lune et onze étoiles se prosternaient devant » moi. » Cette fois-ci ses frères ne répondirent rien; mais leur colère pour être concentrée n'en était pas moins violente, et désireux de se venger, ils conçurent le projet de le faire tout autrement que par de simples paroles. Ils ne tardèrent pas à en trouver l'occasion.

Les enfants de Jacob avaient quitté, depuis quelques jours, la maison paternelle pour faire paître au loin leurs troupeaux. Leur père, inquiet

de leur longue absence, voulut avoir de leurs nouvelles, et il envoya Joseph pour en demander. Le jeune enfant obéit avec empressement à l'ordre de son père. Il partit. Mais ces temps et ce pays étaient bien différents de notre siècle et de notre patrie. Aujourd'hui en France, vous ne pouvez marcher une heure sans rencontrer un homme ou une habitation. Joseph chemina long-temps sans trouver devant lui ni maisons, ni personnes. De vastes prairies, des forêts, des torrents se déroulaient devant ses pas; il marchait toujours, soutenu par l'espoir d'embrasser bientôt ses frères; mais il marchait en vain. Il s'était égaré dans ces immenses solitudes et il errait dans les champs, lorsqu'enfin il rencontra un homme qui lui dit que ces bergers étaient partis pour aller à Dothaïn. Joseph, déjà bien fatigué, se remit en route avec joie à la pensée qu'il allait enfin revoir ses frères bien-aimés. En effet, après une marche pénible, il les aperçut de loin et il doubla le pas pour les embrasser quelques instants plus tôt.

Mais, eux aussi avaient vu venir de loin leur frère Joseph, et des pensées bien différentes se pré-

sentèrent alors à leur esprit. C'est surtout quand on est éloigné de tout témoin que l'on forme les mauvais projets, oubliant qu'il y a toujours là pour témoin le Dieu qui, ayant créé tous les lieux, peut se trouver partout.— «Voici ce maître » rêveur, se dirent-ils, lorsqu'ils l'aperçurent. » Venez ; tuons-le, nous le jetterons dans l'une » de ces fosses et nous verrons comment aorls » s'accompliront ses songes. » Ruben, le fils aîné, frémit à cette parole ; s'il était jaloux, comme les autres, du moins ne voulait-il pas faire du mal son frère. Mais, soit faiblesse, soit crainte, il se contenta de leur dire : « Ne tuez pas cet enfant ; » jetez-le seulement dans cette fosse qui est au » milieu du désert. » Il espérait ainsi lui sauver la vie et le rendre à son père.

Tandis que ses frères complotaient contre lui, Joseph s'approchait d'eux, leur tendait les bras, appelait chacun par son nom, et s'informait de leur santé de la part de son père. Mais, ô surprise! ses frères, loin de répondre à ses caresses mettent la main sur lui, le dépouillent de ses vêtements et le précipitent dans un puits qui heu-

reusement n'avait point d'eau dans ce moment. Alors, comme s'ils avaient fait la chose la plus simple, la plus naturelle, ils s'asseyent sur les bords de la fosse et se mettent à prendre leur repas. Joseph pleure, sanglotte, crie ; ils ne veulent rien entendre ! Il est épuisé de fatigue et de faim ; mais que leur importe ? pour eux, ils mangent paisiblement leur pain. Cependant dans leur nombre, Ruben n'était pas le seul qui voulût sauver la vie de son frère ; Juda avait des remords et il cherchait dans sa tête un moyen de satisfaire en même temps son sentiment d'envie et le cri de sa conscience. Occupé de ces pensées, il voit venir sur le haut de la colline, des marchands madianites et leur chameaux chargés de drogues aromatiques qu'ils avaient achetées en Galaad et qu'ils allaient vendre en Égypte. Peut-être une pensée d'avarice vint-elle aussi se mêler à la compassion de Juda. Nous ne sommes jamais mieux disposés à faire le bien que lorsque nous y trouvons notre intérêt. Quoi qu'il en soit à cet égard de Juda, il dit à ses frères : que gagnerons-nous à tuer Joseph ? Vendons-le

plutôt à ces marchands qui l'emmèneront en Égypte. — Le conseil était trop agréable pour n'être pas suivi : se débarrasser d'un frère haï, satisfaire sa conscience en lui conservant la vie, et gagner de l'argent, tout cela plût infiniment aux enfants de Jacob et ils acquiescèrent de grand cœur à cette proposition.

Les Ismaélites arrivèrent ; Joseph fut retiré du puits et leur fut présenté. Les marchands l'examinèrent, comme on examine une bête de somme qu'on achète au marché : ils le firent tenir debout, s'asseoir, s'arrêter ; ils voulurent l'entendre parler, le voir courir ; ils essayèrent ses forces en plaçant sur ses épaules une partie de la charge d'un chameau, et après l'avoir vu et entendu, tourné et retourné, ils en offrirent un prix. Les frères, sans doute aussi avarés que vindicatifs, pour obtenir quelques pièces d'argent de plus, firent remarquer sa jeunesse, sa bonne santé, sa force ; ils auraient presque fait valoir, s'ils l'avaient osé, qu'il était leur frère, pour le vendre plus cher. Pendant cette discussion d'argent, le pauvre enfant, comme jadis, la tête

baissée, médite sur son malheur ; il se rappelle ses craintes à la rencontre du terrible Esaü, il se représente la mort de sa tendre mère Rachel, il songe à ce père bien-aimé resté seul sous sa tente qu'il avait espéré embrasser bientôt pour le consoler de sa longue absence, et il se dit qu'au lieu de tout cela, il va se trouver réduit en esclavage ! Alors, il se met à pleurer. Mais le marché est conclu : vingt pièces d'argent sont comptées sur la pierre qui couvre la fosse ; les frères de Joseph se les partagent, tandis que lui, maintenant esclave, privé de son héritage, chassé de sa patrie, arraché aux bras de son père, lui, né libre et son maître, comme tous ses frères, lui, le pauvre Joseph, n'est plus qu'un vil esclave !

Remarquez avec quelle indifférence ces Ismaélites voient pleurer cet enfant : observez ce regard négligé et oblique du marchand armé d'un sabre : il a l'air d'un homme qui, après avoir fait un marché, jette un coup-d'œil sur sa marchandise pour s'assurer qu'il a fait une bonne affaire. Regardez cet autre Ismaélite qui pose la main sur l'épaule de Joseph, comme on s'ap-

puie sur un bâton, ou contre une borne. Quant aux autres, ils ne paraissent pas même s'en inquiéter; c'est pour eux un marché de plus, voilà tout; il achètent un homme, comme ils ont acheté leurs drogues aromatiques, comme ils ont acheté leurs chameaux. Que leur importe? Ils veulent de l'argent, et pour de l'argent ils feront trafic de tout..... de tout jusqu'à de la chair humaine!

Quant aux frères de Joseph, regardez-les à leur tour : pas un seul ne jette un regard sur celui qu'ils ont vu naître et qu'ils vont quitter; trois d'entre eux causent tranquillement sous l'arbre; trois autres sont courbés sur les pièces d'argent pour s'assurer qu'ils ont bien leur compte.

Un seul être, dans cette scène, montre quelque compassion à la vue des larmes qui coulent des yeux de l'enfant; c'est, non un frère de Joseph, non pas un marchand Ismaélite; non, ce n'est pas un être humain, c'est ce chien qui d'un air malheureux regarde pleurer le pauvre esclave! quelle honte pour des hommes! Les larmes et les prières de leur semblable ne les touchent pas,



tandis que ses larmes et ses prières émeuvent une bête privée de raison et de conscience !

Voilà, mes enfants, le commerce infâme qui se faisait à cette époque : on vendait son semblable, comme on vend aujourd'hui une bête de somme. Mais que dis-je ? Aujourd'hui comme alors ne vend-on pas aussi des êtres humains ? et les pauvres nègres, poursuivis en Afrique, comme on poursuit la bête fauve ; entassés ensuite sur un navire, comme on entasse sur une charrette des animaux destinés à la boucherie, ne sont-ils pas enfin vendus en Amérique et achetés par des soi-disants chrétiens pour travailler durement sous le bâton de leurs maîtres ? Oui, mes enfants, de nos jours, dans des pays qui sont civilisés, des hommes sont les esclaves d'autres hommes, leurs égaux, et chaque jour des milliers de ces infortunés meurent dans les bois où on leur fait la chasse, sur les navires où on les enchaîne et sous le fouet de cordes armées de pointes de fer de cette bête féroce à face humaine, qui se dit leur maître et qui n'est devant Dieu que leur exécration bourreau.

Quant à vous, mes enfants, vous ne pouvez

rien faire à votre âge auprès des hommes en faveur de ces malheureux nègres ; mais vous pouvez du moins quelque chose auprès de Dieu ; priez-le de rendre à la liberté ceux qui ne sont pas même libres d'apprendre à le prier et qui meurent en idolâtres, après avoir vécu plus malheureux que les animaux qui courent librement dans les bois.

N'est-il pas vrai, mes amis, que si vous alliez en Amérique et qu'on vous y fit cadeau d'un esclave, vous vous sentiriez dans ce moment capable d'assez de générosité pour rompre ses chaînes et lui rendre la liberté ? Eh bien ! écoutez : sans aller si loin et sans faire un aussi grand sacrifice vous pouvez faire quelque chose de semblable. Grâce à Dieu, nous n'avons pas des esclaves en France ; mais enfin nous avons des domestiques pour nous servir et faire notre volonté. Bien souvent ces serviteurs sont assez pauvres pour être obligés par le besoin à se soumettre à tout ce qu'on leur demande ; ils font un travail pénible ; ils supportent sans se plaindre les paroles dures ou insolentes ; ils se tai-

sent, quand on les humilie ; ils obéissent encore, quand on les brusque ; il en est même qui courbent la tête, quand on les frappe ! Eh bien ! faites pour ces pauvres serviteurs en France ce que vous voudriez faire pour ces pauvres esclaves en Amérique ; ces frères malheureux ne vous demandent pas même autant ; non, ils veulent travailler en mangeant. Mais ils vous demandent, et moi votre père je vous demande pour eux, de leur parler avec douceur, de les traiter avec justice, de n'avoir pas trop d'exigence à leur égard, de ne pas les humilier à cause de leur pauvreté ou de leur ignorance, de vous rappeler qu'ils ont une âme immortelle, qu'ils sont vos frères en Jésus-Christ et que peut-être dans l'autre vie, ils seront à la première place et vous à la dernière ; aujourd'hui vous êtes leurs maîtres, alors vous pourriez bien être leurs serviteurs. Commandez, puisque vous êtes dans une position à le faire ; mais rappelez-vous que vous avez un Maître dans le ciel ; ainsi vous deviendrez plus compatissants, et vous ressemblerez moins aux frères de Joseph et aux marchands Ismaélites.



## LES FILS DE JACOB DEVANT LE GOUVERNEUR D'ÉGYPTE.



**M**ANDIS que Joseph était conduit en Égypte pour y être vendu comme esclave par les marchands Ismaélites, ses frères, munis de sa robe bigarrée, s'en retournaient vers leur père. Pour éloigner tout soupçon de leur crime. ils tuèrent un agneau, teignirent de son sang ce vêtement et le présentèrent à Jacob, afin de

lui donner à croire que son fils avait été déchiré par une bête sauvage. Représentez-vous le pauvre vieillard au moment où l'on met sous ses yeux cette robe sanglante, son horreur à cette vue, son désespoir, ses cris, ses larmes et toute sa douleur. Il déchire ses vêtements, se couvre de deuil, et pleure plusieurs jours sans pouvoir s'arrêter. Ses fils et ses filles, viennent tous auprès de lui pour le consoler ; mais Jacob repousse toute consolation. En effet, que pouvaient lui dire, pour apaiser sa douleur paternelle, des fils qui avaient vendu leur frère ? qu'il lui restait d'autres enfants ? mais un père n'aime pas ses enfants parce qu'il en a peu, ou beaucoup ; une seule perte dans la plus grande famille laisse une place vide dans son cœur ; il aime ses enfants, non pour lui-même, mais pour eux ; en sorte qu'il souffre de leurs maux, éprouve leurs douleurs, et qu'ainsi Jacob croit sentir lui-même dans ses chairs la dent meurtrière du tigre ou du lion qui a dévoré son enfant. C'est donc en vain que Ruben, Juda, Simon, Jessacar, Levi, Zabulon et leurs frères viennent tour-à-tour lui dire :

Sèche tes larmes, nous resterons auprès de toi, nous soulagerons ta vieillesse ; le temps calmera ton chagrin, le travail et le plaisir viendront bientôt t'en distraire ; Jacob repousse toutes ces fausses consolations, et leur répond que cette mort le conduira bientôt lui-même au tombeau.

Ah ! si les fils de Jacob avaient connu les véritables consolations, leur père n'y serait pas resté insensible ; s'ils avaient su lui dire : ton fils, quoique mort, n'est pas perdu pour toi ; encore quelques jours et tu le reverras dans le sein de ton Dieu ; tu le retrouveras heureux, il essuiera tes larmes, te couvrira de ses baisers ; vous serez réunis pour n'être plus séparés ; oh ! sans doute, la douleur de leur père se serait apaisée, ses yeux se seraient élevés vers le ciel et la foi serait descendue dans son cœur. Mais de telles consolations ne pouvaient être données que par des hommes pieux ; et ceux qui avaient vendu leur frère pouvaient-ils avoir quelque piété ?

Vingt-deux ans plus tard, un grand fléau vint

fondre sur le pays habité par cette famille patriarchale. La terre ne donna plus ses fruits. Les hommes avaient beau labourer leurs champs, y semer leur grain, le recouvrir de terre et même les arroser des eaux du fleuve et de la montagne, la terre restait toujours stérile, pas un brin d'herbe verte ne se montrait à sa surface. Les hommes pouvaient se dire : cependant nous avons labouré, semé, arrosé ; comment donc se fait-il que le blé ne pousse pas ? Ils oubliaient hélas ! que si Paul plante et si Apollos arrose, c'est Dieu seul qui donne l'accroissement et que tout le travail de l'homme est vain quand l'Éternel ne lui donne pas sa bénédiction. Enfin une grande famine s'ensuivit, et la famille de Jacob, riche en pièces d'or et d'argent, abondamment fournie de troupeaux, bien abritée sous ses tentes allait cependant mourir faute de pain. Une première année s'était écoulée et le retour de l'été n'avait pas ramené le retour des moissons. Les champs restaient nus et la terre était toujours aride, et comme les provisions touchaient à leur terme, il fallut songer à chercher au loin le blé



indispensable pour ne pas mourir de faim. Jacob apprit que dans une contrée voisine, nommée l'Égypte, le peuple, malgré la famine, vivait dans l'abondance parce que de grandes provisions de grains y avaient été amassées depuis plusieurs années. Jacob dit donc à ses fils : « Pourquoi restez-vous là, à vous regarder les uns les autres ? j'ai appris qu'il y a du blé à vendre en Égypte ; descendez-y pour en acheter, afin que nous ne mourrions point. » Alors dix fils de Jacob, laissant à la maison leur père et leur jeune frère Benjamin, prirent le chemin de l'Égypte.

Quelles tristes réflexions ils durent faire sur une telle route ! C'était en Égypte qu'ils avaient envoyé leur frère en esclavage, et c'était en Égypte aussi que maintenant Dieu les envoyait à leur tour, pour mendier un pain qui peut-être leur serait refusé. Ce voyage était fatigant pour eux ; mais ne l'avait-il pas été plus encore pour leur jeune frère ? Sans doute, Dieu aurait pu leur faire trouver des ressources dans leur pays ; mais pourquoi Dieu aurait-il eu compassion de ces hommes coupables qui n'avaient pas eu pitié de

leur frère innocent ? Ils parcourent les mêmes sentiers, leurs pieds nus foulent les mêmes pierres, leur tête supporte la même chaleur, ils courent les mêmes dangers au milieu du désert traversé par les bêtes sauvages ; ne serait-ce pas une juste punition de leur crime ?

Enfin, ils arrivèrent dans la capitale de l'Égypte où habitait le gouverneur, sans la permission duquel le blé ne pouvait pas être distribué. Ce gouverneur était un homme puissant, et n'avait de supérieur que le roi Pharaon dans toute l'étendue du royaume. Il faisait marcher son char tout auprès de celui du monarque ; il portait à son doigt l'anneau royal, sur son cou un collier d'or, et toute sa personne était couverte de vêtements précieux. Lorsqu'il passait, ses officiers criaient au peuple : à genoux ! à genoux ! Enfin selon l'expression de la Bible, personne en Égypte ne pouvait lever ni la main, ni le pied, sans la permission de ce prince tout-puissant. Tel était l'homme devant qui se présentaient les enfants de Jacob pour en obtenir du blé, et c'est le moment de cette présentation que la gravure met sous vos yeux. Le

gouverneur magnifiquement vêtu, est assis sur son trône ; il est entouré de grands sacs de blé qui, dans ce temps de famine, était devenu la chose la plus précieuse, bien plus précieuse que l'or et que l'argent. Ce trône est placé sous un superbe portique ; il est enveloppé de riches draperies. La magnificence du lieu annonce la grandeur et la gloire de celui qui l'habite. Les fils de Jacob, accablés de fatigue, encore couverts de poussière, suivis de leurs humbles montures, se présentent en tremblant ; les uns croisent les bras sur leur poitrine en signe de respect ; d'autres portent la main à la tête comme pour se découvrir ; ceux-ci se mettent à genoux ; ceux-là se prosternent la face contre terre, et tous attendent un regard favorable dans la posture de la plus profonde vénération. Mais qui donc est ce gouverneur presque adoré par les enfants de Jacob ? Ce gouverneur, mes amis, c'est le jeune Joseph lui-même vendu par ses frères comme un misérable esclave ! Voilà comment Dieu accomplit le double rêve des gerbes et des étoiles. Joseph est sur un trône, ses frères sont à ses pieds ; ain-

si se vérifient ces paroles de l'Écriture : « Il abaisse les orgueilleux, mais Il fait grâce aux humbles; les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. »

Joseph reconnut ses frères, mais il ne s'en fit pas reconnaître. Il voulait, non s'en venger, mais leur donner une leçon qui pût leur être utile et sa conduite fut à la fois celle d'un père qui corrige et celle d'un père qui chérit ses enfants. Il commença par faire tout ce qu'il fallait pour leur replacer devant l'esprit leur méchante conduite à son égard et pour les amener ainsi à la repentance. D'abord il les fait mettre tous ensemble pour trois jours en prison. Là, ils peuvent se rappeler Joseph descendu dans le puits et juger par leurs propres souffrances de celles qu'il a dû supporter dans cette fosse profonde. Ensuite Joseph les retire de leur cachot, les rend à la liberté, mais au moment où ils croient retourner dans leur patrie, le gouverneur leur déclare que neuf d'entr'eux seulement peuvent partir, tandis que le dixième restera en Égypte dans les fers. Cette lueur d'es-

poir que les frères de Joseph durent apercevoir en sortant de prison et qui s'évanouit à la nouvelle que l'un d'eux va rester dans des liens, était bien propre aussi à leur rappeler Joseph retiré du puits où il allait mourir, mais retiré pour être envoyé en esclavage. Aussi cette pensée se présentait-elle à leur esprit et ils se dirent les uns aux autres : oh ! nous sommes coupables envers notre frère. Nous l'avons entendu dans l'angoisse de son âme nous crier : grâce ! grâce ! et nous ne l'avons pas écouté ; voilà pourquoi ce malheur nous est arrivé. Ne vous disais-je pas, s'écrie Ruben : ne commettez point ce péché contre l'enfant ? vous ne m'avez pas cru et aujourd'hui son sang nous est redemandé. C'est ainsi qu'ils parlaient entr'eux en présence de Joseph, sans soupçonner qu'ils en étaient compris. Mais cet excellent frère, bien loin de jouir de son triomphe et de leur humiliation, ce bon et doux Joseph ne put contenir alors son émotion, et il s'éloigna précipitamment pour leur dérober d'abondantes larmes. Toutefois, la leçon ni le bienfait n'étaient pas encore complets ; Joseph essuya ses yeux, rentra

près de ses frères, fit lier de cordes Siméon en leur présence, et renvoya les autres, libres et chargés d'autant de blé que leurs ânes pouvaient en porter. Il fit plus ; il mit dans le sac de chacun, la somme qu'il en avait reçue. Cette générosité devait, par le contraste, leur rappeler leur avarice : eux, avaient ravi à Joseph la liberté et gardé les pièces d'or ; Joseph au contraire leur rend leur argent et leur liberté.

Voilà, mes enfants la noble conduite de Joseph ; il inflige une punition tempérée par l'amour ; mais cependant une punition afin d'être encore plus utile à ses frères coupables. J'espère que cet exemple vous aura fait sentir qu'il est bon, pour ceux qui commettent une faute d'en être châtiés. Je désire surtout que vous compreniez qu'on peut punir par amour et que si un père châtie ses enfants, c'est qu'il les aime. Pensez-vous que ce soit un plaisir pour Joseph, que de laisser ses frères en prison pendant trois jours ? croyez-vous qu'il se réjouisse à la vue de Siméon garotté ? Non, non, il en souffre, comme si lui-même sentait l'humidité du cachot, comme si

les liens froissaient ses propres membres ; aussi son cœur se gonfle de larmes et il se retire pour pleurer. Eh bien ! de même, pensez-vous que lorsque votre conduite m'oblige à vous punir, je le fasse avec plaisir ? Non, mes chers enfants ; comme Joseph je sens moi-même la punition que je vous inflige ; je souffre de vos souffrances, je suis privé par vos privations et je pleure dans mon cabinet sur vos fautes et sur les larmes qu'elles vous font verser ; tout mon désir est de vous retirer du coin où vous êtes en pénitence, de vous rendre le joujou que je vous ai repris, de vous rappeler à mes côtés d'où je vous ai repoussés, mais comme je vous aime encore plus que moi, je préfère souffrir avec vous quelques instants dans l'espoir de vous corriger pour l'avenir, et je ne serai jamais plus heureux que lorsque votre conduite me permettra de vous caresser et de vous récompenser, chaque jour et à toutes les heures ; je serai heureux de votre bonheur, comme je souffre de vos peines. Ainsi donc, je vous en prie par amitié pour moi, comme par obéissance pour Dieu, faites quelques efforts et

ne vous attirez pas des punitions qui tombent aussi sur moi qui vous les inflige.

Mes enfants, vous voyez que je vous parle autant de vous que de Joseph ; c'est qu'on parle toujours avec plaisir de ceux qu'on aime. Mais il en résulte que je ne puis pas vous donner dans son entier cette histoire si intéressante du jeune fils de Jacob. Je vous engage donc à lire la Genèse, du 40<sup>e</sup> au 48<sup>e</sup> chapitre. Quant à moi, je me contenterai de vous en présenter encore une scène particulière.





## JOSEPH SE FAIT RECONNAITRE DE SES FRÈRES.



**J**OSEPH en renvoyant ses frères leur avait fait promettre de remener avec eux Benjamin, le dernier fils de Rachel, mère de Joseph lui-même. Il voulait le voir aussi et comme sans doute ses devoirs de gouverneur ne lui permettaient pas de se rendre en Canaan, il ordonna que le jeune homme vint en Égypte.

Les fils de Jacob de retour auprès de leur père lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, et quand leur provision de blé fut épuisée, ils le supplièrent de laisser partir avec eux son fils bien-aimé, le jeune Benjamin. Mais comment se décider, lorsqu'on a déjà perdu deux enfants chéris, à se séparer encore d'un troisième au risque de ne plus le revoir? Aux yeux de Jacob, Joseph est mort et Siméon est dans les fers; faudra-t-il maintenant sacrifier Benjamin pour obtenir un peu de nourriture? Non, Jacob aimerait mieux manquer de pain lui-même d'exposer la vie de son enfant.

Cependant Juda qui, vous vous le rappelez sans doute, avait voulu sauver la vie de Joseph, Juda fit à son père des prières si vives, et des promesses si solennelles, que Jacob, touché aussi de la misère de toute sa famille à la veille de mourir de faim, consentit enfin à laisser partir son Benjamin; les onze fils de Jacob descendirent donc en Égypte et vinrent une seconde fois se présenter devant le gouverneur. Ils s'empresèrent de rendre l'argent qu'ils avaient trouvé à l'ouverture de leurs sacs et Joseph vit là, sans

doute, un premier indice de leur repentir. Toutefois, cela ne lui suffisait pas, et avant de se faire connaître, il voulut s'assurer encore mieux des sentiments de ses frères. La première entrevue qu'il eut avec Benjamin fut pour lui, à la fois, bien douce et bien pénible; il revoyait dans cet enfant, non-seulement son frère, mais encore le bien-aimé de Jacob et de Rachel; il aurait voulu se jeter à son cou, l'embrasser et lui dire: mon frère! Il l'interrogea sur sa famille, sur son père, et comme il écoutait avec plaisir les plus petits détails de ses réponses, il sentit l'émotion le gagner, son cœur tressaillir et des larmes venir mouiller ses yeux; il allait éclater lorsqu'il se retira promptement pour pleurer en secret. Combien il eût aimé alors se faire connaître! Mais l'épreuve qu'il se proposait encore l'obligeait à se contraindre; il se contenta de regarder Benjamin avec amour et de le faire servir en abondance dans un festin qu'il offrit à ses frères.

Ce que Joseph voulait surtout savoir, c'était si ses frères avaient encore de la haine contre lui et s'ils seraient encore capables d'une mauvaise

action. Pour s'en assurer, voici comment il s'y prit: il ordonna que sa coupe d'argent fût placée secrètement dans le sac de blé de Benjamin, et que lorsque tous ses frères auraient quitté la ville on courût après eux pour leur réclamer cette coupe, comme un objet dérobé. Joseph raisonnait ainsi en lui-même: si mes frères me haïssent encore, ils haïssent aussi Benjamin, comme moi fils de Rachel, comme moi préféré par Jacob, et dans ce cas, ils seront bien aises que cet enfant soit trouvé en faute et ainsi condamné à l'esclavage ou à la mort. Si mes frères au contraire, se montrent affligés de son malheur, c'est qu'ils l'aiment et qu'ils aiment son père. Tout dépend donc de la manière dont ils vont se conduire dans cette circonstance.

La coupe de Joseph est donc placée dans le sac de Benjamin. Les fils de Jacob prennent congé du gouverneur de l'Égypte; dès qu'ils sont sortis de la ville, et le maître d'hôtel court après eux, les atteint, leur reproche d'avoir volé la coupe d'argent; ils protestent de leur innocence; les sacs sont déliés

et la coupe découverte dans celui de Benjamin. Quelle surprise pour tous, et quel chagrin à la pensée des malheurs qui se préparent. Ils rentrent dans la ville, se présentent au palais où Joseph les attend, et leur dit à leur arrivée : « Quelle action » avez-vous faite?—Hélas! répond Juda, mon seigneur, je te prie que moi ton serviteur je puisse » dire un mot et que ta colère ne s'enflamme pas. » Si nous retournons vers notre père sans avoir » cet enfant bien-aimé avec nous, nous ferons » descendre ses cheveux blancs dans la tombe. » Ainsi, que je sois moi-même ton esclave à la » place de cet enfant, et que lui remonte vers son » père. Comment y retourner si je n'ai cet enfant avec moi? Oh! je t'en prie, mon seigneur, » que je ne sois pas témoin de l'affliction de mon » père! »

Joseph à l'ouïe de ces paroles ne peut plus douter de la conversion de ses frères; il voit dans cette conduite une preuve qu'ils aiment Benjamin et que leur plus grande crainte est d'affliger Jacob; il est touché du dévouement de Juda qui consent à se faire esclave lui-même pour rendre

**158 JOSEPH SE FAIT RECONNAITRE DE SES FRÈRES.**

la liberté au fils de Rachel, et le fils de Rachel à l'amour de son père; il n'y a donc plus de jalousie, plus de haine; le malheur a produit le repentir; ce n'est qu'un repentir que demande Joseph. Aussi, dès qu'il eut entendu ces paroles, il ne put maîtriser plus long-temps son émotion, il fit sortir tous les Égyptiens et lorsqu'il fut seul avec ses frères, il s'écria, fondant en larmes : je suis Joseph; mon père vit-il encore ?

Ses frères confondus d'étonnement ne purent répondre.

—Je suis Joseph, vous dis-je, ne craignez rien approchez-vous de moi.

Tout tremblants ils s'approchèrent; mais toujours en silence.

—Oui, Joseph votre frère que vous avez vendu pour aller en Égypte. Mais ne soyez pas en peine, n'ayez point de regret, car Dieu m'a envoyé devant vous pour vous conserver la vie. Hâtez-vous de rapporter à mon père quelle est ma puissance et qu'il vienne ici lui-même. En parlant ainsi, Joseph se jette au cou de Benjamin et le couvre de ses baisers et de ses larmes, tandis que ses frères

toujours muets et immobiles restent prosternés ou se couvrent le visage. Telle est la scène que représente la gravure. Dans ce moment, personne ne parle, mais l'émotion la plus vive agite tous les cœurs. Benjamin presse dans ses bras son frère Joseph, dont il a si souvent entendu raconter l'histoire tragique, mais qu'il a si peu connu. Ruben fait un mouvement comme pour prolonger ce silence. Juda, à genoux, les mains jointes, rend à Dieu des actions de grâces. Siméon les bras croisés sur la poitrine pense aux liens dont on vient de le débarrasser. Les autres frères pleurent. Les sanglots de Joseph lui-même font retentir les voûtes du palais et vont se faire entendre des serviteurs dans les salles voisines. — La nouvelle se répand, l'émotion gagne de proche en proche, et bientôt Pharaon lui-même, informé de ce qui se passe, vient féliciter Joseph et mettre ses trésors à sa disposition pour transporter son père.

Oh ! mes enfants, que les moyens que Dieu emploie sont admirables ! Comme il sait tirer le bien du mal et préparer les voies au repentir !

Et comme Joseph animé de l'Esprit de ce Dieu se montre doux envers ses frères; il les excuse lui-même de leur crime et les rassure contre leurs craintes. Quel amour pour son père perce aussi dans toutes ces circonstances; remarquez quelle est sa première parole dès qu'il s'est fait connaître : « Je suis Joseph ; *mon père vit-il encore?* » Et savez-vous pourquoi Joseph aime tant son père ? c'est que, comme vous le savez, son père l'a beaucoup aimé *le premier*. De même, savez-vous pourquoi vous m'aimez aussi ? c'est parce que je vous ai d'abord aimé moi-même et que j'ai commencé par vous en donner des preuves. Vous comprenez donc comment les hommes peuvent être conduits à aimer leur père céleste, c'est en apprenant aussi que ce Dieu les a aimés *le premier*. Voulez-vous aimer Dieu ? laissez-vous aimer par lui ; écoutez le récit de ses bienfaits. En un mot, sachez combien vous en avez été aimés et vous pourrez l'aimer ensuite. Il vous a tant et tant aimés que pour vous, il a donné son Fils, afin qu'en croyant en lui, vous ne mourriez point, mais que vous ayez la vie éternelle; il vous a



tant aimé qu'il vous a pardonné tous vos péchés; donné le ciel, et assuré l'immortalité; il vous a tant aimés que de vous, pauvres petits êtres, il a voulu faire des rois qui règneront au-dessus des anges; il vous a tant aimés qu'il a fait pour vous tout cela, sans vous rien demander. Et vous maintenant, comment ne l'aimeriez-vous pas? Qu'auriez-vous pensé de Joseph s'il eût laissé Jacob seul abandonné dans le pays de Canaan? et que faudrait-il penser de vous si vous n'appeliez pas aussi votre Père céleste près de vous, pour habiter dans votre cœur?


Jacob et toute sa famille vinrent donc en Égypte; leurs descendants y vécurent pendant des siècles et y devinrent très nombreux. Mais encore ici, je vous renvoie à la Bible: lisez depuis le chapitre 49° de la Genèse jusqu'à la fin de ce livre, ensuite vous passerez à la scène suivante.





## MOÏSE RECUEILLI PAR LA FILLE DE PHARAON.



AVEZ-VOUS, mes enfants, à qui vous devez, après Dieu, les histoires que je vous raconte sur les Patriarches ? Savez-vous qui les a recueillies et écrites sous la direction du Saint-Esprit ? c'est ce petit enfant que vous voyez dans cette corbeille d'osier ; non pas sans doute à l'âge où vous le voyez maintenant ; mais enfin à

l'âge de raison. Vous apprendrez donc, je suppose, avec plaisir à connaître la vie de celui qui pour vous instruire a tracé, il y a quatre mille ans, ces intéressants récits.

Au milieu du peuple hébreu, venu pour habiter la terre de Gossen en Égypte, et dans la famille de Lévi, se trouvait une jeune femme, devenue mère depuis quelques heures du plus joli petit garçon qu'il fût possible de voir ; cependant cette mère en regardant son intéressante petite figure ne pouvait s'empêcher de la baigner de larmes, et pour la première fois peut-être, une mère pleurait sur la naissance de son enfant ; écoutez, quelle était la cause de son chagrin.

Le Pharaon, c'est-à-dire, le roi d'Égypte, qui avait élevé Joseph au rang de gouverneur, était mort depuis long-temps ainsi que toute sa génération ; un nouveau monarque qui n'avait connu ni Joseph, ni les services par lui rendus à l'Égypte, était monté sur le trône. Dans ce long intervalle, le peuple hébreu s'était accru à tel point, que le nouveau roi craignit que cette na-

tion ne fût assez forte pour se joindre à ses ennemis et lui faire la guerre. L'homme injuste soupçonne toujours les autres disposés à l'injustice; ce Pharaon s'était emparé du trône d'Égypte par violence et il lui semblait à chaque instant, qu'un autre ambitieux par violence aussi pouvait l'en arracher. Il voulut donc affaiblir les Hébreux; d'abord, il les soumit à de rudes travaux et il finit par porter une loi qui condamnait tous les mâles nouveaux-nés à être jetés dans le fleuve. Vous comprenez maintenant pourquoi cette mère est en larmes; il faut qu'elle donne elle-même la mort à l'enfant qui vient d'en recevoir la vie.

Toutefois, cette mère ne put se décider à suivre un ordre aussi barbare et elle aima mieux s'exposer à la colère de Pharaon et conserver son enfant. Mais comment le dérober à tous les regards? comment l'empêcher de crier? comment se priver du plaisir d'en parler et de le montrer à ses amis, à sa famille? Tout cela était difficile, sans doute; mais toutes les difficultés pour l'amour maternel s'aplanissent, et pen-

dant trois mois elle parvint à garder son enfant et son secret.

Cependant, chaque jour c'était nouvelle crainte; à chaque instant on pouvait la surprendre et les punir de mort, elle et son enfant; ensuite la réflexion vint se mêler à la crainte : si je conserve encore mon fils six mois, un an, se dit-elle, mon amour pour lui ne fera que s'accroître et lorsque mon cœur lui sera fortement attaché, lorsque ce bien-aimé sera plein de vie et de force, lorsqu'il me connaîtra, me rendra mes caresses et m'appellera sa mère, c'est alors peut-être qu'il me faudra le sacrifier ! oh ! non, non ; mille fois mieux vaut le perdre à cette heure où sa vie est encore chétive, où ses sentiments sont encore endormis ; c'est lui épargner des souffrances, aussi bien qu'à moi-même. Enfin le cœur déchiré entre la crainte de le garder et la crainte de le perdre, la jeune femme cherchait un moyen d'obéir et d'échapper en même temps à la terrible loi. La seule pensée de précipiter son fils tout vivant dans le fleuve, la faisait frémir ; le garder plus long-temps, lui semblait impossible.

et ne sachant que faire elle-même, elle résolut enfin d'abandonner son fils aux soins de la Providence. Elle prit une petite corbeille tressée de joncs, l'enduisit de bitume, y déposa son enfant, et suivie d'une jeune fille, sœur du petit enfant, elle se rendit au bord du fleuve. Quelles durent être ses souffrances pendant ces préparatifs et ce trajet ! quelles angoisses durent torturer son cœur, lorsqu'il fallut abandonner le berceau de son enfant au courant du fleuve ! Elle avance, elle cherche une place pour déposer le précieux fardeau ; mais elle n'en trouve point qui lui paraisse bonne. Ici, le fleuve est trop rapide ; là, les eaux sont trop profondes ; elle hésite ; s'avance avec larmes, recule avec effroi, s'avance encore, et toujours sans pouvoir se décider. Enfin elle aperçoit à quelque distance sur les bords de la rivière, des roseaux qui en embarrassent le cours ; la pensée lui vient que là du moins le berceau sera préservé d'un naufrage trop prompt et qu'elle aura le temps de s'épargner, en fuyant, la vue de son enfant englouti sous les eaux. Il mourra peut-être ; mais du moins, elle ne le saura pas,

et il lui sera permis de penser que peut-être Dieu l'a miraculeusement conservé.

Que fait l'enfant pendant que sa mère est en proie aux plus vives souffrances ? Il dort paisiblement et ne s'éveille que pour jouer sur les bords de sa couche ou pour prendre le sein. La mère pleure, le fils sourit ; la mère est accablée d'inquiétudes, l'enfant n'a pas même une pensée ; pour elle, tout l'effraie, tout l'agite, jusqu'au vent léger qui plie le roseau ; pour lui, il regarde avec calme et sa mère toute en larmes, et sa sœur toute tremblante et jusqu'au fleuve qui tout-à-l'heure va l'engloutir.

C'est ainsi, mes amis, que vous-mêmes, bien que plus âgés que cet enfant, vous ne soupçonnez pas le moins du monde toutes les préoccupations, toutes les fatigues que vous occasionnez à vos parents. Ils ont constamment la tête pleine de vous, de votre santé, de vos études, de votre salut ; tandis que vous, indifférents à tout cela, vous êtes paisiblement adonnés à vos jeux ; ils usent leur vie à votre service et vous n'y prenez pas même garde ! bien heureux sont-ils encore,



quand vous ne vous y opposez pas ! bien heureux, lorsque vous donnant un remède, vous voulez bien le prendre ; un conseil, vous daignez encore le suivre ; une réprimande, vous y prêtez quelque attention ! Cependant qui a raison : vous qui êtes insoucians de tout avenir, ou vos parents qui sont attentifs à vos plus petits besoins ? qui a raison, le jeune enfant de trois mois, souriant dans son berceau, sur les eaux du fleuve, ou sa mère toute tremblante ? Sans doute, c'était la mère, me direz-vous, car l'enfant était trop jeune pour comprendre le danger. — Eh bien ! c'est précisément là ce que je vous répons à vous-mêmes : c'est avec raison que vos parents songent à votre avenir, préviennent vos besoins, veillent sur votre santé ; car vous, comme cet enfant, ne savez pas apprécier le danger ; le mal est à deux pas de vous, et vous ne le voyez pas ; vous êtes comme un aveugle qui veut marcher au bord d'un précipice sans guide, ni bâton. Apprenez donc à vous confier un peu moins en vous-mêmes et un peu plus en ceux qui vous aiment, qui ont

de l'expérience et que Dieu vous a donnés pour maîtres et pour protecteurs.

Enfin, la malheureuse mère déposa la corbeille bien fermée et enduite de bitume sur le bord du fleuve entre les roseaux ; elle n'eut pas la force de rester là pour savoir ce qui pourrait arriver ; mais elle ordonna à sa fille d'observer de loin quel serait le sort du petit navire sans pilote et sans rames , mais placé par sa prière sous la conduite de son Dieu.

Quelques instants à peine s'étaient écoulés, que la fille du roi d'Égypte, accompagnée de ses servantes vient selon son habitude se baigner dans le fleuve. Elle choisit, sans doute, comme le plus tranquille et le plus retiré, le lieu le plus ombragé de roseaux. Mais en levant les yeux, la princesse aperçoit un petit coffre, et surprise de trouver un tel objet dans ce lieu, elle ordonne à l'une de ses servantes d'aller le lui chercher ; tandis qu'elle se demande ce que peut renfermer ce mystérieux coffret ? qui peut l'avoir déposé là ? sa servante revient, place la corbeille aux pieds de sa maîtresse, en soulève le couvercle et découvre aux yeux éton-

nés de la princesse un petit enfant qui lui tend ses petits bras, en poussant un cri de détresse. La fille de Pharaon, touchée des larmes de cette faible créature, résolut aussitôt de l'adopter pour son enfant, et lui donna le nom de Moïse.

Regardez, mes amis, derrière le palmier sur la droite de la gravure, vous y verrez la sœur du petit enfant qui épie tout ce qui se passe ; elle écoute ce que va dire la princesse ; dès qu'elle la voit bienveillante pour son frère, elle court auprès d'elle lui offrir une nourrice ; la fille de Pharaon accepta, et l'enfant eut pour lui donner le sein précisément celle qui pouvait le mieux le soigner, celle qui l'aimait le plus au monde : il eut sa propre mère !

Quelle inépuisable bonté, mes amis, que celle de ce Dieu qui sauve la vie à cette chétive créature, lui donne un palais pour habitation, la fille d'un roi pour mère et sa propre mère pour nourrice ! et aussi quelle admirable sagesse qui dispose les événements de telle sorte que ce même Pharaon qui avait ordonné de noyer Moïse, comme les autres enfants mâles, donne lui-même,

sans le savoir, un asile dans sa propre demeure à l'enfant qu'il voulait faire périr. Vous voyez que si les parents ont plus d'expérience que les enfants, Dieu est encore plus sage que les parents; et que puisqu'Il connaît toutes choses et dispose de tout, c'est finalement lui qu'il faut écouter, quand il conseille; croire, quand il parle, et suivre quand il commande. Or, pour écouter, croire et suivre Dieu dans ses conseils, ses paroles et ses ordres, il faut ouvrir sa Bible, et dans ce moment je vous engage à lire les six premiers chapitres de l'Exode. D'ailleurs sans cela, vous ne comprendriez pas bien les scènes qui vont suivre.



## LES PLATES D'ÉGYPTE.



**N**ous souvient-il, mes enfants, de l'an 1837, à Marseille où nous étions alors, et du terrible fléau qui venu du ciel, comme la foudre, comme la foudre aussi ravageait la ville et la campagne, de ce terrible choléra qui en quelques heures saisissait un homme en santé, le torturait sur un lit, et en fai-

sait un cadavre couvert de taches livides? Vous souvient-il que chaque jour, les papiers du matin venaient nous dire : hier, cent morts et point de guéris! et que cette attérante nouvelle se répéta chaque jour pendant des semaines? Vous souvient-il qu'alors un prédicateur chrétien disait à la foule attentive : « C'est-là le doigt de Dieu; convertissez-vous! » Eh bien! mes enfants, tout cela ne peut vous donner qu'une bien faible idée des fléaux qui quarante siècles auparavant frappaient une contrée située sur la rive opposée de la Méditerranée où se trouve Marseille. Supposez que nous montions à *Notre-Dame de la Garde*, et que notre vue pût s'étendre jusqu'à l'autre bord de cette rivière océanique; vous verriez alors de vos yeux cette même Égypte, jadis frappée dix fois de fléaux plus épouvantables que l'épouvantable choléra, et cela aussi parce qu'un autre prédicateur biblique, Moïse, répétait mais en vain à Pharaon et à sa cour : c'est ici le doigt de Dieu; convertissez-vous! Écoutez cette tragique histoire.

Moïse, au nom de Dieu, vient demander à

Pharaon de laisser les Hébreux sortir d'Égypte pour aller sacrifier à l'Éternel dans le désert. — « Qui est l'Éternel pour que je lui obéisse, » répond fièrement Pharaon, et il chasse Moïse de sa présence. Pour le convaincre Moïse fait deux miracles : sa baguette jetée à terre se transforme successivement en dragon et en serpent. Mais Pharaon s'endurcit et refuse d'obéir. Ici, commence une lutte d'avertissements de la part de l'Éternel et d'opiniâtreté du côté de Pharaon, bien propre à montrer la bonté du Dieu qui châtie pour convertir, et la perversité du pécheur qui s'endurcit à chaque coup de verge.

Dieu change l'eau des fleuves en sang, pour engager le roi à laisser partir les Hébreux. Pharaon voit le prodige, mais loin de se soumettre, il fait creuser sur les bords du fleuve pour y puiser l'eau nécessaire à son peuple ; il se détourne de Moïse, et son cœur s'endurcit.

Dieu fait monter sur la terre d'Égypte et jusque dans le palais du roi, des milliers et des

milliers de grenouilles. Pharaon s'en effraie; il prie Moïse d'apaiser l'Éternel; Dieu retire le fléau; alors Pharaon se rassure et son cœur s'endurcit.

Dieu pousse, à deux reprises, des insectes innombrables qui ravagent la campagne, dévorent les moissons et infectent les villes. « Partez, dit le roi épouvanté, allez sacrifier à l'Éternel; mais auparavant apaisez votre Dieu. » Moïse prie l'Éternel; les insectes se retirent, et alors Pharaon, se voyant du relâche, retire sa parole et son cœur s'endurcit.

Peut-être jusqu'ici, le roi ne voyait-il pas d'une manière évidente que ces fléaux vinssent sur son pays à la parole de Moïse; c'est pourquoi Moïse se place devant lui, prend une poignée de cendres la jette dans les airs; les grains se dispersent sur tous les points de l'Égypte, s'attachent à la peau des hommes et des bêtes et y forment des ulcères. Mais parce que ces ulcères ne tombent que sur son peuple et non sur lui-même, Pharaon n'écoute point Moïse et son cœur s'endurcit.



C'est alors que le fléau représenté sur la gravure, fut envoyé sur l'Égypte. D'énormes grêlons tombent avec force du haut des nues sur la terre, brisent les arbres, tuent les hommes et les animaux et ne laissent que des monceaux de ruines que le feu du ciel descendant avec eux, enflamme et consume. Semblables à deux troupes ennemies, furieuses et armées de glaives, la grêle et la flamme se promènent sur l'Égypte, mettent tout à feu et à sang et pour mieux faire comprendre la volonté de l'Éternel, laissent intacte, au milieu de ses ruines, la terre de Gossen habitée par les Hébreux. Oh ! cette fois le roi envoya chercher Moïse et lui cria : « J'ai péché, l'Éternel est juste ; moi et mon peuple nous sommes des méchants ; apaise ton Dieu, je ne vous retiendrai plus. » Dieu, toujours abondant en miséricorde, tarit la source de la grêle, et Pharaon se redressant sous la verge qui ne le frappait plus, ne laissa point aller les enfants d'Israël, et son cœur s'endurcit.

Mes enfants, vous dirai-je encore avec détails toutes les tentatives de Dieu pour porter Phara-

on à l'obéissance? non, ce ne serait qu'une répétition de tout ce qui précède.

Dieu envoie des nuées de sauterelles qui broutent jusqu'à la dernière herbe des champs, et qu'un souffle emporte ensuite dans la mer rouge.

Dieu couvre la terre d'épaisses ténèbres, en plein midi, comme s'il avait soufflé sur le flambeau du soleil.

Dieu envoie un ange exterminateur, qui dans une seule nuit fait mourir le premier-né de chaque maison égyptienne, en commençant par le fils de Pharaon héritier de son trône. Un long gémissement retentit d'un bout du royaume à l'autre, et toujours, toujours Pharaon s'endurcit.

Cela vous semble impossible, mes enfants; comment résister si long-temps à des avertissements si nombreux et si éclatants? Ne faut-il pas être insensé pour entrer ainsi en lutte avec Dieu maître de l'univers? N'était-il pas plus sage de se soumettre dès que la volonté divine était manifeste? Est-il possible enfin, direz-vous,

qu'il se soit trouvé sur la terre un seul pécheur assez endurci pour résister à une telle évidence? Mes enfants, ce qui vous prouve que non seulement cela est possible, mais que c'est chose toute ordinaire c'est que vous-mêmes en avez été témoins. A Marseille dont nous parlions tout à l'heure, le choléra, fléau mystérieux envoyé aussi par l'Éternel, a frappé les habitants d'abord en 1834; il faisait alors cent victimes chaque jour, et cependant ceux qui sont restés, comme Pharaon, quand le fléau s'est retiré ont relevé la tête et ne se sont pas convertis. En 1835, le fléau est revenu; cette fois, non plus des centaines mais des milliers sont morts dans une journée; les hommes tremblaient alors, comme des feuilles que le vent détache de l'arbre; mais dès que Dieu eût chassé le souffle empoisonné, ceux qui restaient, comme Pharaon, se sont rassurés et ne se sont point convertis. A la dernière fois, toujours comme Pharaon, ils ont crié : grâce! grâce! quelques-uns peut-être, comme les serviteurs du roi d'Égypte ont dit : c'est ici le doigt de Dieu, et ils ont changé de

route; mais la grande foule après le danger, au retour des jours de fête, ont couru en chantant et dansant à leur perte éternelle et ne se sont pas convertis! Le même avertissement céleste, le même fléau s'est reproduit à Paris, à Londres, à Saint-Petersbourg; il s'est promené sur l'Europe, comme l'ange exterminateur en Égypte, frappant une personne dans chaque famille, et cependant la famille a enterré son mort, a séché ses larmes et ne s'est point convertie!

Vous voyez donc que l'endurcissement de Pharaon est celui de tous les hommes; que s'il y eut folie à lui de résister à Dieu, maître de l'univers, cette folie est celle de la foule qui tourbillonne autour de vous. Mais peut-être votre étonnement ne fait-il ici que changer de place et vous dites-vous à présent, comment se peut-il que les hommes soient aussi rebelles à la verge qui les châtie, et aussi aveugles aux avertissements de leur Dieu? Mes enfants, prenez-y garde! ce ne sont pas seulement les hommes qui vous entourent qui se révoltent contre les avertissements multipliés de leur Dieu; c'est vous-mêmes;

oui, vous-mêmes, et cela chaque jour. Qui a mis en vous cette conscience qui vous avertit constamment de ce qui est bien et de ce qui est mal? n'est-ce pas Dieu lui-même? et quand vous lui désobéissez, n'est-ce pas contre l'avertissement de Dieu que vous vous révoltez? Le choléra n'est revenu que quatre ou cinq fois en Europe; les plaies de Dieu n'ont frappé que dix fois Pharaon et son peuple; mais dites-moi, n'avez-vous été avertis par votre conscience que quatre ou cinq fois? ne lui avez-vous résisté que dix fois dans votre vie? Ah! c'est dix, vingt, cent fois par jour qu'il faudrait dire pour être dans la vérité. Combien de fois je vous répète les mêmes ordres et sans obtenir l'obéissance? Combien de fois vos maîtres se plaignent de vous et sans que vous fassiez mieux pour cela? Que serait-ce donc si je vous avertissais toutes les fois que vos fautes me restent cachées et ne sont reprises que par votre conscience? vous voyez donc que vous aussi, maintes et maintes fois vous avez été avertis de Dieu et que maintes et maintes fois, votre cœur s'est endurci, comme celui de Pharaon.

Dieu cependant vous a conservé la vie et la santé; mais il l'a conservée aussi au roi égyptien malgré ses fautes, parce que ce Dieu est lent à la colère. Il en use de même envers vous : il vous supporte, il vous renouvelle ses avertissements dans l'espoir que vous en profiterez; il vous épargnera peut-être encore aujourd'hui, demain, peut-être même pendant bien des années; mais à la fin des fins, savez-vous ce qu'il fera, à votre égard? il répètera ce qu'il a fait pour Pharaon : écoutez donc l'épouvantable dénouement de cette solennelle histoire.



## PASSAGE DE LA MER ROUGE.



**L**ORSQUE Pharaon vit son fils, qui le soir s'était couché plein de vie, étendu le lendemain sur son lit, roide mort, lorsqu'il apprit que dans toute sa capitale et dans tout son royaume, une mort subite était aussi tombée sur le premier-né de chaque famille... oh! alors Pharaon, saisi d'épouvante, permit

enfin aux Hébreux de partir. C'est ainsi que souvent l'affliction amollit le cœur; mais hélas ! souvent aussi quand l'affliction s'éloigne, le cœur s'endurcit de nouveau. Telle fut l'histoire de Pharaon.

Quand la douleur se fut calmée, le roi d'Egypte eut presque un regret d'avoir laissé partir les enfants d'Israël ; et lorsqu'on vint lui dire que les Hébreux erraient dans le désert, incertains sur la route qu'ils devaient suivre, son regret se changea en désir de les poursuivre. Plus il y pense, plus il lui semble qu'il a fait une folie que de rendre la liberté à des milliers d'hommes qui le servaient, comme esclaves ; il prend enfin la résolution d'armer six cents charriots de guerre et de courir sur leurs traces.

La puissante armée de Pharaon se met en route et se trouve bientôt en vue du camp d'Israël dressé sur les bords de la Mer Rouge. Les Hébreux lèvent les yeux et voient devant eux une nuée d'Égyptiens armés de toutes pièces, le roi à leur tête. La crainte s'empare de leur cœur timide et incrédule ; « Manquions-nous de



» sépulcres en Égypte, disent-ils à Moïse, que  
» tu nous aies conduits au désert pour y  
» mourir? » A la vue de ce désordre dans le  
camp d'Israël, Pharaon sent redoubler son ar-  
deur et croître ses espérances; il avance, avance  
toujours; il lui semble déjà avoir recouvré ses  
esclaves; du moins il croit qu'ils ne peuvent lui  
échapper; derrière eux : l'armée égyptienne ;  
devant eux : la mer immense. Pharaon triomphe;  
Israël tremble; mais attendez : l'Éternel est avec  
son peuple et c'est lui qui se charge de vaincre  
Pharaon. « Étends ta baguette sur la mer, » dit-il à  
Moïse; Moïse obéit, et à l'instant les flots, pous-  
sés par une force irrésistible, se fendent, s'amon-  
cellent à droite et à gauche et laissent le fonds  
de l'abîme à découvert. Les Israélites plus dé-  
sireux de sauver leur vie que frappés de la vue  
du prodige, se précipitent dans la voie miracu-  
leuse et traversent la Mer Rouge à pied sec entre  
ces deux murailles liquides et tremblantes. Après  
eux le passage reste encore entr'ouvert; Pha-  
raon n'hésite pas; il entre avec toutes ses for-  
ces; les deux armées sont ensemble dans l'abt-

me ; les Égyptiens vont atteindre les Hébreux ; Pharaon se réjouit ; il lui semble voir déjà les rebelles chargés de chaînes retournant en Égypte humiliés et suppliants. Il se représente ce fier Moïse attaché en esclave à son char de triomphe. Il avançait plein de ces orgueilleuses pensées, lorsqu'il s'aperçoit que le désordre se met parmi ses soldats, que les chariots marchent plus pesamment et que les fuyards sortent du lit de la mer, tandis qu'à peine, lui et tout son monde, y sont complètement entrés. Moïse, sur l'autre rive, regarde défilier son peuple, approcher Pharaon, et lorsque les derniers Israélites ont atteint le rivage, il obéit à la voix de l'Éternel, qui lui crie : « Etends ta main sur la mer. » Aussitôt les murailles mobiles abandonnées à elles-mêmes croulent à droite, à gauche et engloutissent l'armée de Pharaon ! Regardez la gravure : le roi s'avance la couronne sur la tête, le sceptre à la main ; il se tenait fièrement debout sur son char ; et maintenant la masse des eaux retombe sur elle-même et entraîne homme, char et coursiers, comme le torrent de la montagne

engloutit la feuille morte qui tombe à sa surface. Voyez au milieu des flots ces têtes égyptiennes, ces armes, ces étendards quelques instants plus tôt en bon ordre, et à cette heure, renversés, confondus, jetés çà et là, pêle mêle par quelques gouttes d'eau, sans le secours de l'homme et par la seule volonté de Dieu. Voilà le terme de la patience de l'Éternel, et voilà le fruit de l'endurcissement de Pharaon. Jusqu'à ce moment, le monarque égyptien pouvait répéter : « qui est l'Éternel pour que je lui obéisse ? » et se moquer des conseils de Moïse ; mais à cette heure il n'est plus temps ; il sait qui est l'Éternel, et Moïse ne peut plus lui donner de conseils ; une minute a suffi pour tout changer de face.

Mes enfants, il en est exactement de même de tous les hommes qui s'endurcissent dans le péché, malgré les avertissements de leur conscience et de la Parole de Dieu. Ils se répètent aussi long-temps qu'ils vivent : qui est l'Éternel pour qu'à sa voix je renonce à mes plaisirs ? Le flot de la mort arrive, les emporte ; alors ils.

savent qui est l'Éternel ; mais ni la conscience, ni la Bible ne les conseillent plus ! Pharaon est au fond de l'abîme, ils sont au fond des enfers !

Mais laissons là le roi d'Égypte et son armée et tournons nos regards vers une scène plus riante. Suivons les Israélites miraculeusement arrachés à la mort. Voyez-les sortir du lit de la mer et gravir cette pente tortueuse. Eux aussi ont passé subitement d'un sentiment à un autre ; mais c'est de la crainte à la joie ; ils étaient poursuivis, maintenant ils sont libres ; ils entendaient le bruit des chariots ennemis, voyaient l'éclat des armes menaçantes ; ils n'entendent plus que le flot vengeur qui engloutit chars, coursiers, soldats, et ils ne voient que leurs débris qui surnagent, impuissants pour les atteindre ; ce n'est plus un glaive étincelant que l'Égyptien tourne vers eux, c'est une main suppliante ; dès lors les enfants d'Israël rassurés contre leurs craintes et frappés de l'éclatante protection de l'Éternel entonnent tous ensemble un cantique d'actions de grâce. Marie, la pro-

phétesse , sœur d'Aaron , et ses compagnes sortent munies de flûtes et de tambourins ; elles viennent mêler leurs douces voix aux voix sonores de six cent mille Israélites ; et sous la voûte des cieux , au milieu du désert , tous font monter vers le trône de l'Éternel ces expressions de leur reconnaissance :

Honneur, puissance et gloire  
Au Dieu qui sans combat,  
Au faible qui sut croire,  
A donné la victoire,  
Sur le vaillant soldat.

Où donc est cette armée  
Venant de toutes parts ?  
Dans l'air, comme fumée,  
S'est-elle dissipée,  
Hommes, coursiers et chars ?

Elle était si brillante !  
Et ses guerriers si fiers !  
Est-elle , triomphante ,

Retournée à sa tente?

. . . . .  
— Elle est au fond des mers !

Dieu souffle sur l'abîme,  
En soulève le flot  
Et pour punir le crime  
Y creuse à sa victime  
Un immense tombeau !

La colère éternelle,  
Partant comme l'éclair,  
Brise l'arme rebelle  
Et l'homme qui, comme elle,  
Croyait être de fer !

« Par le fer et la flamme  
» Meure tout Israël,  
» Ses enfants et sa femme, »  
Dit le roi dans son âme,  
« Qui donc est l'Éternel ? »

Il dit, et dans l'abîme,  
Englouti comme un plomb  
Il tombe la victime

Du Dieu vengeur du crime  
Qu'il croit frapper au front!

Ni ton fer, ni ta flamme  
N'ont atteint Israël  
Ses enfants ou sa femme ;  
Maintenant dans ton âme,  
Tu connais l'Éternel!

C'est avec ces sentiments de gratitude, mes enfants, que les Israélites commencèrent leur marche vers la terre promise ; ils se sentaient si heureux après cette délivrance que ce fut, comme vous le voyez, par des chants et par de la musique qu'ils voulurent témoigner leur reconnaissance et adresser leur prière à leur Dieu. En effet, n'est-ce pas une chose joyeuse que d'avoir à rendre grâce des biens qu'on a reçus et que de jouir de la liberté d'en demander de nouveaux ? La prière devrait donc être notre plus grand plaisir ; comment se fait-il qu'elle soit pour nous une véritable fatigue ? que ce ne soit que nonchalamment que nous nous mettions à genoux, qu'avec répugnance que nous élevions

nos voix en supplication? Ah! mes enfants, c'est que les biens spirituels que Dieu veut nous donner ne sont guère de notre goût; si nous l'osions nous prierions ce Dieu de ne pas nous faire prier! C'est un motif de plus, mes amis, pour lui demander de changer notre cœur et de nous apprendre à aimer les biens que nous ne savons pas même désirer!





## LE VEAU D'OR.



**L**E passage de la Mer Rouge, à pied sec, n'était que le premier anneau d'une longue chaîne de bienfaits que Dieu voulait dérouler sur son peuple au désert. Après trois jours de marche, les Israélites ne trouvèrent plus pour boisson que des eaux d'une amertume insupportable. A l'ordre de Dieu, ces

eaux devinrent savoureuses. Plus tard, le peuple ayant épuisé ses provisions, allait peut-être mourir de faim au milieu de cette terre inculte et inhabitée ; alors Dieu fit pleuvoir en abondance un pain céleste, doux comme le miel, qui reçut le nom de **Manne**. Ailleurs, les eaux manquèrent, et, à la voix de Dieu, Moïse frappant le rocher de sa baguette, les eaux jaillirent à grands flots. Plus tard encore, les Israélites se lassèrent de la **Manne**, semblables à des enfants qui se lassent des soins et des caresses de leur mère, et comme ils témoignaient leurs regrets d'avoir quitté l'Égypte, Dieu fit lever un vent du côté de la mer qui poussa sur leur camp des volées innombrables de cailles pour les rassasier. Vous le voyez à chaque besoin, à chaque désir des Israélites, Dieu se montre toujours prêt à répondre par une grâce. Il leur accorde même plus qu'ils n'auraient jamais songé à demander : pour fortifier leur foi, il leur montre sa gloire, et pour imprimer dans leur cœur une crainte salutaire, il leur parle lui-même, du sommet de la montagne en feu, à la lueur des éclairs et

au milieu des éclats de la foudre. Enfin pour dernier bienfait, il leur donne une loi, qui, observée par eux, devait à jamais leur garantir ses faveurs. Cette loi, nommée le Décalogue, affranchit les Hébreux du service de tout autre Maître que Jéhova; elle leur apprend que Dieu seul est Dieu, que lui seul est adorable, et leur impose pour premier devoir, je devrais dire pour premier privilège, de l'aimer! Oui, de l'aimer afin qu'il leur fasse miséricorde jusqu'à mille générations. Dans cette loi une recommandation importante est faite aux Hébreux : ils ne devront jamais se faire des idoles pour leur rendre aucun culte. Cet ordre est présenté sous toutes les formes, dans le Décalogue et hors du Décalogue ; il est évident que Dieu attache la plus haute importance à son accomplissement. Eh! comment les Israélites ne l'observeraient-ils pas lorsqu'il est si facile de s'abstenir? comment refuseraient-ils d'écouter, en cela du moins, le Dieu qui les a comblés de biens, entourés de sa protection et portés sur des ailes à travers les dangers du désert, comme l'aigle porte ses petits?

Dans ce moment Moïse s'est rendu sur le mont Sinai pour y recevoir les deux tables de la loi écrites par Dieu lui-même ; il est accompagné de Josué, et depuis quarante jours, tous deux y attendent la remise en leurs mains de ces divines tables pour les porter au peuple, qui à son tour les attend au pied de la sainte montagne. Enfin au quarantième jour d'attente, Dieu remet à Moïse sa loi gravée sur la pierre, et Moïse chargé du précieux fardeau et suivi de Josué, descend la montagne de Sinai. Ils étaient à mi-côte de la colline, lorsque Josué croit entendre dans la plaine le bruit confus d'un combat tumultueux, et il dit à Moïse : j'entends comme un bruit de bataille dans le camp. — Moïse prête l'oreille et répond : non ce n'est là ni le cri des vainqueurs, ni le cri des vaincus ; je crois y reconnaître les voix d'une foule qui chante. Tous deux s'approchent en suivant les détours de la montagne qui leur cache encore la vue de la plaine, et lorsqu'ils sont arrivés sur la plateforme découverte, où vous les voyez sur la gravure, Moïse plonge son regard sur le bas de la

montagne et y reconnaît le peuple chantant et dansant autour d'un autel surmonté d'un veau d'or ! Est-il bien possible ? Est-ce bien là le peuple que Dieu a préservé de mille morts, couvert de mille bienfaits et prié d'une seule chose : de ne pas se faire des idoles ? est-ce bien lui, l'ingrat, qui, les mains encore pleines de la Manne céleste, s'élève déjà un autel et un veau d'or ? Quoi ! sitôt ? quoi ! au milieu des biens reçus de Dieu ? Quoi ! au pied de la montagne qui tremble encore sous l'écho de ses foudres et d'où sa loi va descendre ? Se faire une idole lorsqu'à leur oreille effrayée retentissent encore ces paroles divines : tu ne te feras point d'image taillée des choses qui sont là-haut dans le ciel, ni sur la terre, ni dans les abîmes ? Ah ! une telle ingratitude, une si prompte et si grave désobéissance n'ont pas de paroles capables de les dépeindre. Moïse, muet de colère, Moïse transporté d'une sainte fureur, lance avec indignation les tables divines au pied de la montagne où elles vont se briser en mille éclats. Il descend de la montagne, arrive au milieu

des Israélites, de leurs festins, de leurs chants, de leurs danses ; renverse l'autel idolâtre ; brise le veau d'or, le réduit en poudre, et pour convaincre ses adorateurs de leur stupidité et de l'impuissance de l'idole, il répand cette poudre d'or dans de l'eau et oblige les Israélites stupéfaits à boire leur propre divinité ; enfin il jette les restes dans le torrent de la montagne qui va les disperser dans les fanges de la terre ; comme si Moïse avait voulu dire aux Israélites : voyez la puissance de votre idole ; elle ne peut pas même éviter le marteau qui broie ses membres ; voyez le cas que j'en fais et l'honneur qu'elle mérite : je la jette au vent et l'engloutis dans vos entrailles ! Si l'idole a quelque puissance, qu'elle se révolte donc contre ces honteux traitements ! Comprenez-vous maintenant, race stupide, peuple de col roide, comprenez-vous que Dieu seul est Dieu ? que ce Dieu est invisible et qu'il est impossible de faire une image qui lui ressemble, et que c'est l'outrager que de le comparer à aucune de ses créatures ? Mais le peuple hébreu était incapable de rai-

sonner; comme la brute, il ne comprenait que le langage de la verge, et Dieu ordonna de faire un exemple des plus coupables. « Qui est pour » l'Éternel, qu'il vienne à moi, » crie Moïse; et les enfants de Lévi se rassemblent autour de lui. « Que chacun prenne son épée, leur dit » Moïse, allez de tente en tente et frappez vos » amis, vos frères et vos voisins; car l'Éternel » a dit : qui a péché contre moi, je l'effacerai » du livre de vie ! » et trois mille Israélites tombent en un jour sous le glaive de Lévi, pour venger l'Éternel outragé par l'adoration du veau d'or.

Trois mille hommes massacrés pour avoir fait une idole ! une telle punition ne vous semble-t-elle pas trop sévère, mes enfants ? Je le suppose ; c'est que vous ne sentez pas tout le mal qu'une idole peut produire. Je vais donc vous aider à le comprendre.

Remarquez d'abord qu'en adorant le veau d'or, les Israélites n'avaient pas voulu par là rendre hommage à d'autres qu'à Dieu lui-même; car après avoir fabriqué l'idole, ils dirent : « Voi-

» là le Dieu qui nous a tirés d'Égypte. » Ainsi, dans leurs intentions, le veau d'or ne représentait pas un faux Dieu, un Dieu imaginaire, ni même un autre Dieu que l'Éternel ; non, ils voulaient seulement par cette idole d'un métal précieux se représenter le vrai Dieu qui a créé les cieux et la terre, Jéhova lui-même, enfin celui qui les avait fait sortir d'Égypte. Ce n'était donc pas, à proprement parler, une idolâtrie ; c'était seulement l'adoration du vrai Dieu, selon eux, facilitée en plaçant sous les yeux une représentation visible, palpable, matérielle.

Vous voyez que la faute était aussi excusable que possible, et cependant vous avez vu de quel terrible châtement, Dieu l'a punie ! Pourquoi donc ? c'est que la simple représentation d'un Dieu, vrai ou faux, la simple introduction d'une idole de bois, de pierre, ou d'or sur l'autel du Dieu qui est esprit, cette simple représentation expose aux conséquences les plus funestes. Dieu le savait, et vous allez le comprendre vous-mêmes.

Nous sommes ainsi faits que tout ce qui est



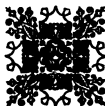
matière nous plaît et tout ce qui est esprit nous fatigue. Les hommes ont donc été conduits par ce penchant à se faire des représentations visibles des choses invisibles; matérielles, des choses immatérielles. D'abord ils n'ont voulu ainsi qu'aider leur esprit par le secours de leurs sens à s'élever au véritable Dieu. Mais qu'est-il arrivé, par la suite? ce qui devait arriver à des hommes charnels : le vrai Dieu a été peu à peu oublié, parce qu'on ne le voyait pas; l'idole a reçu elle-même insensiblement les adorations, parce qu'elle était toujours là sous les yeux, et finalement, pour ces hommes, Dieu s'est trouvé transformé en or, en pierre, en bois, en terre et en boue. Alors l'homme a cru que les idoles elles-mêmes avaient la puissance divine, il leur a demandé leur protection. Quand il était heureux, il leur élevait des temples, leur adressait des hymnes, leur jetait de l'encens. Quand il était malheureux, il les renversait de leur autel, les traînait dans la boue des rues et mutilait leurs membres. Je dis, mes enfants, qu'il faisait cela jadis; mais hélas! il le fait encore de nos jours. Il existe en

Russie, en Syrie et ailleurs des insensés qui ont de petites idoles dans leur maison et qui les fouettent, lorsque ces morceaux de bois ne les protègent pas contre la maladie ou la misère, et qui les rétablissent dans leur niche, quand ils leur attribuent leur prospérité de fortune ou de santé. Voilà où conduit la simple idole; et ce n'est pas tout.

Quand les hommes ont eu oublié la divinité pour sa représentation; ils ont oublié encore les perfections de la divinité et ils ont attribué à leurs idoles les passions de l'homme; ils se sont fait un Dieu colère, un Dieu vengeance, un Dieu mensonge, un Dieu larcin, un Dieu adultère et un Dieu buveur de sang! Pour plaire à ces folles divinités, ils ont commis tous ces crimes, et les Hébreux eux-mêmes plus tard en sont venus à livrer leurs enfants à la flamme. Aujourd'hui encore il est des hommes, qui comme les Hébreux, croient au Dieu de la Bible; qui cependant, parce qu'ils se sont fait des idoles, s'imaginent que ces morceaux de bois protègent leurs brigandages, et qui par reconnaissance, vont déposer sur leurs autels la dîme du butin qu'ils ont

pillé dans le château ou sur le grand chemin!

Était-ce donc sans raison que Dieu avait défendu les idoles, même les idoles du vrai Dieu, en disant : « à qui me ferez-vous ressembler ? » Non ; Dieu connaissait la pente du cœur humain, et il voulait couper le mal par sa racine, en défendant, même en vue de lui rendre hommage à lui-même, toute représentation des choses qui sont là-haut dans le ciel, ici-bas sur la terre et jusque dans les abîmes. Vous venez de voir que l'expérience a prouvé que Dieu avait raison et que dire : je me fais une idole ; mais moi, je ne risque pas de jamais la substituer à la place de Dieu, c'est prétendre être plus sage que Dieu lui-même, qui pour éviter le péché, en a retranché l'occasion.





## LE RETOUR DES ESPIONS.



**Q**UI a obtenu votre premier coup-d'œil sur cette gravure? Ce n'est probablement pas Moïse, le seul qui soit assis dans l'assemblée; ce n'est pas non plus Aaron, debout à sa droite; ce ne sont pas les anciens d'Israël, placés sous la tente, ce n'est pas davantage l'enfant au pied de l'arbre; pas plus cet

homme à genoux; pas mieux ce peuple qui entoure sur la droite le voyageur armé d'un bâton et gesticulant du bras droit; est-ce donc enfin, ces deux hommes chargés qui ont attiré votre premier regard? Non, ce n'est aucun homme; c'est un raisin; un raisin énorme, que vous avez le regret de ne voir qu'en peinture.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais sur vous cette remarque. Si vous entrez au salon, le soir, lorsque quelques uns de nos amis y sont réunis autour d'une table où se trouvent un plateau chargé de thé et de quelques friandises, votre regard le plus soutenu n'est, ni pour les visiteurs, ni pour vos parents; pas même pour les livres à belles gravures qui sont sur la table; votre premier regard est pour l'assiette de sucreries, comme maintenant il est pour le raisin. Il me serait facile de tirer une conclusion de tout cela, mais j'aime mieux vous laisser le soin de la tirer vous-mêmes, et puisque c'est cette grappe que vous avez regardée la première, c'est d'elle la première que je vais vous faire l'histoire.

Les Israélites erraient déjà depuis long-temps dans le désert qui séparait l'Egypte, terre de servitude dont l'Eternel les avait fait sortir ; de Canaan, pays fertile, où il voulait les faire entrer. Leur conduite avait été si coupable, que Dieu pour les punir avait toujours retardé leur arrivée dans la terre promise. Aujourd'hui une dernière épreuve va se faire : la conduite des Israélites décidera s'ils entreront dans cette terre bienheureuse ou s'ils mourront dans le désert. Moïse, guidé par Dieu, et sans doute dans le but de ranimer le courage du peuple, envoie des espions dans le pays à conquérir, afin qu'à leur retour ils puissent en faire à l'assemblée d'Israël un rapport assez favorable pour la décider à entreprendre la conquête. Un homme fut choisi dans chaque tribu, et ces douze envoyés, parmi lesquels étaient Josué et Caleb, allèrent examiner le pays de Canaan. Ces contrées étaient si belles, si fertiles, ils en furent si frappés, eux qui depuis si long-temps vivaient dans un désert qu'ils appelèrent cette terre, un pays découlant de lait et de miel. Les envoyés étaient donc pleinement

satisfaits et ils auraient voulu faire passer dans l'esprit de leurs compatriotes, auprès desquels ils allaient retourner leur propre satisfaction. Ils imaginèrent pour cela d'emporter avec eux quelques uns des beaux fruits qu'ils avaient sous les yeux, entre autres une énorme grappe de raisin, que deux hommes attachèrent à une perche et qui suffit à leur charge. Alors les envoyés se mirent en route et arrivèrent dans cet équipage au milieu de l'assemblée d'Israël, où vous les voyez maintenant.

Quelle ne fut pas l'admiration de tout le peuple et de Moïse lui-même à la vue de ce beau fruit ! et quelle grande idée, cette vue dut donner des contrées bénies que Dieu destinait à son peuple ! Aussi, voyez comme chacun est en extase. Sur la gauche, un vieillard, ployé en deux par l'âge, écarte ses bras pour éloigner ceux qui l'empêchent de voir, et semble dire : « de ma vie, je ne vis jamais rien de semblable ; » car les vieillards aiment à comparer tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent à ce qu'ils ont vu et entendu jadis. Devant lui un jeune homme est



tellement frappé d'étonnement qu'il se jette à genoux pour mieux admirer, et qu'il semble en adoration devant cette grappe de raisin. N'est-ce pas l'habitude de la jeunesse que de s'enthousiasmer de tout ce qu'elle voit de nouveau et d'extraordinaire, jusqu'à ce qu'un objet différent lui fasse oublier le premier? De l'autre côté, près de l'arbre, est un jeune garçon qui s'avance sans bruit et qui vient par derrière; sa main est déjà levée, comme s'il se préparait à la porter sur l'objet de sa convoitise. Vous devez, je pense, comprendre sans plus d'explication ce qui le tente, vous qui plus d'une fois levez la main sur les fruits qui vous entourent; tout ce que je puis vous dire c'est qu'il faisait là un acte de gourmandise. Peut-être sa main n'est-elle pas arrivée jusqu'au fruit défendu; mais elle y était déjà portée dans le fond de son cœur, ce qui était tout aussi coupable; car il est dit quelque part: « Tu ne convoiteras point; » et celui qui convoite est coupable comme s'il s'était emparé de l'objet de sa convoitise.

C'est Caleb, homme courageux et croyant, que vous voyez armé d'un bâton et appuyant sur son épaule un des bouts de la perche. C'est Josué qui tient l'autre extrémité, et qui d'une main montre le raisin à Moïse et dit à l'assemblée : « Nous sommes allés au pays où vous nous avez envoyés ; véritablement c'est un pays découlant de lait et de miel ; voilà de son fruit. » Caleb confirmait la parole de Josué par des paroles d'encouragement au peuple : « Montons hardiment, disait-il, et possédons ce pays-là ; car certainement nous serons les plus forts. » Ces deux vrais Israélites joignirent leurs voix pour dire encore au peuple : « C'est un fort bon pays, si nous » sommes agréables à l'Éternel, il nous y fera en- » trer et nous le donnera. Ne soyez donc point » rebelles contre Dieu, et ne craignez point les » habitants de ces contrées, car l'Éternel est avec » nous. »

On devait donc penser que les Israélites après avoir été esclaves en Égypte, misérables dans le désert, témoins des miracles de Moïse et si manifestement conduits par la main de Dieu, se

confieraient encore à ce Dieu pour les introduire, contre tous les obstacles, dans le pays de Canaan ; toutefois, il n'en fut pas ainsi : la peur et l'incrédulité s'emparèrent de leur cœur, et loin de vouloir pénétrer dans la terre promise sous la conduite de Dieu, ils demandèrent, les lâches ! à être reconduits dans l'esclavage de l'Égypte, parce que là, disaient-ils, ils pouvaient sans danger manger du pain et de la viande ! Quelques-uns de ceux qui étaient allés avec Josué et Caleb pour épier le pays, peureux et incrédules eux-mêmes, ne firent qu'accroître la peur et l'incrédulité de leurs compatriotes, en faisant sur le pays qu'ils avaient vu de faux rapports et répétant mille exagérations. Écoutez celui que vous voyez, un bâton d'une main gesticulant de l'autre, au milieu de l'assemblée, sur la gauche, écoutez cet homme, à la figure ingrate et bouleversée par la crainte : « Le peuple qui habite ce » pays, dit-il, est robuste et ses villes sont en- » tourées de murailles ; c'est un pays qui con- » sume ses habitants ; les gens y sont d'une » hauteur extraordinaire ; nous y avons vu des.

» géants ; à côté d'eux nous ne paraissions pas plus gros que des sauterelles ! » Voilà bien le langage inspiré par la frayeur qui grossit tout, se fait des monstres des plus petites difficultés, et ne compte pour rien la protection de Dieu.

Épouvanté par la vue anticipée de ces géants, le peuple d'Israël se refuse donc à partir ; des voix même s'élèvent dans l'assemblée pour dire : choisissons-nous un chef et retournons en Égypte ! A ces mots, Moïse et Aaron se prosternent la face contre terre ; mais le peuple persiste dans sa lâche incrédulité. Josué et Caleb le pressent et lui rappellent que Dieu est son protecteur ; n'importe, Israël s'obstine, refuse de partir, et pour combler la mesure de leur lâcheté, ces hommes qui n'osent pas aller se mesurer avec les Cananéens, qu'ils supposent en grand nombre, veulent massacrer à coups de pierres leurs frères Caleb et Josué, parce qu'ils ne sont que deux et sans défense.

Alors la patience de Dieu est à son terme : « Jusques à quand, dit-il à Moïse, jusques à quand ce peuple m'irritera-t-il de ses mépris ? »

» jusques à quand refusera-t-il de croire en moi, lui  
» déjà témoin de tant de miracles? Voici, je le  
» frapperai de mortalité et je le détruirai. Jamais  
» ils ne verront le pays que j'ai juré de donner à  
» leurs pères ; leurs cadavres tomberont dans ce  
» désert. Non, jamais vous n'entrerez dans ce  
» pays, excepté Josué et Caleb, mes serviteurs  
» et vos petits enfants. »

La parole de Dieu fut accomplie : les Israélites errèrent quarante ans dans le désert ; pendant ce temps, tous ceux qui avaient irrité l'Éternel par leur incrédulité moururent, et ce ne fut que la génération suivante, composée des hommes sortis de l'Égypte encore enfants, qui entrèrent dans la terre promise.


Vous voyez donc que le crime que Dieu ne pardonne pas, c'est qu'on puisse se défier de lui, manquer de confiance en sa protection ; enfin ne pas croire en lui. Eh ! mes enfants, n'est-ce pas le moins que nous puissions faire que de témoigner de la confiance à ceux qui nous aiment et nous font du bien ? Dieu n'avait-il pas assez fait pour mériter de la part des Hébreux l'aban-

don qu'un enfant témoigne à son père ? De même, Dieu ne vous a-t-il pas fait assez de bien à vous, mes amis, pour que vous vous confiez à lui sans réserve ? Votre vie, votre santé, vos parents, vos plaisirs, tout enfin ce que vous avez, tout ne vous a-t-il pas été donné par sa bonté ; confiez-vous donc en lui en toutes choses et sans limites. Plus vous lui donnerez de confiance plus il vous rendra de protection. Avez-vous besoin de conseil pour agir ? lisez sa Parole ; manquez-vous de force pour faire le bien ? adressez-lui votre prière ; êtes-vous en danger ? reposez vous sur lui avec calme ; ne vous inquiétez pas des événements que vous ne pouvez pas changer vous-mêmes ; il n'arrivera jamais que ce que Dieu voudra, et Dieu veut pour vous de plus grands biens que vous n'en souhaitez vous-mêmes.



## LE SERPENT D'AIRAIN.

---

E plaindre, toujours se plaindre, dans le bien-être, comme dans l'adversité, voilà le penchant le plus prononcé de notre ingrate nature, mes enfants. Les Israélites n'en étaient, hélas! pas mieux affranchis que nous. Quand ils étaient en Égypte, courbés sous des travaux pénibles, privés de leurs en-

fants, traités enfin comme un vil troupeau d'esclaves, je comprends qu'ils eussent sujet de gémir et de soupirer après un travail plus doux et une vie plus libre. Mais quand leurs travaux furent nuls, leur liberté entière ; quand ils furent au désert leurs propres maîtres, nourris sans fatigue par la manne céleste, abreuvés par les eaux du rocher, alors les Israélites cessèrent-ils de se plaindre ? Non, ils murmurèrent contre l'Éternel et finirent par trouver cette manne qui était si douce, cette manne que d'abord ils avaient voulu amasser en provision, ils finirent par la trouver trop légère, et par souhaiter le pain de l'Égypte et son esclavage ! Les ingrats ! s'ils avaient pu pour un jour seulement retrouver leurs briques à faire cuire dans les fourneaux ardents, le fouet de leurs maîtres imprimé sur leurs épaules, leurs fils précipités dans le Nil et la honte de la captivité, alors sans doute, ils auraient dit : oh ! qui nous rendra le désert, sa douce liberté et sa manne céleste ? Mais comme les gens trop fortunés, ils se plaignaient de l'abondance dont ils ne savaient que faire.



L'Éternel irrité de cette ingratitude, ou plutôt touché de compassion pour leur mauvais cœur, voulut leur donner une leçon salutaire et leur faire apprécier ses bienfaits en leur envoyant de véritables maux.—Tout-à-coup, le peuple entend retentir à ses oreilles des sifflements semblables au vent furieux qui souffle dans la forêt ou à la flèche rapide qui passe ; cependant l'air est calme et aucun ennemi ne se montre. Un Israélite pousse un cri aigu et tombe entortillé d'un énorme serpent ; ceux-ci veulent le secourir ; ceux-là prennent la fuite ; mais d'autres serpents se montrent de toutes parts et leur coupent la retraite ; ces terribles ennemis avancent, en élevant et abaissant tour à tour leur tête et faisant onduler leur corps, comme la vague poussée par le vent sur les bords de la mer ; ils se glissent dans les tentes, pénètrent dans les couches, se glissent sous les vêtements et partout, ils laissent dans leur morsure un mortel poison. En vain, le peuple pousse des cris, prend la fuite, veut se défendre ; la morsure est faite et la mort est donnée ! L'Israélite peut fuir

maintenant, mais il mourra en route ; il peut tuer le reptile, mais le poison est déjà dans ses veines ! Alors les malheureux songèrent au remède que l'homme n'invoque ordinairement que dans ses grandes détresses ; ils songèrent à Dieu et dirent à Moïse : « Oh ! nous avons péché, » nous avons parlé contre l'Éternel ; invoque le » Seigneur et qu'il éloigne de nous ces ser- » pents. » Moïse, toujours prêt à demander grâce pour le peuple, tomba sur ses genoux ; et l'Éternel, toujours prêt à se laisser fléchir, lui indiqua un moyen de guérison. « Fais-toi, » dit l'Éternel à Moïse, fais-toi un serpent d'ai- » rain, place-le à l'extrémité d'une perche, et » quiconque ayant été mordu, le regardera, sera » guéri. » Quelle bonté, mes enfants, de la part de ce Dieu, qu'un seul regard suffise pour guérir ! Mais en même temps, remarquez aussi quelle sagesse : Dieu exige un regard qui témoigne de la confiance que le malade met en lui. Sans doute, un regard est peu de chose, ce n'est rien ; mais enfin celui qui ne se confiera pas à l'Éternel ne voudra pas même le donner

et dès lors il mourra dans sa coupable incrédulité.— Ces deux effets furent produits : regardez sur le premier plan de la gravure cet homme tout occupé de se débattre dans les plis tortueux du serpent brûlant ; ses deux mains l'étreignent avec force , mais le reptile n'en mord pas moins ce bras vigoureux qui veut se défendre ; toute la vigueur de cet homme ne le garantit pas de la mort , tandis qu'un seul regard jeté sur le serpent l'eût sauvé ! Voyez dans le fond, cet Israélite qui pour fuir s'efforce de gravir un rocher ; il est déjà parvenu bien haut ; qu'importe ? le serpent monte après lui ; l'homme n'a plus qu'un pied à retirer ; qu'y gagne-t-il ? le reptile n'a besoin que du talon : sa dent vénimeuse s'y enfonce et y laisse la mort. Mais voyez sur le devant de la gravure cet homme à demi-soulevé et cette femme qui se redresse , les bras tendus et les yeux fixés sur le serpent d'airain ; à la vivacité de leurs mouvements on comprend qu'ils ont déjà recouvert des forces et qu'ils seront guéris avant de s'être entièrement relevés.

Oh ! quel précieux remède, mes enfants, que celui qui guérit si vite et si complètement ; qu'il est doux à prendre, et combien il serait à désirer que nous en eussions un semblable pour soulager tous nos maux. Quand votre mère souffre, je suis certain que vous lui diriez vite : maman, regarde, regarde au serpent et tu seras guérie ; et pour vous, combien j'aimerais lorsque la maladie menace votre existence pouvoir vous dire aussi : mon enfant, regarde, regarde et tu seras guéri. Alors, plus de douleurs de tête, plus de fièvres brûlantes, plus de maux d'aucune espèce !

Mais hélas ! c'est peu qu'un remède qui calme la souffrance et qui ne prolonge pas la vie, et même une vie prolongée ne vaudrait guère plus dès qu'elle doit finir. Oh ! si nous pouvions avoir un serpent d'airain qui non-seulement guérit de toutes maladies, mais qui pût encore nous guérir de la mort, en sorte que nous fussions sur cette terre toujours jeunes et toujours bien-portants !

Un désir en amène un autre, et, comme je le disais en commençant nous avons toujours un

souhait à former : ainsi ce serait peu d'être jeune et de vivre toujours ; il faudrait encore de la fortune, des amis, des plaisirs ; je voudrais donc que notre merveilleux serpent pût me procurer de l'or en abondance, des amis puissants et de joyeux plaisirs ; en un mot qu'il pût, au prix d'un seul regard, nous donner le bonheur ! Et vous, comme moi, ne le voudriez-vous pas ? — Eh bien ! mes enfants, ce remède admirable existe. Je veux vous le faire connaître. Prêtez-moi donc une oreille attentive. Vous êtes malades ; plus que cela : vous êtes mortellement empoisonnés par la morsure du péché ; vous, moi, et tous les hommes. Comme Moïse éleva le serpent sur une perche au désert, de même Dieu a élevé son Fils sur une croix en Golgotha, afin que tous les malades, c'est-à-dire tous les pécheurs, n'eussent qu'à lever les yeux avec confiance pour être complètement guéris, c'est-à-dire pardonnés ; en sorte que quiconque regarde à Christ sur sa croix avec confiance retrouve la santé de son âme, est affranchi de la mort et passe de cette vie terrestre à la vie du ciel au milieu de ses amis, Dieu, Jésus

et les anges, pour y goûter les joies de l'amour et de la sainteté ; et tout cela, non pas aussi long-temps que le monde sera monde ; non pas aussi long-temps que durera le soleil ; mais tout cela, durant une éternité ! si bien que lorsqu'il n'y aura plus de terre ici-bas, plus d'astres dans les cieux, vous vivrez encore, serez heureux encore, et que cette vie et ce bonheur n'auront jamais de fin !

Vous le voyez, mes enfants, pour vous, le Seigneur est aussi bon qu'il l'était pour les Israélites : il vous donne en pur don, par pure grâce, des trésors de vie et de félicité. Mais remarquez aussi qu'envers vous, comme envers les Israélites, ce Dieu se montre prudent et qu'il exige un regard qui prouve votre confiance. Si un Israélite ne regardait pas le serpent c'est qu'il n'en attendait rien, et il mourrait justement de la blessure qu'il s'était attirée. De même, si vous n'avez pas une véritable foi en votre Sauveur vous ne serez pas non plus guéris de vos péchés, pas pardonnés, pas sauvés ; et vous aussi vous mourrez justement

pour le mal que vous avez fait. Ainsi, ne vous contentez pas d'écouter cette histoire, de la répéter demain à d'autres, de l'apprendre par cœur, d'étudier et de connaître toutes les histoires de la Bible ; ne vous contentez pas de dire : je crois tout cela ; mais examinez en vous-mêmes, si la foi est bien dans votre cœur ; si vous pensez quelquefois à Jésus-Christ ; si vous l'aimez, si vous imitez sa vie. Tout ce que je vous dis ici, mes amis, n'est pas pour remplir notre heure de lecture, ce n'est pas pour vous faire un récit qui vous amuse, c'est pour que vous le preniez pour ce que c'est en effet, pour une réalité, pour une affaire qui vous concerne. Dites-vous donc bien : ce que je viens de lire ne doit pas être lu et écouté seulement, mais surtout fait et pratiqué ; non par d'autres, mais par moi, non demain, mais dès aujourd'hui. Je vous le répète donc pour la dernière fois : si vous regardez avec confiance à Jésus mort pour vous sur la croix, vous serez pardonnés et placés dans le ciel auprès de de Dieu et pour une Éternité !

---





## MOÏSE TRANSMET SA CHARGE A JOSUÉ.



**M**ES amis, vous rappelez-vous ce tout petit enfant que nous avons vu pour la première fois, déposé sur les eaux du Nil, et recueilli par la fille de Pharaon ? — Ce petit enfant a 120 ans aujourd'hui, et il s'en va mourir. Ne semble-t-il pas étrange que ce vieillard à barbe blanche que vous voyez assis

sur la gravure soit ce même petit enfant ? Oui sans doute, cela peut vous paraître surprenant, à vous si jeunes encore, et soyez bien sûrs que Moïse lui-même dans son enfance aurait eu, comme vous, bien peine à concevoir que lui jeune garçon, lui âgé de sept ou huit ans, dût être un jour vieillard âgé de plus d'un siècle. « Moi, se disait-il sans doute, moi que ma mère porte dans ses bras, moi qui suis si petit je deviendrais si grand ? oh ! c'est impossible ! » Quand il fut à l'âge de vingt ans, il ne parla peut-être plus de sa taille, mais de son âge et il se dit : « moi, si jeune, je deviendrais si vieux ! moi léger comme un chevreau, rapide comme la biche, j'en viendrais à marcher avec peine, appuyé sur un bâton ? Non, cela convient aux vieillards ; mais moi, pensait-il tout bas sans oser se le dire, je ne serai jamais comme les vieux. » Cependant Moïse grandit, vécut et vieillit, et vous voyez aujourd'hui, dans ce vieillard, le même être qui jadis avait trois mois et pleurait entre les roseaux sur les bords de la rivière.

En sera-t-il donc autrement de vous, mes enfants, qu'il en a été de Moïse et de tous les autres hommes ? Non, mes amis, vous avez beau vous dire que vous êtes jeunes, qu'il vous semble impossible que vous, vous-mêmes, soyez jamais vieux, courbés, près de la tombe ; c'est cependant chose bien certaine... à moins que, ce qui vous semble plus impossible encore, vous ne mouriez dès votre jeunesse. Il en sera donc de vous tout comme de Moïse : vous êtes aujourd'hui, ce qu'il était jadis à la cour de Pharaon ; vous serez un jour, ce que vous le voyez maintenant au désert.

Mais puisque je suis en train de vous mettre en ses lieu et place, supposez que vous y êtes complètement. Vous voilà devenu Moïse, âgé de 120 ans, assis au désert, entouré de la foule israélite. Dieu vous a déclaré que vous alliez mourir et qu'il vous fallait choisir un successeur. Qui allez-vous placer à la tête de ce peuple ? Je pense que ce sera l'un de vos parents, le plus capable et le plus proche ; votre père par exemple. Mais comme le père

de Moïse est mort, vous prendrez Jethro, votre beau-père, ce sacrificateur de Madian dont les sages conseils vous ont déjà (je dis *vous* car pour le moment vous êtes bien Moïse) vous ont déjà dirigé pour organiser le peuple et le juger dans le désert. — Cependant, Jéthro, le beau-père, le sacrificateur, le sage conseiller, Jéthro ne fut pas le successeur choisi.

Qui prendriez-vous donc ? sans doute l'un de vos fils, car dans le nombre il en est qui déjà sont âgés d'environ cinquante ans. C'est chose toute naturelle, pensez-vous : un fils succède à son père ; donc mon fils aîné héritera de mon autorité, il introduira les Israélites en Canaan ; il deviendra leur roi, et par lui ma postérité régnera glorieusement aux siècles des siècles. — Cependant, aucun des fils de Moïse ne fut le successeur choisi.

Qui donc prendrez-vous ? Ah ! probablement l'un de vos neveux, fils d'Aaron. En effet, les enfants de Lévi ont déjà dans leurs mains le pouvoir sacerdotal ; leur remettre encore l'autorité royale, c'est assurer à toujours la gloire

et la puissance de votre famille. Cependant, les neveux, pas plus que les fils, pas mieux que le beau-père, ne furent les successeurs choisis.

Mais, à votre tour, mes amis, vous allez sans doute me demander qui moi j'aurais mis à votre place? Je vais vous dire qui fut choisi par une main plus habile que la mienne; mais avant tout remarquez le désintéressement de Moïse: il pourrait conserver à sa famille l'héritage de sa puissance, en faire une famille de princes; cependant il la laisse dans l'obscurité pour donner cette puissance et cette gloire à un simple étranger! Cette conduite en opposition avec celle de tous les hommes qui recherchent naturellement leur propre gloire, et après eux, la gloire de leur famille, prouve que Moïse, homme comme les autres, n'agissait pas ici sous sa propre inspiration et qu'une volonté supérieure, la volonté de Dieu le dirigeait dans le choix à faire. Ce désintéressement à sa mort, comme le dévouement de toute sa vie, montre jusqu'à l'évidence la divinité de sa mission.

Mais puisque c'est Dieu qui dirigea Moïse dans le choix d'un successeur, ce choix doit être le meilleur possible ; voyons donc qui fut nommé et sachons ainsi quels sont les titres qui peuvent obtenir la faveur divine. Rappelez-vous ce que nous avons déjà vu de Josué : il avait accompagné Moïse sur Sinai pour recevoir la loi de Dieu, tandis que tout le peuple adorait le veau d'or ; il avait combattu et défait les Amalécites pendant que Moïse sur la montagne tenait les mains levées pour prier l'Éternel ; enfin à son retour du voyage d'exploration dans le pays de Canaan, Josué avait exhorté le peuple d'Israël à prendre courage ; parce que, disait-il, l'Éternel était avec eux, et non avec les Cananéens. Ainsi : amour de la loi de Dieu, activité et confiance en l'Éternel, voilà le caractère de Josué, et voilà celui que Dieu choisit pour succéder à Moïse.

Vous voyez donc que ce qui passe pour un titre d'héritage auprès des hommes, n'en est pas un auprès de Dieu. Être *père, fils, neveu,*

*parent* ou *ami* d'un homme (cet homme fût-il prince ou empereur) ne signifie rien aux yeux de l'Éternel ; bien plus : être père , fils ou ami d'un homme pieux et chrétien, être parent d'un apôtre ou de Jésus-Christ lui-même ne donne aucun droit à l'héritage spirituel de ce parent pieux et divin. On se transmet une maison, une fortune ; on se communique même la science et les titres de noblesse ; mais on ne se transmet pas le ciel, la foi, la piété. Si un père est pieux, il sera sauvé ; si son fils est méchant, il sera condamné ; au dernier jour, dit Jésus, de deux personnes qui seront dans un même lit, l'une sera prise et l'autre sera laissée !

Mes amis, ce que vous entendez là peut être plus utile aux enfants que vous ne le supposez peut-être. Les enfants s'imaginent volontiers que tout ce que possèdent leurs parents, ils le posséderont ; que tout ce qu'ils sont, ils le seront ; il leur semble qu'ils ne font qu'*un* avec eux, et qu'ainsi ils profiteront eux-mêmes des avantages que leurs pères se sont

acquis. Oui, ces enfants ont raison pour les biens dont on hérite sur la terre ; mais qu'ils se détrompent quant aux titres qui procurent le ciel : Dieu peut donner la vie éternelle au fils d'un incrédule et la refuser au fils d'un croyant. Et ce que je dis là pour tous les enfants, je voudrais bien que vous le prissiez un peu pour vous-mêmes. Nous avons souvent parlé de votre bonne mère, de sa foi, de sa mort chrétienne et de son bonheur actuel au sein de Dieu. En quittant ce monde, elle vous a donné ce qu'elle possédait sur la terre ; mais elle n'a pas pu vous donner ce qui lui garantissait le ciel. C'est à vous à l'acquérir, à vous à le demander à Dieu. Ce qu'elle a pu faire pour vous, elle l'a fait : elle a prié.... N'est-ce pas, mes chers enfants, sa prière ne sera pas perdue ? la vôtre montera aussi vers le ciel où elle vous attend ? vous ne voulez pas en être séparés ? Priez donc, priez et vous hériterez de ce dont votre mère a hérité.

Mais revenons à Moïse, et terminons son histoire : après avoir proclamé Josué pour son



successeur, il prédit à toute l'assemblée, de la part de Dieu, les maux qui devaient fondre plus tard sur les Israélites à cause de leurs infidélités. Hélas ! Moïse, tendre père de son peuple, ne pouvait pas non plus choisir pour ses enfants les destinées les plus douces ; mais ce qu'il pouvait faire il le fit, et avant de mourir, ses dernières paroles furent une prière ardente en faveur d'Israël.







**M**ES AMIS, nous touchons à la fin des *Scènes Patriarcales*. La Création, le Déluge, Babel, l'Égypte et le Désert sont venus tour-à-tour vous intéresser et vous instruire. Mais entre tous ces divers sujets, peut-être n'avez-vous guère aperçu de rapports ? Cependant, tous marchaient au même but, et ils y marchaient d'eux-mêmes, sans avoir été ni choisis, ni dirigés par moi.

Tout dans la Bible, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, tout vient aboutir à Jésus-Christ. Jugez-en vous-mêmes: Adam, par sa désobéissance, montre que notre premier père est pécheur; Caïn par son meurtre prouve qu'il a hérité de ce péché; le Déluge engloutissant tous les hommes, indique que cette corruption est celle de tout le genre humain. Plus tard la cruauté des fils de Jacob, élevés auprès d'un père croyant et l'endurcissement du païen Pharaon, se réunissent pour donner une preuve de plus que le mal est partout. Enfin pour rendre le péché plus sensible aux yeux du pécheur, Dieu donne une loi sévère sur Sinaï, et dès ce moment les désobéissances, les révoltes, les manifestations d'ingratitude et d'incrédulité naissent à chaque pas dans le désert, au milieu de ces Israélites, peuple choisi par Dieu! Vous voyez donc bien que tout conduit à reconnaître que les hommes sont profondément coupables et que par conséquent ils ont un pressant besoin d'être pardonnés et sauvés; c'est ainsi qu'ils sont conduits à chercher un Sauveur en Jésus-Christ.

Vous allez voir maintenant que les autres Scènes Patriarcales, tendent au même but : elles ne montrent plus le mal, mais elle indiquent le remède et ainsi ramènent toujours au Médecin.

Que demandait l'Éternel à Abraham en lui proposant le sacrifice d'Isaac ? — La foi.

Que réclamait-Il des Israélites mordus par les serpents, pour leur accorder la guérison? — La foi.

Quelle disposition Lui fut agréable dans les sacrifices d'Abel ? — La foi.

Qui soutint Noé construisant l'Arche avant qu'il y eût la moindre apparence de Déluge ? — La foi.

Qui consola Jacob à son lit de mort? Qui ranima Moïse au milieu des épreuves dans le désert? Qui donna le courage à Josué pour combattre les Amalécites ? Enfin quel sentiment obtint aux Hébreux les pardons multipliés à leurs désobéissances incessantes ? — La foi ; toujours la foi ; c'est-à-dire précisément ce que demande Jésus-Christ. Ainsi donc, après avoir lu l'Ancien-Testament, vous serez mieux préparés pour compren-

dre le Nouveau, où ce Sauveur vous dit : Je suis venu chercher ce qui était perdu , croyez, croyez en moi et vous serez sauvés.

Mais il est temps de passer aux *Scènes Prophétiques*. Avant de les ouvrir , je vous dirai quelques mots sur le sens que j'attache à ce titre , car bien probablement il n'est pas tel que vous le supposez ; mais ce mot je vous le dirai demain.



## TABLE DES MATIÈRES.



	<b>Pages.</b>
<b>La Création.</b> . . . . .	<b>9</b>
<b>Mort d'Abel.</b> . . . . .	<b>21</b>
<b>Le Déluge.</b> . . . . .	<b>33</b>
<b>Sacrifice de Noé.</b> . . . . .	<b>45</b>
<b>Babel.</b> . . . . .	<b>57</b>
<b>Séparation de Lot et d'Abram.</b> . . . . .	<b>69</b>
<b>Sacrifice d'Abraham.</b> . . . . .	<b>79</b>
<b>Isaac et Rébecca.</b> . . . . .	<b>91</b>
<b>Esau vendant son droit d'aînesse.</b> . . . . .	<b>105</b>
<b>Rencontre de Jacob et d'Esau</b> . . . . .	<b>115</b>

Joseph vendu par ses frères: . . . . .	127
Les fils de Jacob devant le gouverneur d'Égypte. . . . .	141
Joseph se fait reconnaître de ses frères. . . . .	153
Moïse recueilli par la fille de Pharaon. . . . .	163
Les plaies d'Égypte: . . . . .	173
Passage de la Mer-Rouge. . . . .	183
Le Veau d'or. . . . .	193
Le retour des Espions. . . . .	205
Le Serpent d'airain. . . . .	215
Moïse transmet sa charge à Josué. . . . .	225